

Lune suisse allemande,
l'autre suisse française



François BOILEAUX

Fin Décembre 1971.

Après avoir quitté l'autoroute à Beaune, nous traversons les contreforts du Jura en direction de Pontarlier et de la Suisse.

La NSU de Vincent, une voiture de marque allemande, de couleur orange, nous transportait vers la frontière suisse. Reconnaissons que le frère de Vincent avait tout fait pour nous la mettre en état, cette bagnole. Il n'était donc pas question qu'ils nous prêtent celle-ci au tempérament agressif avec laquelle ils pratiquaient des rallyes. Alors Vincent nous mènera seul jusqu'au bout. J'étais assis sur le siège à l'avant, la Gitane au coin des lèvres, le manteau sur les épaules et le bonnet sur la tête.

Nous traversons une passagère tempête de neige. Une neige plutôt trempée qui ne tenait pas trop au sol. On distinguait à peine la route au travers du pare-brise embué.

Il était 2 heures du matin et nous roulions depuis la veille au soir. Il faisait nuit noire dehors. Au-dessus du frimas, le ciel était étoilé. Seule une lune blanche illuminait au loin les collines jurassiennes. Les phares de leur lumière jaune éclairaient la route qui s'enneigeait au fur et à mesure de notre avancée. Deux faisceaux qui l'indiquaient à n'en plus finir en transperçant ce brouillard de plus en plus bas. Le phare de droite éclairait le bas-côté. Les sapins commençaient à se couvrir de blanc. Le phare de gauche éclairait bizarrement le ciel noir étoilé d'une profondeur également sans fin. Je lui fais remarquer :

- Vincent, tu es sûr que tu roules bien sur ta droite ?
- Mais oui ! Je reste sur la ligne jaune du milieu de la route et je ne la lâche pas.
- Au bout de quelques kilomètres je lui demande de s'arrêter, prétextant une pause pipi.
- Vincent, viens voir, nous sommes sur la voie de gauche !
- Ah ! Merde, j'étais sûr de moi, je pistais la ligne jaune ! dit-il en refermant sa braguette.

Mais la route était balisée d'une ligne jaune de chaque côté... ! Nous roulions comme cela, en sens inverse, depuis plus de 90 kilomètres !

Il était 5 heures du matin et le panneau de la douane nous indiquait le village frontalier de Vallorbe. Nous voici avec les douaniers suisses. Avec son accent suisse et une grosse voix, un des douaniers demande à Michel, à moitié endormi sur la banquette arrière, de le suivre au poste.

- Michel, que se passe-t-il ? Questionna Vincent.
- Ma carte d'identité ne doit pas être en règle répondit-il.
- As-tu la demande d'autorisation de quitter le territoire ? Lui demande Antoine qui se cachait derrière sa guitare.
- Je cherche et je reviens répond Michel, trop satisfait d'aller au poste.

Le petit jour se levait tranquillement et nous regardions les contreforts du Jura suisse embrumés. Au loin, on remarquait la fumée qui s'échappait de la cheminée des chalets. La neige cessa de tomber. Une belle lune encore présente nous annonçait peut-être une belle journée. Au bout d'une demi-heure, Michel apparut, la cigarette aux lèvres, avec un grand sourire.

— On peut partir, j'ai juste une tête qui ne leur plaît pas. C'était pour m'impressionner. Direction Lausanne, Vevey et Montreux où nous faisons une halte. Petit-déjeuner pris à la terrasse d'un grand hôtel peu fréquenté en ce début de saison hivernale, triste au demeurant. Un rayon de soleil nous réchauffe. Nous nous réveillons peu à peu face au lac Léman. Nous avalons un café au lait très fort, très parfumé, servi dans de très belles tasses posées sur des sous-tasses en fine porcelaine, avec des croissants chauds. Deux ou trois cygnes blancs patientent autour de la table pour les miettes.

Après une heure et demie de discussion pour faire le point et sous les regards interrogatifs de débonnaires suisses du samedi matin, nous repartons sans oublier de faire le plein de benzine « à pas cher ». Je règle la facture. Première dépense en francs suisses. Nous reprenons la route. Silence dans la voiture qui commençait à sentir l'huile chaude et le tabac froid. Les quatre compagnons que nous étions s'enfonçaient avec étonnement dans ce pays riche, propre et bien entretenu.

Il est vrai que nous arrivions d'une banlieue rouennaise ennuyeuse où plus exactement de Sotteville-lès-Rouen, quartier Trianon pour Antoine, quartier Garibaldi pour Vincent, quartier Madrillet pour Michel. Quant à moi, je résidais dans le quartier bourgeois des Bruyères et du Jardin des plantes aux belles maisons de brique et de pierre où j'ai baladé toute mon enfance et mon adolescence.

A l'automne de cette année, nous venions de jouer une pièce de théâtre, *Le Miracle de l'Alabama*, sous la direction du Pasteur à la Fraternité de Rouen. La « Frat » comme on disait. Cette pièce, c'est l'histoire de parents d'une fillette aveugle, sourde et muette qui font appel à une éducatrice spécialisée, elle-même à demi-aveugle, pour aider leur fille. Les décors admirablement peints étaient l'œuvre de Miguel, un réfugié espagnol. On jouait dans une grande salle sur une grande scène et une tribune remplie de voisins, de familles et de protestants rouennais. La troupe que nous formions avait fait une excellente prestation à la Frat. J'aimais le théâtre. A Rouen, les troupes jouaient au « Cirque du Boulingrin » avant de se produire à Paris. Je m'y rendais souvent. C'était une grande salle ronde de spectacles, construite en dur, destinée aux rencontres de troupes théâtrales, de concerts et de spectacles de cirque. J'ai vu la pièce "Boulevard Durant" mise en scène par Armand Salacrou. Jules Durant était un syndicaliste au port du Havre. Il est accusé du meurtre d'un ouvrier lors d'une bagarre pendant la grève. Le public rouennais était connu pour ses critiques pertinentes sur les troupes. Selon qu'il vous acceptait ou pas, vous étiez sûr d'avoir ou pas du succès en jouant à Paris. Je me rendais aussi souvent que possible au TNP du Palais de Chaillot à Paris. J'y ai vu jouer Gérard Philippe dans « le Cid ». J'étais admiratif de ce brillant comédien de la troupe de Jean Vilar. Je possède beaucoup d'enregistrements de lui.

Je venais de quitter mon amie du moment, la tendre et sentimentale Valentine, le soir même de la représentation, sur un baiser brûlant et passionné échangé sous un réverbère par une nuit très froide et un ciel laiteux en ce début d'hiver. L'embrassade avait été si longue que je m'en étais démis la mâchoire. Je suis reparti chez moi en Vélo Solex, la mâchoire bloquée, ouverte à moitié. Mes premières amours commençaient mal... Du reste, je n'avais de l'amour que des baisers, des rencards, des lassitudes.

Valentine avait des origines familiales anglaises. Elle était en France avec ses deux frères jumeaux et terminait des études de droit. Ses parents habitaient au pays de Galles. Pour autant, elle n'avait pas l'apparence d'une anglaise avec ses grands cheveux noirs, son teint mat, son sourire attirant, sa timidité séduisante et ses yeux noirs au regard profond. Son charme ne me laissait pas de marbre. Aussi cette allure impénétrable me séduisait-elle. Je l'affectionnais. Elle était toujours auprès de moi et toujours de bonne humeur. J'ai encore ses délicats sourires dans ma tête et ses confidences sur mon épaule.

Quelques semaines après la représentation, mes compagnons et moi partions donc en Suisse dans le canton de Vaud. Notre destination finale était Gryon, un petit village montagnard dans ce canton.

Notre Pasteur Brynner, surnommé par nous « p'tit Youl », en référence à l'acteur Yul Brynner, nous y avait déjà emmenés plusieurs fois dans le cadre d'une retraite biblique. Nous faisons nos études bibliques protestantes en pleine phase d'adolescence finissante et la Suisse était devenue notre deuxième pays de vie et nos premières destinations hors de France. Il faut dire que cela faisait plus de quatre ans que nous fréquentions la Suisse et ce village vaudois. Nous y venions tous les étés et à Noël. La jeunesse et les familles protestantes à cette époque étaient bien implantées à Rouen. Avec le temple Saint Eloi sur la rive droite de Rouen et la « Fraternité » rive gauche, nous entretenions des échanges avec la jeunesse suisse. Je découvrais une certaine raison d'exister au travers d'activités, entre autres, le théâtre. J'étais bercé dans cette ambiance protestante par l'entourage de ma mère. Et ainsi ma jeunesse se déroulait, heureuse, insouciant et pleine de rencontres.

Après Vevey, nous montions sur Villars-sur-Ollon. La route était de plus en plus étroite, sinueuse avec de belles frayeurs à l'approche des ravins et sans aucune visibilité en face. Le moteur de la NSU chauffait. Vincent, les mains gantées de noir accrochées au volant, les yeux cernés, commençait à se croire au rallye de Monte Carlo. Antoine grattait sa guitare sur des airs des Beatles. Michel somnolait toujours et moi, les oreilles bourdonnantes, je pensais à l'arrivée.

Le haut de la montagne commençait à se couvrir d'un léger manteau blanc. Le soleil matinal très clair était de l'aventure depuis la frontière. Nous avons rendez-vous sur la place du village face au Temple.

Nous sommes arrivés en fin de matinée au lieu de rendez-vous où nous attendaient, comme prévu, nos deux amies. Deux filles suisses avec quatre garçons français, la place était bien remplie en ce week-end ordinaire et ennuyeux de décembre. Nous étions à la veille des fêtes de Noël. Nous connaissions ces filles depuis longtemps et il nous plaisait de les revoir régulièrement.

Léa, la suisse française, vint vers moi naturellement, lentement, d'un pas décidé, un demi-sourire sur les lèvres et le regard fixé dans mes yeux. Elle m'embrassa tendrement sans me dire un mot. J'avais le soleil dans les yeux et j'en restai comblé et ébloui. Était-ce un présage ou un vrai geste d'affection ? Je le ressentis comme un signal. Un sentiment d'embarras m'envahit et ma fatigue disparut.

Déjà Michel était en grande conversation avec Julia, la suisse allemande. Toujours entreprenante celle-là. Elle l'avait réveillé. Elle est venue aussi m'embrasser en me chiffonnant les cheveux. Vincent, cigarette aux lèvres, très fier de sa voiture, tournait autour d'elle et Antoine grattait sa guitare accompagnée d'éclats de rire, d'amusement, sans doute.

Léa était habillée d'un long manteau noir en laine plissé sur l'arrière et déboutonné. Une écharpe bleue entourait son cou. Elle portait un pantalon noir serré de chez Courrèges et un

chemisier blanc. Très chic. Pour autant, Léa se révélait très réservée. Elle était élégante avec ses cheveux mi-longs, bien coiffés, presque noirs et brillants sous les reflets du soleil. Sur son visage clair, très légèrement maquillé, se distinguaient ses lèvres rouges. Léa soignait toujours son apparence.

Julia était habillée d'un anorak bleu foncé et d'un gros cache-nez rose enroulé autour de son cou. Son visage rieur et ses pommettes rosées étaient parsemés de quelques points de rousseur. Sa coiffure aux cheveux blonds coupés court m'amusait. Et pourtant, son allure de garçon manqué me gênait par rapport à sa féminité. Elle se montrait trop effrontée avec les uns ou les autres. Cependant, en tout état de cause, elles étaient toutes les deux naturellement distinguées.

Léa dirigea les opérations d'accueil. Nous la suivions avec obéissance. Son attitude inébranlable nous impressionnait mais elle avait le sens de la convivialité suisse. Cette manière de faire nous faisait sourire parfois. Je me trouvais à l'arrière du groupe avec les deux sœurs de Julia venues nous rejoindre. J'ai appris plus tard qu'elles étaient là à la demande des parents de cette truculente Julia. L'intrépide Julia faisait l'objet de toute leur attention. Nous parlions de notre voyage et de notre futur séjour.

Moi, habillé d'un manteau trois-quarts marron bien fermé, je supportais un gros col roulé noir sur un jean. Flanqué d'un bonnet à pompon sur la tête tricoté par ma grand-mère, les yeux rouges à cause de la fatigue, j'en étais à me dire qu'assurément je devrais commencer à m'émanciper sur mes tenues vestimentaires. Car j'ai supporté pendant toute ma jeunesse ce costumier juif de mon père qui taillait ses costumes et ses chemises. Ma mère avait la fâcheuse habitude de me faire tailler des culottes de golf à carreaux puis tous mes costumes par ce costumier juif que je surnommait « p'tite joupe ». Ma mère et ma grand-mère, Fanny, se faisaient tailler aussi leurs jupes et elles regardaient au compte-fils la qualité des tissus choisis. Ce costumier juif était le roi du tweed.

Au fur et à mesure que nous montions, encombrés de nos bagages, vers le chalet d'habitation, Léa, les mains dans les poches, avait ralenti son pas pour venir à ma hauteur.

— Alors, Emmanuel, comment s'est passé ce voyage ? » m'interrogea Léa sans me regarder, tête baissée.

Sa voix était douce mais le ton assuré. Elle préférait les conversations en tête-à-tête. J'étais encore mentalement dans le manteau blanc jurassien mais elle voulait discuter. La proximité de sa présence m'intimidait. Je l'écoutais à peine. Je pris donc sur moi pour lui répondre :

— Oh, la nuit a été longue et nous avons eu une petite tempête de neige. Je suis bien satisfait d'être arrivé auprès de vous.

— Emmanuel, enlève ton bonnet ! » S'écria Julia en se retournant avec un éclat de rire moqueur.

Elle n'aimait pas trop ma présence auprès de Léa. Je l'avais déjà remarqué l'été précédent.

— Si tu veux que je l'enlève, viens le prendre. » l'incitai-je.

L'incitation était trop tentante. Elle arriva sur moi et nous nous sommes battus inévitablement avec une certaine complicité. Léa réussit à attraper le bonnet, le mit sur sa tête et s'exclama :

— Suivez-moi, c'est juste là. »

Un magnifique chalet tout en bois authentique nous attendait, avec le drapeau suisse au-dessus de la porte. Nous nous sommes installés. Vincent avait pris les choses en main pour la répartition des pièces. Il s'est dirigé vers la cuisine en s'écriant : « J'ai faim ! Il faut aller faire

des courses. » Antoine proposa de les faire avec lui. Nous commençons à oublier la France et notre fatigue.

Dring. « Entrez. » dit Léa.

C'étaient les parents de Léa. Lui était pasteur au temple de Gryon et elle, femme de pasteur. Léa était fille unique. Ce qui est rare dans les familles de pasteurs protestants, qui ont plutôt trois voire quatre enfants issus de grandes familles bourgeoises (médecins, pharmaciens, industriels, gros commerçants...)

Après les salutations et les compliments d'usage, nous rassurons ses parents sur notre voyage et les remercions du confort de leur hébergement. Avant de nous quitter, ses parents interpellent leur fille :

— Léa, nous t'attendons au temple ce soir n'est-ce pas !

— Oui, Papa. Nous y serons tous. » répond-elle.

Le dos tourné, Julia commence ses objections :

— Léa, ce soir, je te rappelle que nous allons prendre un pot au Club à Villars. » fit-elle remarquer.

Les deux sœurs de Julia, Stefanie et Edwige, prétextent un retour chez elles. En fait, elles allaient prévenir leurs parents de cette idée de débauche nocturne et de notre arrivée. Elles allaient bien ensemble, ces deux-là ! Deux charmantes jumelles très espiègles comme leur sœur mais attentives à ses fréquentations. Et les parents de Julia étaient plutôt d'un tempérament rude, très montagnard.

Léa et Julia étaient toutes deux de très grandes amies depuis leur tendre enfance. Elles avaient un attachement certain à la famille et aux traditions, surtout Léa. Julia, plus indépendante, était moins attachée aux principes. Elle construisait ses propres lois, sa propre logique, au-delà des préjugés ou des valeurs préétablies par la bonne société suisse. Elle en débattait souvent avec nous. Léa était droite et sincère, très sensible. Tolérante, elle faisait une excellente amie. En revanche leurs caractères étaient très souvent opposés. On les voyait souvent ensemble dans le village, ce qui intriguait un peu la bonne société helvétique du village. « La fille du pasteur », comme ils l'appelaient, s'acoquine avec la remuante Julia, « la fille du bûcheron ».

Aucune décision n'étant prise quant à la soirée et en attendant le retour des courses, Léa nous proposa d'aller prendre un thé de bienvenue au café de la place. Vincent et Antoine avaient dû descendre à Villars. Nous rentrons dans le seul café-tabac du village. Dans un renforcement il y avait un vieux piano. Après les commandes, la décontraction étant revenue, nous avons envie de nous délasser. Léa m'invita à la rejoindre au piano. Elle s'installa et commença à jouer un peu n'importe quoi. Il est vrai que l'instrument n'était pas bien accordé. Puis, tout en s'accompagnant, elle fredonna des chansons de Barbara « *L'aigle noir* » bien sûr, puis la voilà partie sur : « *Dis quand reviendras-tu* » ? Je me mis aussi à chanter auprès d'elle : « *dis, au moins le sais-tu...* » Antoine se joignit à nous : « *Que tout le temps qui passe ne se rattrape guère. Que tout le temps qui passe ne se rattrape plus...* »

Enfin, nous voilà partis à tue-tête sur la chanson « Göttingen ». Cette chanson était pleine d'allusions à l'attention de Julia, sa jeunesse, ses études à Interlaken, en Suisse allemande. Elle savait ce qu'elle faisait, la Léa. Elle m'y entraînait sans que je puisse m'en apercevoir. Elle riait à pleine voix. Je lui demandai comment elle avait si bien appris le piano. Elle ne m'en avait jamais parlé. Elle m'expliqua que sa mère jouait de l'orgue au Temple. Toute petite, elle lui avait appris le piano et donc elle continuait de le faire à Vevey au conservatoire.

Julia se mêla de notre intimité musicale tout d'abord en y entraînant les autres. Et à propos d'une chanson de Dylan elle voulut déclencher un débat moral. Nous parlions de Bob Dylan, de ses chansons « Gates of Eden » et « Blowing in the Wind » entre autres. A ma grande surprise, Léa exprima son accord sur les textes des chansons. C'était complètement paradoxal en rapport à sa personnalité de suisse étonnamment bien rangée, assez simple et sans prétention. Je lui en fis la remarque, ce qui la chagrina et elle me le reprocha. Elle s'arrêta sur un texte de « Blowing in the Wind » :

« *Combien de routes un homme doit-il parcourir avant qu'on puisse l'appeler un homme ? La réponse est dans le vent.* » Elle me regarda avec malice.

Bien entendu, Julia appuya la controverse. Elle s'enflamma toute seule et accentua les propos de Léa comme pour la soutenir mais en même temps comme une rivale. Avec sa forte personnalité, son intelligence analytique sur la société, suisse bien évidemment, ne lui faisait pas défaut. Sans être ni immorale ni anormale, elle pensait être au-dessus des lois, des coutumes. Elle se fabriquait ses propres valeurs. Toujours en opposition, notamment avec la société de l'époque, avec ce qui est trop facilement accepté ou subi. Elle nous le faisait savoir. Toutefois elle mélangeait un peu trop les sujets.

— Mais la Suisse est aussi un pays en évolution, comme la France. » lui fit remarquer Michel.

— Oui, la Suisse est un pays de démocratie directe ». Lui répondit Julia.

Nous étions après Mai 68. En Suisse, la mode était aussi au débat. Cependant la révolution des mœurs vers un mode de vie plus libre faisait face à un comportement autoritaire de l'état. A cette époque, la jeunesse suisse baignait encore dans une conjoncture exceptionnelle. Face à la rigidité des idées vieillissantes de ce pays, il fallait que les jeunes et, entre autres, les femmes, se prennent en charge. Je tentai de répondre à tout ça en citant quand même Jean-Luc Godard, jeune réalisateur suisse et son film « Vivre sa vie », qui évoque la vie d'une femme.

Enfin bref, notre retour commençait fort, comme si nous ne nous étions jamais quittés depuis l'été. C'était trop pour un seul homme et je n'avais pas l'intention de m'enflammer. Et puis je n'étais pas un révolutionnaire. C'est vrai que nous étions à l'aube d'une crise sociale et politique mais un autre monde renaissait. Antoine était plus à l'aise sur ces sujets. Tant mieux pour moi. La fatigue me reprit. Le calme revint.

J'apportais nos deux tasses de thé, une pour moi, une pour Léa. La présence magique de Léa s'adoucissait auprès de moi. Elle ouvrit son sac, en sortit un paquet de cigarettes de toutes les couleurs et, sans complicité apparente, nous avons fumé ensemble notre première cigarette de la soirée. La lueur du jour faiblissait. Au loin les nuages de la nuit parvenaient progressivement à recouvrir les sommets des montagnes.

Il était très tard. Nous ne nous étions pas rendu compte de l'heure. Nous avons renoncé à la fois à nous rendre au Temple et à aller danser en décidant de passer la soirée ensemble.

C'est à ce moment que Julia s'exprima et prit les choses en main. Elle voulait nous accueillir comme elle l'entendait avec ses sœurs et devant Léa. La petite suisse allemande n'était pas facile. Très fière d'abord et tout en éclats de rire, elle décida d'entreprendre une fondue savoyarde. Il y avait dans la cuisine du chalet tout ce qu'il fallait pour la faire. « Ce n'est pas compliqué et c'est très bon. »

Léa fit la remarque qu'une fondue devait se faire avec trois fromages. Pas de pot, il n'y en avait qu'un ! Julia lui répondit sèchement que cela n'avait pas d'importance. J'ai cru que nous allions vers une catastrophe.

— Ah, les voilà ! » S'exclama Julia.

Vincent et Antoine commencèrent à se faire reprendre par l'ébouriffante Julia. Selon elle, les courses n'étaient pas organisées. Elle se moqua des garçons, des « français » comme elle disait souvent en contrepartie et me demanda de l'aider. Les autres dressèrent la table. Les sœurs installèrent le caquelon sous l'alcool et commencèrent à faire fondre le fromage avec un peu de vin blanc. Michel servit l'apéro et Antoine grattait sa guitare en ricanant. Je me retrouvai donc seul en cuisine avec Julia pour couper le pain en petits dés et faire le reste des préparatifs.

— Pourquoi es-tu resté si longtemps avec Léa au piano du bar cet après-midi ? » me murmura-t-elle à l'oreille. En plein dans le mille.

Certes, la franchise ne lui faisait pas défaut. Cependant son manque de tact lui permettait de s'immiscer un peu trop dans tout. Julia ne laissait rien passer, ni pour elle-même ni pour les autres. Elle voulait avec insistance obtenir de moi des confidences. Cherchait-elle envieusement à m'éloigner de Léa ? ...

— Mais pourquoi tu me demandes ça ? » lui répondis-je en la fixant les yeux dans les yeux. J'étais surpris.

Tout en me commandant ce que je devais faire pour préparer la fondue, elle m'affirma que Léa était une amie à elle et, dans le fond, sa grande amie depuis longtemps. Elle appréciait la compagnie de Léa et la préférait même à la mienne. Comme si elle se l'accaparait pour elle-même. Je découvrais en Julia un sentiment de possession qui m'agaçait ou bien est-ce que ce n'était que le trait d'un égoïsme féminin ? Me voyant contrarié, elle posa son bras droit sur mes épaules, en bas de ma nuque, me regarda en face et me dit délicatement :

— Tu peux l'entendre, Emmanuel... »

Très ennuyé, je la regardais à peine et lui répondis ironiquement :

— Entendre quoi, Julia ? La réponse est dans le vent... Je ferais plus attention la prochaine fois. »

Elle me fit une grosse bise, me sourit et se mit à marmonner dans son dialecte allemand de Fribourg en fronçant les sourcils. Je ne connaissais pas les nouveaux liens de ce rapport presque intime. J'étais chiffonné de sa réaction envers Léa et de son insolence à mon égard. Seulement alors me vint à l'idée que peut-être une complication subtile était en train de naître entre ces deux jeunes femmes à l'arrivée de ces quatre garçons. Et mon séjour allait probablement être rempli d'inquiétude. Dans mon for intérieur je confirmais ces impressions. Je pensais à l'évolution de nos rencontres vécues dans le passé. Je reviendrai dans mon récit sur ces rencontres. Aujourd'hui elles prenaient une tout autre tournure. Je n'en présumais plus.

La délicieuse fondue nous a bien rassemblés pendant cette soirée de fête et nous étions heureux de nos retrouvailles. Nous trempions allègrement nos morceaux de pain dans le caquelon sans les faire tomber au fond sinon nous avons un gage. Trop drôle. Nous continuions à refaire le monde. Antoine nous fit un récital à sa manière. Nous reprenions des chansons de Dylan, des Beatles mais aussi de Brel, que nous admirions tous : « Ne me quitte pas, Les bourgeois, Mathilde est revenue » ...

Une grande partie de la soirée, j'ai cherché une réponse à la question de Julia. Je l'observais. Et j'ai compris qu'elle jouait un jeu avec tout le monde. Elle tournait autour de tous avec sa gaieté, son énergie naturelle et son audace. Et, du coin de l'œil, son attention bienveillante surveillait Léa. Je commençais à la considérer autrement.

La fatigue aidant, c'est vers deux heures du matin que les suisses partirent et nous nous glissâmes sous nos couettes.

Le lendemain matin, à Gryon, c'était dimanche. Nous devions nous revoir au Temple. Les parents et les familles qui nous connaissaient nous attendaient. Vincent, prétextant que la voiture avait besoin de lui, ne voulut pas venir. Et donc, à 11 heures, tout le monde était au culte. J'écoutai avec attention les morceaux joués à l'orgue par la mère de Léa. Après quelques chants bibliques, dont « A toi la gloire » et une envolée de Bach à l'orgue, nous nous dirigeâmes vers la sortie.

Ce furent de grandes salutations représentatives de l'amitiés franco-suisse. Léa vint vers moi. Ses parents voulaient nous inviter à déjeuner. Nous avons accepté avec grand plaisir car nous n'avions rien à nous mettre sous la dent en ce dimanche. Mais au fait, pourquoi cette invitation chez elle ? Et pourquoi était-elle venue me le dire à moi ?...

Léa était très heureuse à table avec ses quatre copains français. Elle s'était mise à côté de moi et j'avais sa mère en bout de table à ma gauche,

— Madame, est-ce vous qui avez appris le piano à Léa ? » lui demandai-je.

— Oui. A l'école, à l'âge de onze ans, Léa apprenait le solfège et sa prof de musique l'a mise au piano. Puis elle me suivait au temple et s'installait toujours à côté de moi à l'orgue. Aussi voulut-elle persévérer le piano à la maison. Je l'y ai encouragée et, toutes les semaines je l'accompagnais à Vevey pour ses cours. Aussi simple que cela. Aujourd'hui elle travaille à Vevey où elle maintient aussi ses études musicales de piano. »

Son père nous mit quelques préludes de Jean-Sébastien Bach au moment du café, ce qui plut tellement à Antoine et Michel qu'ils sortirent fumer une cigarette.

Léa s'approcha de moi, soucieuse de savoir comment je passais l'après-midi. Devant ma tête, elle se mit à rire. Elle mit son manteau noir, s'entoura de son écharpe bleue et nous avons accompagné les autres dehors. Elle sortit une cigarette qu'elle plaça au coin de ses lèvres et m'en offrit une. Il faisait froid, le temps était à la neige. Nous marchions un peu. Le café bar était ouvert, le seul par ce dimanche morose.

— Un thé chaud s'impose. » proposa Antoine.

— Allons chercher Julia chez elle. » dit Michel.

Julia était en famille et ne se fit pas prier pour passer l'après-midi avec nous. N'ayant rien à faire d'autre, nous nous engouffrâmes dans ce seul coin animé du village. Une bande de jeunes suisses attablés chantaient à tue-tête accompagnés d'un accordéon. On était écroulé de rire, ce qui inspira Antoine.

— Je vais chercher ma guitare, on va bien voir. » dit-il.

L'ambiance était très locale, ce qui ne déplaisait pas à Léa. Antoine, revenu, s'invita avec eux. Nous commençons à créer une bonne atmosphère franco-suisse. Il était en pleine forme et grattait sans trop déconner. Michel semblait perplexe et je lui demandai pourquoi.

— Je pense à Julia. Je tenais à ce qu'elle soit avec nous. » répondit-il.

Bizarre ! Michel était en train, évidemment, de me faire comprendre une émotion propre à lui. Ce qui comptait pour lui. Il n'avait pas pris sa guitare alors qu'il en jouait très bien. Il le regrettait. Il demanda à Antoine de lui prêter un instant la sienne. Ce dernier le fit attendre car il faisait la vedette avec les suisses.

Michel commença quelques morceaux de Django Reinhardt puis, plus sérieusement, il joua la musique de « Jeux interdits » à la manière de Narciso Yepes puis « Malaguena » comme un élève sérieux et ambitieux. Le public était gâté et le calme revenu. Il n'avait pas joué ce morceau par hasard. Il me regarda avec complicité. Il voulait sans doute attirer l'attention sur

lui. Il savait malignement que Julia tomberait sous le charme de cette musique, du reste très difficile à jouer entièrement. En fait, détourner l'attention de Julia avec cette musique équivaldrait à l'amener à s'intéresser à lui.

L'après-midi s'achevait. Au moment de se quitter, Léa me rejoignit, me prit le bras et, en aparté, me dit :

— Je dois me rendre lundi à Vevey pour ma répétition de piano. Veux-tu m'accompagner ?

— ... Je... Bah... »

Surpris, j'ai essayé de répondre je ne sais quoi et, en fin de compte, j'ai accepté à son invitation. Rendez-vous fut pris pour 13 heures.

Le lendemain matin nous commençons à bien nous installer dans le chalet de ce village montagnard au fin fond de la Suisse romande. Chacun trouvait ses repères. La neige ne tombait pas, le soleil fit même une apparition.

La sonnerie de la porte retentit. Qui venait nous déranger ?

— Bonjour, les français en Suisse ! » annoncèrent Julia et ses sœurs.

Michel était ravi de les voir, ce qui ne déplut pas à Julia qui le lui fit comprendre manifestement. Comme elle voulait toujours se mêler de tout, il fallut que Michel et moi nous lui racontions notre dimanche. Ayant apporté les croissants, elle prépara le petit déjeuner et chercha à tout savoir dans les détails. Puis je dis à la haute société que j'étais un peu pressé vu que je partais à 13 heures à Montreux.

— Ah bon ! Et comment comptes-tu y aller ? me demanda Julia.

— Je suis invité à accompagner Léa à Montreux pour une répétition de piano. Elle prendra la VW (« vuvé » en suisse) de sa mère.

Elle coupa court et répliqua avec arrogance :

— Tu vas voir, elle conduit particulièrement mal en montagne. »

Elle était contrariée de cette initiative impromptue qui la dépassait et qu'elle n'avait pas du tout, mais pas du tout, imaginée. Je n'avais aucune revanche à prendre mais j'étais content de lui avoir cloué le bec.

Aussitôt, elle s'approcha de Michel comme si elle était enchantée par sa présence. Michel qui n'avait rien d'un ange voyait là une opportunité. Il devait être comblé et même ravi qu'elle soit venue vers lui. Il aimait les rencontres improvisées et était lui-même d'excellente compagnie, souvent de bonne humeur mais très indépendant. C'était trop drôle cette nouvelle attitude de la part de Julia. J'avais bien perçu sa manœuvre. De son côté, Vincent supportait tant bien que mal les petites sœurs. Il proposa une balade en voiture aux Diablerets, une petite station de ski. La route pour s'y rendre traversait des alpages et une forêt extraordinaire en cette saison. Bref, tout ce petit monde était occupé et Julia dirigeait les opérations avec entrain. Capable de se débrouiller en toutes circonstances, elle était à l'aise avec ses trois hommes. J'étais l'exclus.

A 13 heures, je fermai le chalet et allai chercher Léa. Elle m'attendait dans la VW et démarra à toute vitesse. Habillée sur son trente et un, d'une jupe bleu foncé serrée et mi-longue, d'un chemisier noir et d'une veste noire à la Nina Ricci, parée d'une broche Chanel dorée sur le revers et d'une écharpe bleue en soie autour du cou. Une parka avec capuche bordée d'une fourrure noire rabattue sur les épaules lui tenait chaud. Ses cheveux noirs étaient noués d'un ruban en soie bleu foncé. Grande classe et toujours chic. J'aime la femme qui représente le prestige. J'étais persuadé que Léa soignait son apparence parce qu'elle voulait plaire. Elle ne se privait pas. (Elle en avait les moyens !). Elle gagnait bien sa vie chez Nestlé où elle était

responsable du service de la création des cafés. Elle suivait et concevait les différents cafés imaginés pour la marque. Du reste, l'entreprise se trouvait à Montreux, proche de Vevey où elle habitait. J'avais mis un jean noir, mon col roulé noir, ma veste de daim, mes éternelles Clark et ma grosse écharpe rouge foncé en laine tricotée par ma grand-mère. (Rebelote) Décontracté mais en tenue de sortie pour la ville, enfin pour moi, le français délaissant sa banlieue. Sa voiture était bien chauffée, heureusement, vu la température glaciale. Elle roulait très vite, on avait une heure de route de montagne en descente avec énormément de virages que Léa négociait avec une assurance certaine. En fait, elle conduisait très bien.

J'étais admiratif de ces deux villes bourgeoises : Vevey et Montreux. Vevey est une ville cossue, avec des tramways un peu rétro, de nombreux châteaux, des palaces et des hôtels de style belle époque sur la rive du lac Léman. De Montreux, je connaissais surtout son célèbre festival de jazz. Je pensais que Léa n'allait pas manquer de me faire visiter certains des lieux jazziques. A mi-route, je lui fis remarquer sa vélocité dans sa conduite.

— Je connais cette route par cœur, me répondit-elle. Je la prends souvent avec Julia pour aller travailler ou rentrer chez nous. Julia a son permis mais elle n'aime pas conduire. »

Arrivés sur place, nous nous sommes hâtés vers un énorme bâtiment au carré, en pierre de taille, genre demeure traditionnelle du XVIII^e siècle au milieu d'un paysage boisé jurassien. La façade d'entrée, orientée vers le lac, portait sur le fronton une inscription en éventail : « Conservatoire de Musique ». Nous devions franchir par un large escalier quatre grosses colonnes au ton chaud. Nous montâmes encore de grandes marches, traversâmes un hall très haut de plafond, avec un gigantesque lustre puis empruntâmes un large escalier en bois ciré orné d'une magnifique rampe en ferronnerie pour nous rendre au premier étage. Léa me fit signe de me rendre aux estrades réservées au public. Au deuxième étage se tenait une énorme bibliothèque. Merde ! J'aurais bien aimé jouer notre pièce de théâtre dans cet endroit ! Une fois installé, je regardai Léa courir dans tous les sens sur la scène, accompagnée de jeunes musiciens comme elle. Soudain ce fut le silence. Les lumières s'éteignirent, seule la scène était éclairée. Quelle ambiance !

Léa s'installa sur son tabouret de piano et joua une *Nocturne de Chopin, la n°1*, la rejoua, puis la rejoua encore. Les autres musiciens venant la voir incessamment, je la sentais à la fois inquiète et heureuse. Cela dura plus d'une heure. Chaque fois qu'elle reprenait le début de la mélodie, c'était la merveille des merveilles. Où sont les gens qui peuvent apprécier cette musique, délice des délices du romantisme de l'époque ? J'étais à chaque fois bouleversé par la reprise des premières notes. Quand elle eut fini, elle me fit signe de venir la rejoindre en bas, embrassa tout le monde en guise d'au revoir et, comme s'il ne s'était rien passé, elle abandonna tout cet exercice pour autre chose. Léa, c'était tout cela et plus que tout cela !

J'ignorais du reste cet aspect-là d'elle. Bien des choses avaient changé depuis nos premières rencontres de jeunes adolescents. Elle, si discrète, si réservée mais aussi sans doute généreuse. Elle m'avait déjà épaté au bar. Évidemment qu'elle avait besoin de cette passion musicale pour vivre pleinement sa vie. Elle se découvrait au fur et à mesure. Je la trouvais changée et accomplie. Ce n'était pas la passagère Léa des autres années.

Un pâle coucher de soleil descendait sur Vevey. Vite, elle m'invita sur les coteaux de la ville. Nous prîmes les ruelles romantiques au travers du fameux vignoble légèrement enneigé en ce début d'hiver jusqu'au panorama sur le lac Léman avec, en arrière-plan, le Jura et les sommets des Alpes chablaisiennes se reflétant dans les eaux du lac. Assise sur le bord d'une rambarde, Léa ouvrit son sac et m'offrit une cigarette de papier couleur au goût de tabac blond. Je la regardais à peine et pourtant j'avais envie d'être au plus près d'elle. Le cou tendu, le regard

détourné sur les sommets, les jambes déceimment croisées et aussi légèrement découvertes, elle tirait lentement sur sa cigarette bien rouge.

— Et toi, Emmanuel, quels sont tes goûts en musique ?

— Mais, Léa, je les découvre avec toi cet après-midi ! C'était merveilleux et émouvant de te voir jouer ces notes de Chopin. J'ai quelques notions de musique classique mais j'aurais besoin d'apprendre les auteurs de cette musique et surtout pour mieux ressentir des émotions. »

Toutefois, je savais qu'il y avait à Montreux le fameux *International Jazz Festival*, bien connu des amateurs de jazz. J'écoutais toutes les émissions de jazz à la radio. J'adhérais à Rouen à un groupe mordu de jazz qui organisait des concerts et invitait des jazzmen, surtout en provenance des Etats-Unis. Je me lançai :

— Tu connais l'émission de Franck Teno : « Pour ceux qui aiment le jazz sur Europe 1 » ? Connais-tu l'indicatif de l'émission Pop club de José Artur, « *Blues March* », et la musique du film « Les liaisons dangereuses » interprétée par Miles Davis ? C'est un très bon film de Roger Vadim avec mon acteur fétiche, Gérard Philippe, et Jeanne Moreau.

— Non, mais j'ai lu le livre de Choderlos de Laclos. » répliqua-t-elle.

— Et la musique « d'Ascenseur pour l'échafaud », le film de Louis Malle ? Toujours interprétée par Miles Davis, Pierre Michelot et Barney Willen au saxophone.

Tu connais Miles Davis, Coltrane, Mulligan, Parker, Dizzy Gillespie ? Et le pianiste Jacques Loussier qui me paraît avoir tout compris à la musique baroque et particulièrement celle de Bach interprété en jazz. »

J'avais peur de la saouler. J'avais l'impression que j'en affichais un peu trop et trop vite. Toutefois je continuai.

— Je te ferais écouter le Concerto d'Aranjuez du compositeur Joaquim Rodrigo. D'abord à la guitare par John Williams, une merveille pour les oreilles et pour l'âme. Après, ma version préférée par Miles Davis à la trompette. Une merveille de romance comme une sublime nuit paisible. Mais la fin de la fin, c'est la version avec le MJQ, le *Modern Jazz Quartet* et, si je t'emmène un soir à un concert de jazz à Paris, il faudra porter la robe longue. » Et je me disais en moi-même : Modère-toi, tu ne la passionnes pas.

— Cool ! J'ai une robe longue toute rouge dans le style des robes de soirée américaines. » s'exclama-t-elle.

En fait, Léa était ravie de m'entendre parler avec une telle ferveur d'une de mes passions. Elle ne m'avait jamais entendu si bavard, si enthousiaste. Il est vrai que je n'en parlais pas souvent non plus. François ne sortait pas des Beatles, des Rolling Stones et des groupes anglais. Michel à la guitare était très chanson française ou de morceaux plus classiques et Vincent rock style Eddy Mitchell. Léa était captivée par mes connaissances. Elle m'écoutait avec un certain emballement et de l'intérêt. Elle réfléchissait et me questionnait sur mon bavardage jazzique. Nous avançons dans la soirée quand elle me dit : « Je t'emmène au Montreux jazz, un café où se côtoient tous les passionnés de jazz. » Et c'est vrai que j'en étais un. Quel plaisir ! Petit à petit, une véritable complicité s'établissait entre nous. Nous étions contents d'être tous les deux. Une bonne journée et peut-être une bonne soirée en perspective...

Elle m'emmena vers la résidence de Charlie Chaplin. Elle fit semblant de se tromper de route et s'engagea même à rouler dans cet endroit privé tant l'accès était large, pourtant interdit. Pendant que nous regardions la villa, je lui parlais de « *Limelight* », un des films de Charlie Chaplin. L'histoire d'un artiste, un clown qui veut apprendre la danse classique à une jeune

artiste. Et puis je lui racontai un passage du film dans lequel Chaplin, avec le dos de ses deux mains, mime un dresseur de puces. Son regard suit les sauts de puces qu'il imagine.

« ... Chantez, pleurez, dansez, riez et vivez avant que le rideau ne se ferme et que la pièce ne se termine sans applaudissements... » Ce dernier film de Chaplin est le plus triste.

Deux gros dobermans qui montaient la garde firent éruption sur nous en aboyant. Léa fit un demi-tour époustouflant. Nous avons longé le ravissant bord du lac jusqu'à l'arrivée. Léa conduisit aisément dans tout Montreux. Elle rangea la VW, mit le frein à main et me désigna la terrasse du café. L'intérieur était superbe. Tout en noir et blanc avec des photos de grands jazzmen. Il y avait là Thelonious Monk, Miles Davis, Charlie Parker, Coltrane et même Jacques Loussier, le pianiste français qui interprète Bach en jazz. Dans la pièce où nous étions, accrochée sur le petit mur de droite, une grande reproduction d'un tableau d'Edward Hopper "*Night Hawks*" a attiré notre regard. Nous avons commandé deux grands whisky-coca. Elle continua à me parler de musique classique et moi de jazz. Elle me parla de la Suisse et moi de la France. Puis il y eut un grand silence. Nous étions derrière une large baie vitrée, assis sur de grands fauteuils noirs en osier. Nos regards se portaient vers le lac endormi dans un immense coucher de soleil aux couleurs rouge-orangé. Les couleurs se reflétaient dans le bleu gris du lac, c'était magnifique. Elle était à côté de moi, la tête tournée vers l'extérieur. Elle mit ses lunettes de soleil rondes, je ne voyais plus ses yeux à la pupille noire. Ses lunettes aux verres foncés contrastaient avec la blancheur de la peau de son visage. Elle était mystérieuse à cette seconde-là. Il y avait un jukebox à côté du bar. Je me suis levé, curieux de voir les disques sélectionnés. Superbe ! Que du jazz. Je mis deux morceaux de Bach joués par Jacques Loussier, Pierre Michelot et Christian Garros, la Fugue n°1 et le Prélude n° 2. Waouh ! Génial !

A mon retour, elle approcha son fauteuil du mien, attendit que je m'assoie et doucement, naturellement, pencha sa tête et la posa sur mon épaule gauche. J'étais touché au point que mes yeux se brouillèrent. L'odeur de ses cheveux m'envahissait. Émouvant comme première approche. Je n'ai pas bougé. Elle tirait lentement sur sa cigarette qu'elle tenait entre ses deux doigts et me dit :

— Ce soir, tu ne ressembles à personne, Emmanuel. Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien. Et toi ? » Sa voix était profonde et plus basse que d'habitude d'un demi-ton. Elle haussa les épaules comme pour faire venir un soupir de soulagement et de bien-être. Maintenant elle attendait ma réponse. Il ne pouvait pas y avoir de réponse. Juste un passage de quiétude.

Sans que je le commande, mon bras a entouré ses délicates épaules. Je lui ai tendrement demandé :

— Reste comme ça sans fin. »

Je respirais tout en elle. Elle me traversait le corps de la tête au pied. Une force soutenue me pénétra et me fit grandir. J'étais ailleurs et pourtant c'était réel. On buvait dans le même verre. Tout autour de nous nous ressemblait. Que se passait-il ? Nous écoutions "*Play Bach*" et le piano de Jacques Loussier.

Cette journée était pour moi trop intense en action et en émotion. Et pour elle ? Comment vivait-elle cette journée ? Avait-elle prévu ce déroulement ? J'avais le sentiment que j'étais à la fois son rocher et en même temps sa plage. Ce mélange de sensations dans lequel elle m'entraînait me rendait à la fois heureux certes mais était surprenant. J'avais l'impression qu'elle s'était rapprochée de moi avec l'envie de se soustraire à quelque chose qu'elle fuyait. Mais alors elle s'échappait de quoi ? De qui ? Elle m'inquiétait un peu.

Je me projetais : serais-je à la hauteur de ses actes, de ses attentes ? Pour l'instant, je vivais un moment fort avec elle. A partir de là, tout pouvait commencer entre nous. En avait-elle conscience ?

Je la regardai furtivement. J'ai soudainement remarqué sur son visage une certaine tristesse ou un moment de profonde réflexion. Elle ne bougeait pas, fixant un horizon ou une pensée, un instant fragile.

— Que se passe-t-il Léa ? Que t'arrive-t-il ? Je te trouve trop réfléchi. A quoi penses-tu ?

— Comme de juste mais je ne peux pas te le dire en ce moment. » me dit-elle en soupirant.

C'était bien elle ! Il lui fallait une patiente recherche intérieure pour trouver son équilibre. Et, sur ce point, elle me ressemblait. Sans doute attendait-elle mon approbation pour se sentir plus forte.

Nous étions en fin d'après-midi, les lumières de la ville s'allumaient et il fallait songer au retour pour ne pas remonter dans le brouillard et la nuit. Elle me regarda avec insistance et me dit :

— Je n'ai pas envie de rentrer, Emmanuel. J'ai envie de traîner avec toi. Qu'en penses-tu ?

Surpris, je lui répondis que ce n'était pas raisonnable, que les autres nous attendaient et que nous avions la voiture de sa mère.

Elle bondit vers une cabine téléphonique. Ce fut un temps très long. Moi aussi j'avais envie de rester mais c'était elle de décider. Elle revint toute ravie et me dit :

— Maman préfère que je reste à l'appartement de Vevey et que je rentre demain matin. »

Bon, elle avait réponse à tout. Ne nous formalisons pas.

— Mais quel appartement ? » lui demandai-je.

— Le mien. » dit-elle en se montrant du doigt et en remontant son écharpe pour cacher une partie de son visage. Je ne voyais que ses yeux grands ouverts et je devinai qu'elle attendait une réponse rapide de ma part, qui fut longue à venir.

Je souris, elle sourit. Nous sommes montés dans la VW comme deux complices satisfaits de leur coup. En route, on verra bien. A ce moment précis elle menait vraiment sa journée. Elle était éclatante de bonheur. Son instant de tristesse s'était envolé et moi-même j'étais rempli de soulagement.

Nous longions la route en bordure du lac Léman. J'étais absorbé par l'architecture, les façades de ces beaux immeubles, de ces hôtels de luxe, de ces jardins. Tout respirait le chic et le luxe.

— On s'en fume une petite, Emmanuel. J'ouvre le toit. »

Je pris son paquet dans son sac comme si c'était le mien. J'allumai sa cigarette, la lui tendis et j'allumai la mienne. La Suisse t'appartient ! Elle roulait encore en descente une contre-allée sur les bords du lac. Nous regardions la splendeur du lac et au loin les Alpes françaises. Quel dépaysement pour moi ! Elle rangea la voiture sur un stationnement et me demanda de descendre. Nous étions arrivés.

Après avoir monté deux ou trois escaliers de pierre nous avons traversé une avenue bordée de grands arbres noirs. Nous voilà parvenus devant une énorme porte des années 1930 en ferronnerie très travaillée et pleine, en verre opaque. Elle composa son code, poussa la porte qui s'ouvrit lourdement en grinçant sur un vestibule où était accrochée au plafond une énorme lanterne. Sur la gauche trois marches, une autre porte plus petite et nous voici escaladant un large escalier en faux marbre avec une belle rampe en fer forgé dorée style Art nouveau qui nous mena au deuxième étage donnant directement sur son appartement. Elle

ouvrit sa porte d'entrée en bois ciré. J'avais l'impression d'entrer dans un endroit interdit pour moi.

— Quel bel appartement ! » M'exclamai-je. Elle ouvrit les rideaux.

— Et regarde, Emmanuel, nous avons la vue sur la riviera du Lac Léman ! » Grand éclat de rire.

— C'est la « Dolce Vita » ici, cependant, je ne suis pas Mastroianni. » lui fis-je remarquer.

— Et moi encore moins Anita Ekberg. Encore que je préférerais être Anouk Aimée. »

La ville était maintenant illuminée de toutes ses décorations de Noël. L'appartement était feutré, haut de plafond, de style rococo, mais confortable. Au salon, sur le petit mur du fond, une vieille cheminée de marbre blanc sans feu servait de décor. Je n'aurais jamais un appart comme le sien. Mes finances ne me le permettraient pas. Ne te sous-estime pas trop par rapport à elle. Son quotidien matériel devait être à la mesure de ses ambitions personnelles et professionnelles. Et surtout, sur l'autre mur, elle possédait une énorme collection de CD. La Suisse avait de l'avance dans le domaine de l'audio numérique importé. J'étais stupéfié. Nous n'avions pas cette technique en France même si on en parlait. Evidemment elle possédait beaucoup de musique classique et un choix très subtil de rock anglais et de chansons françaises. Une passion pour la musique incontestablement. Alors que moi, je vivais encore chez mes parents, à la recherche, sans me presser, selon eux, d'un logement. Il est vrai que j'étais heureux chez eux même si ma mère attendait que j'en parte. J'étais loin de cette liberté de jeune femme bien élevée que me dévoilait Léa. Du reste, j'avoue que je découvrais étonnamment cette réalité de vie de Léa. A 25 ans, ma liberté m'accordait d'aller où je voulais et de faire ce que je désirais. Certes, j'aimais mon indépendance et je m'y enfermais confortablement. Etais-je en train de la contrarier ? Ceci me tracassa l'espace d'un instant.

D'un geste très naturel, Léa jeta son manteau sur un fauteuil, dénoua son écharpe, se décoiffa et maintint ses cheveux en arrière avec un peigne décoré de strass. Calme, rêveuse, un peu charmeuse, elle était très à l'aise et ne se préoccupait pas de moi. Puis, avec un étirement ponctué d'un léger bâillement qui me fit entrevoir de belles formes féminines.

— Pose ta veste, me proposait-elle. Je te prépare un Nescafé et un morceau de chocolat. (Nestlé évidemment)

— Avec un verre d'eau, s'il te plaît. Mes habitudes de vieux garçon... » Elle me sourit avec un air effronté.

Cependant, j'étais quand même arrivé dans son appartement, dans une partie de son intimité. J'étais là pour la première fois et le premier de la bande. Car, jusqu'alors, nous n'avions été ni chez l'une ni chez l'autre. Est-ce qu'elle se rendait compte de ce qu'elle faisait ? Était-ce par lucidité ou par intuition qu'elle m'entraînait jusque chez elle ? Et moi je me laissais faire.

Un petit coup de fatigue me fit baisser les paupières. Faiblement éclairée d'un lampadaire, la pièce diffusait une lumière ambrée tamisée sous laquelle les meubles apparaissaient en relief. Qu'allions-nous faire de notre soirée ? Et puis j'allais coucher chez elle... !

Il était maintenant 20 heures. Elle s'assit en face de moi. Nous bûmes notre café avec nos morceaux de chocolat. Léa se leva et se dirigea lentement vers la porte-fenêtre du salon, l'ouvrit et se pencha au balcon. La tête entre ses mains, elle fixa la ville, sa ville. Le réverbère l'éclairait du dessus en pénombre. C'était une belle image, une silhouette pareille aux images de Brassai, un beau contre-jour pour faire une délicieuse photo. J'avais dans ma tête la trompette de Miles Davis sur le concerto d'Aranjuez. Je la regardais, les yeux mi-clos, afin de

faire apparaître une vision irréaliste. Et pourtant c'était bien du réel. Elle se retourna après un long moment sans quitter le balcon et me dit :

— Tu te sens bien, Emmanuel ? De quoi as-tu envie ? me proposa-t-elle.

— J'aurais envie de sortir dans Vevey que je ne connais pas. On pourrait peut-être trouver un petit resto suisse. »

Je n'avais pas faim. Je voulais sortir de cet endroit que j'avais l'impression d'avoir forcé. Dehors la nuit n'était pas trop froide. Le temps était calme dehors.

— Il est 20 h 30. Je veux bien t'emmener à la terrasse de la Migros (un supermarché suisse). Il ferme à 22 heures. C'est un endroit où nous ruons (« déjeunons » en suisse) tous les midis avec Julia. En même temps je ferai quelques courses. Nous irons à la terrasse au dernier étage. Il y a une belle vue sur les toits de la ville.

— Léa, je peux utiliser ta salle de bain pour me revigorer ?

Je me sentais mieux. Elle en profita aussi pour se dézaker (« déshabiller » en suisse) et elle fit cela devant moi, sans gêne. Elle enfila un gros pull gris foncé en laine mohair torsadée et un jean très moulant. Extra. Elle avait dessiné ses lèvres d'un rouge Cacharel délicat. Ses cheveux étaient ramassés en arrière et attachés avec un carré noir. De toute beauté ! Style Jean Seberg dans « Echappement libre ». Sans doute charmeuse, agréable, elle marquait sa personnalité avec sagesse. Je la regardais et je m'étonnais de cette nouvelle beauté qui contribuait à ce que je la devine. Elle me proposa un de ses gros chandails d'hiver. Pourquoi pas ! Elle prit un malin plaisir à me les enfiler un par un. Elle riait de me voir gêné devant la glace et me taquina à chaque essayage. Je me pliais à ses petits jeux. Je prenais beaucoup de précautions à ses approches, à ses frôlements, sans intentions du reste. Enfin, je gardais un de ses gros chandails noirs à torsades et col roulé. Je sentais l'odeur de son parfum préféré, de chez Lalique. Elle maîtrisait tout ce qui peut contribuer à l'épanouissement de l'homme. Euh... j'étais loin d'être son Jean-Paul Belmondo.

Nous sommes descendus en ville. Elle me prit le bras que je rapprochais contre moi et nous formions un petit couple veveysan superbe et inconnu. La vraie vie, quoi ! Elle n'arrêtait pas de parler futillement de tout et de rien. Elle me prenait à témoin sur n'importe quoi ou sur les gens que nous croisions. Nous échangeons des idées saugrenues. Elle rentrait dans quelques boutiques de fringues, de mode, qu'elle connaissait. Embrassa une copine et me présenta. Elle était folle d'énergie et de spontanéité. Où trouvait-elle cette réserve d'entrain ? Nous arrivions à la Migros.

— Attends-moi à la caisse ! Cria-t-elle.

— Prends des Gitanes au distributeur s'il te plaît, je te rembourserais en francs français.

— Pas de problème, mon petit Emmanuel. » me dit-elle avec un clin d'œil.

Ah non ! Elle se fout de moi. Je ne suis pas son petit Emmanuel ! Idiot, tu ne comprends vraiment rien à la vie ! Laisse-toi aller. Elle n'attend que ça. Détends-toi. Respire la Suisse, l'air est meilleur ici. Émerveille-toi de toutes ces enluminures, de toutes ces couleurs de Noël ! J'étais étourdi et charmé. Au fait, il faudrait peut-être que je téléphone à ma mère en France... La revoici, assez peu chargée du reste.

— Eh, viens m'aider, s'exclama-t-elle.

— J'arrive, ma petite Léa. » Eclats de rire dans le magasin et fou rire en ramassant les poches, (sacs en suisse). On s'amusait.

— Léa, tu as le téléphone chez toi ? Je dois téléphoner à ma mère. » lui demandai-je.

— Mais oui, mais oui, nous avons le téléphone en Suisse romande, on est moderne.

Elle recommence ses familiarités affectives. Ce n'est pourtant pas son genre, elle si pondérée avec nous. Elle se lâchait sans scrupules.

Merde ! Et si elle avait pensé à me faire un cadeau ? Telle qu'elle est aujourd'hui, je suis sûr qu'elle l'a fait. C'est tout à fait, elle. Manu, réagis, c'est sérieux.

— Attends-moi Léa, j'arrive.

Bureau de tabac. J'achète une grande boîte d'allumettes suédoises et dix grandes bougies de couleur, trois roses, trois bleues, trois blanches et une noire. Je demande vite fait un emballage cadeau et j'en profite pour acheter de petites boîtes d'allumettes suifées pour mes cigarettes.

— Tu as mes cigarettes pour ce soir ?

— Ouiiiiiiii ! Pfft ! » Nous étions incorrigibles.

De retour du magasin, nous prenons l'ascenseur et hop ! Nous voici arrivés devant une immense pièce aux lumières tamisées de couleur orange donnant une ambiance ouatée. La pièce était bien habitée en ce début de soirée. Parfait ! On nous installe sur des banquettes rouges. La serveuse tire la table nappée de blanc et se tient prête à prendre la commande. Léa, avec son regard vif, me demande si j'aime le vin blanc.

— Of course ! »

Elle commande une bouteille de Fendant, un petit vin blanc des coteaux de Vevey. Très connu ici. Elle me proposa de la friture de perche du lac en accompagnement. Splendide ! Un bonheur ordinaire qui m'apaisait.

Je la trouvais douce, rêveuse, presque aimante. Une envie me prit de l'embrasser pour la remercier. Je me penchai vers elle pour lui faire signe. Spontanément elle me prit tendrement la nuque avec sa main droite, me tendit ses lèvres qu'elle posa sur les miennes. Les yeux fermés, nos visages s'effleuraient et nos lèvres s'unissaient. Je lui pris la main gauche posée sur la table. Ce baiser-là, je ne l'oublierai jamais. Elle se rassit. Je la regardai dans les yeux. J'ai cru apercevoir des yeux larmoyants. Non, c'est ma vue qui se brouille. L'émotion sans doute. Elle est si simple à regarder et si difficile à cerner. Tout était allé si vite. Elle retira sa main délicatement de la mienne, la plongea dans son sac et en sortit un petit paquet qu'elle me tendit.

— C'est pour toi, Emmanuel, n'en parle à personne au chalet. » me recommanda-t-elle. Je l'aurais deviné.

— Merci, c'est gentil. » Affreusement banal.

Je déballe le très beau papier. J'ouvre une petite boîte. Une montre ! Une montre de la marque Lip.

— Mais tu es folle ! »

Moi qui avais vendu des montres Lip pendant les événements de 68 en soutien aux grévistes, quelle coïncidence ! Je la passe tout de suite autour de mon poignet. Je me suis senti un autre homme, suisse sans doute. Je n'avais jamais eu de montre à ma communion. Premier reproche à ma mère en son temps.

Je suis venu à côté d'elle et j'ai tendu mes bras, que je ne sentais plus, en direction de son cou. Tout de suite elle se pencha vers moi sans rien dire, sa tête contre ma poitrine. J'ai pris son visage dans ma main et je l'ai serrée contre moi. L'énigmatique, la courageuse, la posée, la pudique Léa se donnait à moi comme si elle avait besoin d'un apaisement. Au bout d'un long, très long moment, elle se dégagea et me regarda intensément dans les yeux. Elle prit mon visage entre ses mains tremblantes, esquissa un sourire, un soupir, en haussant doucement ses épaules.

Coup de tonnerre. En une seconde, une tristesse s'installa sur son visage. Cette fois-ci c'étaient bien des larmes qui roulaient dans ses yeux rouges. Elle ne semblait pas s'en rendre compte. Son front se plissait. Elle pinça ses lèvres comme pour retenir un sanglot. J'essayai délicatement avec mes doigts une de ses larmes qui roulait lentement sur son visage. Ce visage qu'elle exprimait, ce visage... J'étais affligé.

Je la reconnaissais à peine, de la voir dans cet état. Je voulais comprendre ce qui arrivait. Il y avait un flou dans ma tête. Je ne savais plus ce qui se passait. Je ne savais plus à quoi servait ce que la vie nous donnait. Mon cœur était en dérive. La journée ensemble avait été pleine d'événements heureux pour nous. La mystérieuse Léa me révélait une émotion dont elle avait le secret et que je saisis mal. J'étais impressionné.

— Léa ! Que se passe-t-il ? Ne pleure pas. Pas toi.

— Laissons passer ce moment de bonheur, dit-elle évasivement. Gardons-le pour nous. Excuse-moi. Ce n'est rien. C'est fini. A table ! J'ai faim ! » affirma-t-elle en se grattant la gorge sur un long soupir.

Ah non, elle recommence à passer à autre chose. De la joie elle passe à la tristesse et efface tout. Elle me repoussa de ses mains pour que je puisse reprendre ma place en face d'elle, doucement mais sûrement, la tête baissée, sans me regarder. Puis elle servit les deux grands verres de vin blanc, toujours sans me regarder, au moment où la petite friture arriva. Elle servit nos assiettes. Elle leva son verre pour faire santé et se rincer le gosier. Elle était à mes petits soins comme une mère qui aime son enfant.

— A nous deux Emmanuel. Et ce soir ce ne sera que nous deux. »

Elle me parla de la pêche dans le Léman, disant qu'elle m'y emmènerait en barque. Elle voulait faire une promenade romantique en bateau à vapeur. Elle me parla du vin, le Fendant, de son cépage qu'on trouve partout dans le Valais et du fait qu'il participait pour une grande part à l'identité de la Suisse. Elle voulait, dès que la neige serait là, skier aux Diablerets, la station au-dessus de Gryon. Elle parlait comme un chef d'orchestre qui s'adresse à ses musiciens. Elle était unique et moi enthousiaste devant tant de vivacité, de tendresse, de goût et d'entendement. Mais, au fait, et mes bougies !

— Léa, ne ris pas, j'ai aussi un cadeau pour toi. »

Je sortis de mon sac plastique le paquet cadeau avec les allumettes suédoises et les bougies aux trois couleurs. Et je lui dis :

— Après manger, nous irons chez toi et nous nous ferons une soirée bougie. » Elle éclata de rire.

— Bien sûr, cher Emmanuel. Avec grand plaisir. » Sa bonne éducation suisse revenait naturellement et me fit sourire.

La serveuse apporta nos plats. Des röstis avec de la charcuterie vaudoise. Elle avalait son plat avec bon appétit et gourmandise. Pour moi, ça ne passait pas trop. J'avais hâte de rentrer. Elle régla l'addition avec des tickets restaurant. Elle me proposa d'en finir là et de filer chez elle. Dehors une légère neige tombait en tourbillons. Le vent s'était levé. Elle me demanda de porter les poches, remonta le col de son manteau et se blottit contre moi en s'accrochant à mon bras gauche. Le petit couple revint à la maison vivre tout simplement.

Arrivée chez elle, son esprit moins absorbé par ses pensées, elle me demanda gentiment de placer une petite table devant la porte-fenêtre d'où nous pouvions contempler la ville illuminée et la neige qui tourbillonnait. Elle apporta un chandelier et, d'un air rêveur, y posa les bougies. Elle entrouvrit le haut de la fenêtre et prit une cigarette de mon paquet.

— Assieds-toi, Emmanuel, apporte tes allumettes, allume les quatre bougies du

chandelier. »

Je m'exécutai. Je l'aimais comme ça dans la vie au quotidien. Elle se pencha au-dessus de la flamme, alluma sa cigarette en relevant ses cheveux. Je m'assis en face de la fenêtre à ses côtés. J'étais calme, attentif à ce qu'elle voulait, à ce qu'elle mettait en scène. L'énergie vigoureuse, le dynamisme de Léa faisait place à une ambiance réfléchie, sérieuse et profonde. Je le ressentais.

— Veux-tu écouter de la musique, de ma musique ? » me proposa-t-elle.

— Bien sûr, ce que tu veux... »

Elle choisit pour commencer le concerto pour piano n° 2 de Rachmaninov. Une blessure, ce morceau de musique. Extrêmement difficile à interpréter. Des passages lents, très lents puis des reprises de violons d'orchestre d'une grande mélancolie propre à l'âme russe. Je me suis souvenu de Valentine sous le réverbère devant la Frat. Allez savoir pourquoi.

— Tu es content de notre journée ? Tu dois te demander pourquoi je t'ai invité, toi et toi seul, commença-t-elle en insistant sur le dernier mot. Écoute-moi. On se connaît depuis longtemps maintenant. Cela fait trois fois que vous venez en Suisse, chez nous. C'était toujours en groupe avec le Pasteur *Brynnner* ? L'hiver, vous veniez pour la neige et le ski ; l'été, au mois d'août, vous alliez faire des ascensions en montagne. Nous partions au petit matin, à 4 heures, avec des lampes électriques, afin de contempler le lever du soleil sur les alpes vaudoises. Tu escaladais à cœur joie les chemins caillouteux et dangereux. Tu n'avais pas peur du danger de la montagne. Tu aimes les défis. Tu trouvais des edelweiss pour moi et Julia. Car elle était là, ta suisse allemande, très intrépide. Celle qui t'embêtait toujours et se moquait de toi. Tu lui plaisais bien du reste. Tu n'as pas remarqué que Julia cherchait déjà à détourner ton attention de moi ? » "Emmanuel, il me reste encore du chocolat. En veux-tu ?" ... "Viens que je te mette du baume pour les lèvres." "Tu peux m'aider à traverser le torrent ? ..." etc. »

Elle s'asseyait dans l'herbe en face de toi, les jambes croisées, la cigarette au coin des lèvres et elle étalait sans fin la pommade en frôlant ton visage de ses doigts. Elle faisait semblant d'être amoureuse.

— C'est vrai que j'étais incapable de lui résister.

— Elle avait du charme et débordait d'attention pour toi. C'était plus facile avec toi qu'avec Michel. Intellectuellement il était plus difficilement abordable. Il ne l'écoutait pas trop. Pourtant il ne se cachait pas d'être sous son charme déjà à cette époque, ce qui flattait son orgueil. Et donc, elle revenait toujours vers toi.

Et moi je te suivais, je vous suivais, j'entrevois. Sa gaieté était contagieuse dans le groupe. Et puis, cette nuit-là, on bivouaqua. Nous étions ensemble avec Michel, Antoine et d'autres copains, français et suisses du reste. Te souviens-tu, je dormais à la belle étoile à côté de toi, comme par hasard ! Tu me chuchotais des blagues sur les suisses : "Pourquoi les suisses ne sont-ils pas communistes ? Parce que c'est un trop petit pays pour un si grand malheur."

Tu te rappelles que nous sommes sortis à minuit en pull et T-shirt. La nuit étoilée était fraîche. Moi, j'étais presque nue sous mon pull qui m'arrivait sous les genoux. J'avais la chair de poule. Et tout ça pour aller voir le clair de lune par-dessus la montagne. Le Pasteur nous avait fait un catéchisme sur le thème : « C'est en haut qu'est la paix ». Pour lui, c'était une réalité que plus nous nous élevons en montagne, plus nous quittons les lieux habités, plus la nature prend vraiment toute sa place. Elle nous invite, par qui elle est, par sa majesté, par sa puissance, à l'harmonie, à la quiétude, à la paix. Nous voulions voir si nous pouvions ressentir la même chose.

Proches l'un de l'autre, nous commençons à nous endormir. En redescendant, tu m'as pris la main pour aller jusqu'au feu de bois qui s'éteignait. Je fermais très fort ta main. Moi, je m'en souviens comme si c'était hier. J'ai ressenti dans mon cœur une seconde d'émotion indéfinissable. »

Il y a un moment de cela. Léa c'est du passé, nous étions plus jeunes, comme tu le dis. Nous avions 18 ou 19 ans. Mais cesse de me rappeler tes souvenirs anodins. Tu me fais rire et en même temps cela m'agace. Nous n'étions pas à l'âge où la fidélité séduit. Aujourd'hui nous avons 23 et 24 ans et la vie commence à être plus sérieuse. Notre vie se construit comme nous la construisons. Je ne vois pas où tu veux en venir en me rappelant ces souvenirs. Soit-il te raccrochent à notre journée, soit, tu veux me faire passer un message que je ne comprends pas. Laisse-moi encore heureux de notre journée que tu as désirée.

Nostalgique du passé, elle attachait de l'importance aux souvenirs. Je voulais maintenant rompre vite sur cette période. Certes je ne la reniais pas. Je cherchais à savoir où elle voulait en venir. Compensait-elle une certaine inadaptation à sa vie réelle de tous les jours ? Certes elle avait dû être une petite fille secrète puis une adolescente discrète. Mais aujourd'hui elle était une jeune femme accomplie.

Pour autant Léa s'était montrée d'une tendresse incroyable pendant toute cette journée. Et puis ce soir, en tête à tête avec elle, j'avais envie de lui parler de moi, de nos péripéties d'aujourd'hui. Je commençais peut-être à l'aimer et j'avais envie de le lui dire. Elle avait tout mis en scène pour cela. Je pense qu'elle aussi désirait me montrer ses sentiments. C'était étrange de remémorer Julia. Après l'évocation de ces souvenirs de jeunesse je n'étais plus très sûr de notre rencontre. J'ai eu un doute, une sorte d'ambivalence affective.

Le concerto finissant, elle mit les Nocturnes de Chopin au piano. Très beau mais un peu triste pour l'ambiance de cette soirée. Je les préférais cet après-midi. Elle m'apporta un Nescafé et une bouteille de vodka polonaise bien connue, de la Wyborowa.

— Viens, Emmanuel, on va se la boire sur le canapé. »

Quelle désinvolture ! Ce sont les contradictions de Léa : boire de la vodka sur des airs de Chopin et après des révélations presque comiques. C'est son monde à elle. Déboussolant pour moi dans ces instants.

— Emmanuel, tu vas me laisser parler. J'ai beaucoup de choses à te dire. Oublie mes élucubrations de jeunesse. Je te l'accorde. Voilà. J'ai passé une merveilleuse journée avec toi. Oui, je l'ai désirée et j'ai pour la première fois éprouvé un sentiment d'amour pour toi et avec toi. Il y a longtemps que je cherchais ce moment-là. Je n'étais jamais arrivée à l'exprimer ni à te l'offrir. J'en suis heureuse. Et j'ai envie de continuer. »

Elle était éblouissante de sincérité. Et puis c'était du sérieux. Elle but une grande gorgée de vodka. Moi aussi.

— Avant que je vous connaisse, j'ai passé dans ce village toute ma jeunesse, mon éducation, ma scolarité avec celle qui est devenue une grande amie, Julia. Une amitié très forte s'est créée entre nous. Nous partagions des confidences, des complicités, des points communs évidemment et des sorties habituelles. Enfin toute ces sortes de choses que nous apprend la vie et que nous réalisons. Mais, à cette période, j'étais plutôt introvertie. J'étais dans ma tour d'ivoire avec mes parents. Je refoulais mes sentiments, mes émotions. Hypersensible et très émotive, j'étais influençable. Je travaillais beaucoup pour réussir ma vie professionnelle et tentais de me frayer un chemin personnel. Julia m'encourageait dans mes projets. Elle me stimulait et, en même temps, cela m'irritait. Je réussissais bien ma vie enfin de compte et elle en était un peu envieuse. Julia a en fait énormément confiance en elle.

Toujours d'une activité débordante. J'étais admirative. J'éprouvais de plus en plus d'attirance envers elle. Elle me dominait. Elle le savait. Un jour elle m'a avoué qu'elle éprouvait plus que de l'amitié pour moi. Mais moi, je ressentais le besoin de mon indépendance et, intérieurement, je déteste me remettre en question.

Elle marqua une pause.

— Julia était très malheureuse chez elle. Son père ne s'occupait pas de ses filles. Il était souvent en montagne où il travaillait dur et d'où il rentrait très tard. Sa mère ne s'occupait que de ses sœurs. Elle était sévère et rigide pour l'éducation de Julia, qui souffre d'un manque d'affection familiale sans trop le savoir. Aujourd'hui encore leurs rapports en restent profondément affectés. Elle parle le suisse allemand, moi non, mais je le comprends. C'est important chez nous. Nous n'avons pas la même appartenance culturelle entre nous, les suisses allemands et les suisses français. Pour autant, c'est bien le français romand qui domine notre langue. Mais nous faisons naître entre nous une frontière imaginaire qui n'est pas uniquement linguistique. Nos différences avec vous, les français, viennent de là. » Elle s'égarait.

Intéressant pour moi. Je l'écoutais en m'envoyant une rasade de vodka. Développe, ma petite Léa. Je l'apprécie de plus en plus. Son côté social de petite fille bercée dans le confort helvétique m'agaçait un peu, quand même ! Au lendemain des événements de mai 68, sur l'évolution des mœurs, j'avais de quoi lui répondre. Continuons. La conversation battait son plein. Je lui demande d'arrêter Chopin un instant.

— Veux-tu que je te fasse écouter le concerto pour piano n° 41 de Mozart ? »

Je profitais de quelques éclaircissements musicaux de sa part, rien à redire. En route ! Et dès les premières mesures, que je reconnus, la chair de poule m'envahit et les poils de mes bras se redressèrent. J'étais stupéfié. Géant et éternel ce Mozart.

— Je reviens sur cette différence culturelle populairement appelée ici « barrière des röstis » continua-t-elle.

Elle était sérieuse. Plus je l'interrogeais plus elle me répondait, allant jusqu'à défendre ses deux spécialités culinaires suisses françaises : la fondue et la raclette. Admirable et succulent. A rire et à boire. Ce que nous faisons tranquillement. Je comprenais mieux son insistance sur la fondue de la veille et sur les röstis de ce soir.

— Sensationnel ! J'en parlerai à Guillaume Tell ! » l'interrompis-je avec ironie.

Elle ne me répondit pas et alluma une cigarette. Elle était admirable. Elle gardait son air un peu fier mais sans prétention. Les jambes toujours croisées, elle causait comme si elle jouait du piano. La musique choisie collait à la situation. Elle revint sur la vraie raison.

— A Vevey, à Montreux, nous étions très indépendantes. Nous nous invitons mutuellement l'une chez l'autre sans trop d'autres amies du reste. Elle n'aimait pas les suisses françaises. Et je ressentais des blocages face à la force de son dialecte dominant. Nous avons des contradictions dans nos relations. On ne se ressemblait pas. Pour autant nous étions attirées l'une par l'autre. Toutefois j'avais tous les jours un sentiment étrange d'appréhension inconsciente de ce que je faisais avec et pour Julia.

Enfin le moment de vérité ?

— L'amitié est pour moi, et pour Julia aussi, un sentiment profond. C'est très ancré dans nous. Nous forgions cette amitié sur de petites choses au quotidien et sur une confiance totale et mutuelle. Nous étions les meilleures amies du monde. Entre nous, cette amitié était séduisante. C'est pourquoi nous étions attirées l'une par l'autre. Pour moi c'était confus. J'en étais émue aux larmes par moments dans mes instants de solitude. En ville, je n'étais

tranquille que pendant mes cours de piano. Julia respectait mon activité principale. Sinon elle se mêlait de tout. »

Une phrase qui permit à Léa de s'échapper de sa sincérité dans ses révélations. Normal. Ce devait être très dur pour elle de se confier à moi. De nature sensible, Léa ne se dévoilait pas facilement. Et là, elle s'apprêtait à dévoiler son jardin secret. Je l'écoutais sans l'interrompre.

— Tout le long de cette journée j'ai ressenti un même sentiment d'amitié fort avec toi et même beaucoup plus. Si je suis amoureuse de toi, en même temps je pense à ma relation avec Julia. Si elle était là ce soir, elle serait malheureuse et jalouse de notre intimité.

— Tu pourrais te détacher d'elle ou bien rester facilement influençable.

— Non ! Cela ne m'est pas possible, répondit-elle assez embarrassée. Elle baissa les yeux et mit sa tête entre ses mains, les bras pliés sur ses genoux.

— Cette amitié amoureuse que tu éprouves aussi avec Julia pourrait se traduire par un sentiment amoureux envers elle ?

— Pour Julia, c'est certain. Elle m'adore d'une façon si entière. Complices, intimes nous partageons des journées ensemble, si proches l'une de l'autre. Julia me demande souvent de rester la nuit chez moi. Je suis lasse de résister à ses avances. Emmanuel, on ne peut pas tout dire à la même personne. Je n'ai plus la force de rebrousser chemin. »

Léa était d'une tendresse et d'une délicatesse infinie. D'un geste las, avec un grand soupir, elle s'étira sur le dos du canapé, passa ses mains dans ses cheveux et regarda le plafond. Elle s'arrêta de parler.

Je me suis levé. Mes jambes tremblotaient. J'ai sorti Léa du canapé et l'ai serrée contre moi. Elle tremblotait. Son souffle était bref, rapide, accompagné d'un petit frémissement des lèvres.

Elle m'a entouré le cou de ses deux bras et m'a embrassé tendrement sans fin. Elle se reposait, se relâchait et s'ouvrait totalement à moi. Elle m'aimait et je l'aimais, c'était certain. Ce lundi n'était pas une journée comme les autres. Ce retour en Suisse avait pris pour moi une allure inattendue. La soirée était bien avancée. Léa trouva un disque de John Lennon, « *You* », et me lança : « *Standby me* ». Intuitive la Léa !

.... *Quand la nuit tombe, chaque fois que tu auras des soucis, reste à mes côtés, reste contre moi...*

Un des plus beaux albums du moment. Les Beatles étaient dans leur phase hippie. John Lennon filait le grand amour avec Yoko. Une chanson qui correspondait bien à l'instant. Je la pris par la taille de ma main droite, je fermai ma main gauche dans sa main droite et nous nous sommes mis à danser éperdument.

— Emmanuel, tu vas coucher dans ma chambre et je dormirai dans le canapé. Ne te gêne pas, je l'ai déjà fait. » Et hop ! On revient les pieds sur terre.

— Tu as raison Léa, c'est plus simple comme ça. On avisera demain pour le retour. »

Je me suis assis sur le bord du lit en compagnie de mes pensées. A l'opposé du lit il y avait évidemment un piano dans l'angle près de la fenêtre. J'avais laissé la petite lampe du piano allumée. Je me suis déshabillé et j'ai ouvert son lit. Ce n'est pas possible, je vais passer la nuit chez elle, dans son lit ... ! J'avais le tournis dans ma tête. Je me suis allongé et j'ai commencé à fermer les yeux. Je me suis retourné sur le côté.

Elle était là, à genoux par terre, me regardant avec tendresse, avec envie, ses bras croisés sur le rebord du lit, souriante. Nos regards se fixaient silencieusement et nous appelaient. On se comprenait, sans avoir à ne prononcer aucune parole. Seul le regard suffisait. J'ai ouvert le lit.

D'un bond de félin elle se glissa dans le lit et se blottit contre moi. Farouchement indépendante, elle était lumineuse quand elle voulait. Léa était-elle une aventurière, une conquérante ? De toute façon elle abandonnait ses idées et me livrait ses sentiments.

Elle était en sous-vêtements noirs en fine dentelle anglaise, moi tout nu. Même au lit Léa aimait le luxe et voulait séduire. Nous avons fait l'amour et ni l'un ni l'autre ne parut déçu de cette première fois. Quelle sensualité ! Quelle nuit !

Le lendemain matin, en milieu de matinée, je me suis réveillé seul. Après quelques minutes dans mes belles rêveries, l'abeille de Taveyenne était déjà debout, s'affairant autour du petit déjeuner.

Léa était habillée d'un T-shirt à manches longues aux rayures noires et blanches dans le style de Jean-Paul Gaultier. Elle portait un jean serré soigneusement éraflé. Elle avait au poignet un bracelet en rhodoïd transparent bleu ciel orné de fleurs et de feuilles et, autour du cou, une fine chaînette avec au bout un cœur rouge, le tout de chez Sonia Rykiel. Toujours le goût du détail dans ses fringues. Je finissais même à m'y habituer agréablement.

Bon, je me suis étiré, douché et l'ai embrassée tendrement. Tout un programme. Je lui ai fait part de mon enthousiasme :

— J'aime ton allure. Je te trouve libertine ce matin, très moderne. Ce que tu portes et le petit cœur rouge autour du cou te vont bien.

— J'ai l'impression de retrouver ma fantaisie et ma confiance ce matin. Je veux rester comme ça avec toi, Emmanuel. » Si ce n'était pas une déclaration d'amour...

La honte me prit. Elle était généreusement descendue chez le boulanger. Elle ne me refusait rien. Nous avalions croissants sur croissants. Nous n'étions plus très causants ce matin. Après tout ce n'était pas plus mal. Nous nous regardions avec complicité, les yeux rieurs. Comme si nous recherchions un bien-être simple et sincère. Le bonheur au quotidien, quoi !

— Emmanuel, je n'ai pas envie de rentrer sur Gryon et de voir la bande. » me dit-elle, les yeux grands ouverts et pleins d'envies.

— On ne peut pas, Léa. Il faut rentrer. N'éveille aucun soupçon sur notre absence. Nous devons partir ce matin. Je te conseille même de téléphoner avant à tes parents. »

Elle réalisait de quoi je lui parlais mais Léa ne disait pas toujours ce qu'elle pensait. Elle craignait l'embarras de ce retour. Elle ramassa ses affaires et décida de rentrer. En approchant de Gryon, le temps était gris et nous étions plutôt silencieux. Nous écoutions la radio suisse romande. Elle était sensationnelle dans son T-shirt rayé et son foulard bleu autour du cou. Il ne faisait pas froid. Elle se rendit d'abord chez ses parents avec moi.

— Ah ! Bonjour Léa. Tes amis s'impatientent. Oh mais tu as changé de tenue ! Bonjour Emmanuel. Comment allez-vous ? Vous prendrez bien un thé ?

— Volontiers. J'ai été très heureux d'accompagner Léa hier. C'est une formidable pianiste et une bonne musicienne. Ses connaissances en musique classique sont riches. J'apprends beaucoup avec elle. J'ai maintenant hâte de retrouver les amis. »

Je soignais mon image de marque auprès de ses parents. Et déjà Léa s'amusait de cette situation. Je n'en avais pas fini. Nous montons tous les deux au chalet. Personne ! Il était 14 heures. Je déposai mes affaires et demandai à Léa de m'attendre un peu, le temps de me changer. Après quand même un doux petit bisou, nous allons au café bar, pas la main dans la main. Toute la bande était là !

— Ah vous voilà ! On ne se fait pas de mal avec vos nouvelles ! » Rouspéta Michel.

— Antoine et moi, on veut partir à la fin de la semaine. » annonça Vincent.

— Et cela fait le quatorzième thé au lait que nous buvons depuis hier. » marmonna

Antoine.

Léa alla embrasser Julia qui semblait très émue et désarçonnée. Elle s'assit à côté d'elle, attendant silencieusement comme un petit chien qui revient aux pieds de son maître.

Julia était triste. Elle n'avait pas supporté cette absence. Léa avait fugué. Elle la regardait avec des yeux éteints. Elle était blessée. Michel vint me voir adroitement et me supplia d'être très bienveillant.

— Julia m'a fait des confidences, me dit-il. Manifestement tu t'es mis en travers d'une relation intense entre Julia et Léa. Vous avez blessé son orgueil. Ne fais pas mine de ne pas savoir. Je suis certain que Léa a dû t'en parler. Julia me fait confiance. Elle a cherché à en savoir plus sur toi et elle ne sera pas tendre. Léa est son amie, elle l'aime. Ce et ceux qu'elle aime lui appartiennent. C'est comme un besoin. » finit-il en souriant.

Bon, je savais maintenant à quoi m'attendre. J'ai commandé un quinzième thé au lait puis je suis allé voir Vincent et Antoine pour connaître exactement leurs intentions. Je leur demandai de réfléchir et de rester jusqu'au 25. Nous partirions après. On annonçait de la neige en montagne et nous aurions pu faire quelques pistes avant de partir. La conversation reprenait petit à petit. Léa et moi commençons à parler de notre journée, des séances de piano, ce qui intéressa les copains mais pas Julia. Elle nous écoutait et nous observait comme un lynx. Elle n'était plus aussi débordante, comme repliée sur elle-même. Elle regardait les uns et les autres d'une manière singulière. La fumée de cigarette envahissait la pièce.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas rentrés plus tôt ? Pourquoi vous n'avez pas cherché à nous téléphoner et pourquoi êtes-vous restés ensemble tout ce temps ? » questionna Julia d'un ton exigeant. Elle regarda Léa avec un regard noir.

Julia n'avait pas peur de se singulariser. Elle savait mettre les pieds dans le plat. Il régnait un malaise et c'était bien nous les plus gênés. On se serait cru au commissariat.

Léa lui répliqua du tac au tac :

— Ecoute moi. C'est moi qui ai décidé de rester à Vevey, répondit-elle fermement. J'ai invité Emmanuel et j'ai voulu passer la journée et la soirée avec lui à Vevey. Notre sortie t'occupe un peu trop. » Son regard fixait durement Julia.

Antoine et Vincent ne nous reprochaient pas cet entracte. Au contraire ils le trouvaient plutôt sympathique. Et Léa mettait les points sur les i avec Julia.

— Ne nous fâchons pas. La soirée commence. » commenta le fraternel Vincent.

Léa, également souriante, maîtrisait bien la conversation. Elle partageait avec les autres sa satisfaction de m'avoir fait connaître certains endroits habituels de sa vie. Julia n'était plus la seule à posséder totalement la vie de Léa.

— Emmanuel, je souhaiterais te parler. » signala Julia.

C'était la première fois que Julia exigeait de me parler devant tout le monde. S'il fallait écouter Julia, il ne fallait pas qu'elle se prenne trop au sérieux.

— Parfaitement Julia. Mais nous verrons ça demain si tu le veux bien. » Je gardais tout mon calme.

Elle ne me répondit pas, se dirigea vers Léa et l'entraîna dehors. Au bout d'un long moment, elles revinrent toutes les deux. Julia proposa d'aller le soir manger une raclette aux Diablerets. Son côté « star-du-groupe » était revenu. Le visage de Léa déconfit avait perdu de sa fraîcheur. Julia avait repris le dessus. Elle m'enlevait Léa.

J'avais bien compris maintenant que j'étais dans une relation triangulaire. Léa résisterait-elle à ses infidélités ou se résignerait-elle ? En tous cas elle m'avait révélé toutes les questions qu'elle avait délibérément évité de me poser ou de se poser jusqu'alors. Je décidai à cet instant

que j'irais jusqu'au bout. Je ferai de cet échec un élément moteur de mon existence. En patientant je me sentis contraint pour la première fois au regard de ma vie sentimentale. Léa pouvait encaisser le coup en silence. Secrète, elle réagissait toujours intérieurement. Ce qui me dérouta.

On descendit au petit bar prendre un thé. La perspicace Léa retourna paisiblement au vieux piano. Elle demanda à Michel de venir la rejoindre avec Antoine et sa guitare.

Vincent avait repéré un vieux jukebox, un Wurlitzer dans une autre pièce. Tout était vieux ou d'époque dans ce bar. Ils étaient autour à regarder et à choisir les morceaux. Léa et Michel commencèrent des improvisations sur des chansons des Beatles. Ensemble, et avec les disques du jukebox ils reprurent *Yesterday*: « *Now I long for yesterday* », puis Michelle: « *I will say the only words...* » et le terrible slow « *Let me take you down...* » Et évidemment beaucoup de rocks. Nous faisons danser les filles. Julia était heureuse dans les bras de Michel et Léa d'une douceur immense dans les miens. On trouva même dans le jukebox « Ne dis rien » avec Serge Gainsbourg et Anna Karina et l'érotique slow « Je t'aime moi... non plus ». Nous étions un peu Gainsbarre. Antoine et Vincent chantaient à tue-tête : « *laisse tomber les filles, laisse tomber les filles, un jour tu le regretteras* » et la patronne du bar, de connivence avec nous, nous lança :

— Vous revenez quand vous voulez, les petits français. Bravo ! »

Elle avait un bon jukebox et elle appréciait notre présence.

— Vous ne connaissiez pas ce jukebox, les nanas ? » S'enquit Vincent.

L'ambiance de cette après-midi avait détendu l'atmosphère. Nous nous sommes donné rendez-vous à 19 heures. La nuit arrivait. La neige commençait à tomber abondamment. Vincent chauffa la voiture et nous allâmes chercher les filles et les deux demoiselles de Julia. Huit dans la voiture, Vincent râlait. Nous n'avions que quatre ou cinq kilomètres à faire en voiture puis nous devons nous rendre au chalet-restaurant à pied. Environ 1 km à 1,5 km dans la nuit, bien couverts. Au loin nous regardions des villages éclairés de lumière jaune, enveloppés de neige. Nous nous suivions en file indienne. Léa marchait devant moi. Elle mit sa main dans son dos en tendant le bras pour que je puisse la prendre. Ses doigts se mêlèrent aux miens doucement puis très fort au fur et à mesure que nous apercevions les guirlandes de lumières du restaurant. On avait hâte de rentrer.

Ici, pas de « grande peur dans la montagne » comme celle dont parlait Ramuz. Avant tout restaurant d'altitude, le refuge accueillait les marcheurs. Le cadre était sympa dans un esprit montagnard et chaleureux où le grand feu de cheminée et quelques notes de musique folklorique finissaient invariablement par accorder tout le monde. L'odeur du fromage et de la bonne charcuterie envahissaient la pièce. J'étais assis entre Léa et Julia, Michel à côté de Julia, les sœurs en face. Vincent et Antoine au bout de la table prirent l'initiative de nous servir au fur et à mesure que le fromage fondait. Julia servait le vin blanc. Nous parlions beaucoup de notre séjour, de Noël, que nous passerions ensemble deux jours plus tard et de notre retour. Julia voulait passer les fêtes à Vevey ou à Montreux. Elle voulait nous montrer son lieu de travail. Responsable d'une équipe dans un gros groupe pharmaceutique à Montreux, elle travaillait sur des vaccins antigrippes.

— Nous pourrions vous loger l'une et l'autre dans nos appartements. » proposa Julia. Cette proposition ne me plaisait pas trop.

— Regardez, les gars, la neige tombe ! s'exclama Vincent. Merde, la bagnole n'est pas protégée ! »

Nous décidâmes de ne pas rentrer tard. Dehors la neige avait tout recouvert. Nous avançons difficilement dans cinq à dix centimètres de neige. Il y eut quelques joyeux échanges de boules de neige. Nous sommes montés dans la voiture où nous nous sommes entassés ébouriffés. Vincent était ravi mais sérieux au volant, pour éviter de déraper. Nous avons regagné nos appartements tant bien que mal. Au lit et au chaud jusqu'au lendemain.

Ce matin-là, le paysage était magnifique. La danse des flocons était finie. L'hiver était bel et bien là sous un ciel gris et une atmosphère ouatée. La neige avait effacé la moindre trace. Le soleil avait disparu. Le silence l'emportait et c'était magique. J'aimais aussi Gryon sous la neige.

Nous avons pris le petit déjeuner. Tout en avalant les cafés chauds, nous réfléchissions à nos courses, à l'organisation de Noël, à nos déplacements. Nous n'étions pas très dégourdis.

— Bref, c'est la merde, soupira Vincent, et les filles ne sont pas là. » Silence.

Tout d'un coup, j'ai senti comme trois paires d'yeux sur moi.

— Eh, les mecs, que se passe-t-il ?

— Tu pourrais nous dire deux mots sur ton exploit, on est entre nous. » suggéra Antoine.

Manifestement notre escapade imprévue avait un peu semé l'incertitude dans les esprits des copains.

— Ça me regarde. C'est vrai que j'ai eu les confidences des deux filles mais ça ne doit en aucun cas perturber notre séjour. Vous les connaissez aussi bien que moi et notre amitié doit rester intacte. Michel, Julia t'a fait part de sa stupéfaction à propos de notre absence. Tu es un peu son confident. Je ne te questionne pas sur tes rapports privilégiés avec Julia. Chacune de nos conséquences nous appartient. Laissons faire les choses et offrons-leur un bon Noël.

— Après tout ce n'est pas une plaque de verglas, fit remarquer Vincent.

— Cent pour cent d'accord, répliquai-je. Commençons par les cadeaux.

Une paire de gants de laine rouge pour Julia. Un bonnet rouge à pompon blanc pour Léa. Une paire de chaussettes en laine pour Léa. Un baume d'hiver pour Julia. Une grande boîte à thé remplie pour Léa afin qu'elle reste avec nous et un gros paquet de bonbons, de chocolat suisse allemand, pour les frangines. Vive Léa et vive Julia ! Antoine avait fait la liste.

— Des cigarettes et du champagne, reprit Vincent. A la douche et on s'habille chaudement. »

Il était midi. Pour le repas, nous finîmes les restes en regardant le paysage. Michel proposa une partie de whist avant de descendre. Ce jeu de cartes nous était familier : quatre joueurs, cinquante-deux cartes, treize chacun, l'atout étant la couleur. Il permet de ne pas trop se fâcher. Il est proposé par le vicomte de Valmont dans le film « Les liaisons dangereuses », interprété par Gérard Philipe et Jeanne Moreau. Irremplaçables. Il est aussi interprété par des musiciens fabuleux : Thelonious Monk, Barney Wilen.

Après un bon café, on descendit au village. Les petits magasins de ski étaient ouverts, ce qui nous arrangeait pour les achats. Heureux comme des banquiers suisses, on allait de boutique en boutique. Après un énorme café au lait, des tartines de pain beurrées et du fromage, on s'apprêta pour partir. Pas trop bien chaussé, on se traînait dans la neige, ce qui nous remplissait de joie. Le village était plus animé. On approchait de Noël. Les skieurs arrivaient. Nous sommes tombés nez à nez avec Léa, Julia et ses sœurs. Elles avaient eu la même idée... Julia, éblouissante, cherchait à nous faire plaisir et nous proposa un thé. Léa n'arrêtait pas de bavarder. Les suissesses reprenaient la main comme si de rien n'était. Elles étaient accueillantes, prévenantes, entreprenantes et souriantes. Pleines de vie.

— Nos familles nous attendent pour les fêtes et on ne sait pas comment faire avec vous,

remarqua Julia. Pour demain nous avons prévu de vous emmener skier aux Diablerets. Et après, c'est Noël. »

Je suggérai : « Je vous propose de faire le réveillon au chalet. Puis de nous rendre au Temple où vos parents vous attendront. Après minuit on revient au chalet. Le lendemain, on vous laisse libres en famille.

— Qu'en penses-tu, Julia ? Si c'est possible, je téléphone à mes parents. » répliqua Léa. Stefanie et Edwige trouvèrent que c'était trop compliqué. Que tout était déjà prévu. Julia fit volte-face :

— Je veux réveillonner à Vevey. On vous descend après le ski. On prend deux voitures et, le 25, nous remonterons à Gryon dans nos familles. » Julia avait décidé. Toutefois son idée ne nous déplaisait pas.

Allait-elle arriver à faire son invitation personnelle ? Elle avait sûrement une idée en tête. Entre temps je me suis payé une paire de Moon boots Rossignol. J'en mourais d'envie.

Ah ! Où est le temps où, au Temple, à Sotteville, un repas était organisé au moment de Noël avec le pasteur Hérubel et nos familles ? On chantait, on mangeait bien. C'était chaleureux et réconfortant. Un sapin de quatre mètres allumé de vrais bougies nous éclairait et on s'émerveillait devant une énorme crèche. Je me distrAIS. Ce souvenir me donnait envie de téléphoner à ma mère. Qu'allait-il se passer ?

— Je téléphone aux parents. » dit Julia. Elle obtint ce qu'elle voulait.

Léa, très embarrassée, me demanda de venir voir ses parents. Je la suivis en lui demandant pourquoi. Bien sûr, Julia fit un peu la tête de nous voir partir. A peine éloignés du chalet, sous un réverbère, elle se serra contre moi et m'embrassa passionnément et fougueusement.

— Bon Noël, Emmanuel !

— Bon Noël à toi, Léa. »

Tout était beau autour de nous et apaisé. La neige évoquait vraiment le symbole de la clarté. Cette étreinte me fit penser à celle de Valentine (hum ! ...). Léa était toujours amoureuse et me le faisait maintenant savoir de cette manière. Elle n'attendait plus d'être devinée pour faire le premier pas. Elle osait. Nous arrivions chez ses parents.

— Papa, nous avons l'intention de passer le réveillon tous ensemble à Vevey et de rentrer le 25.

— Vu le mauvais temps, j'espère que vous allez pouvoir descendre. Tu ne prendras pas la VW, prends plutôt le 4x4 Nissan. »

C'était remporté haut la main. Nous sommes restés un moment avec eux à parler de notre séjour. J'avais envie de passer du temps avec ses parents car Léa était contente. Ses parents avaient bien sûr une grande culture des religions mais aussi une bonne culture générale. Nous échangeons nos idées. J'apprenais beaucoup avec eux. Sa mère, au demeurant une grande et belle femme aux cheveux noirs, était douce et intelligente. Ce qui n'était pas le cas de ma mère qui me courait dessus avec le tisonnier quand je vociférais trop de gros mots. Mais, c'est vrai, elle était physiquement grande aussi, ma mère. Léa, exprimait un certain attachement à la famille. C'était le moment de le prouver devant une tasse de thé. Léa avait besoin d'harmonie et sa famille était un havre de repos. Du reste, ses parents le savaient et c'est pour cela qu'ils lui faisaient confiance. Puis elle voulut me parler. Nous sommes sortis dehors. Il ne faisait pas froid. Le ciel s'était un peu éclairci avant la certitude d'une autre tempête de neige attendue.

— Emmanuel, je veux que tu reviennes chez moi et que nous dormions ensemble. Tant pis pour les autres. Je suis incapable de résister aux avances de Julia. Elle chamboule ma vie

au niveau des sentiments. Elle s'est mise à pleurer avec moi à notre retour. Elle me dit que mon sourire, mon regard, tout lui manque. Je ne peux pas lui parler de peur de la brusquer. Je ne veux pas qu'on s'éloigne l'une de l'autre car je l'aime énormément.

— Et toi, tu es sûre de tes sentiments ? Elle t'aime mais elle n'est pas aussi perdue que toi. As-tu déjà aimé ainsi pareillement ?

— Non... »

C'était sérieux et compliqué. J'étais d'accord avec elle de ne pas effectivement brusquer les choses en ce moment. De faire des concessions si elle y était prête. Toutefois le bonheur se gagnait dans la difficulté. J'ajoutai que je comprenais son envie d'approfondir sa dualité amoureuse.

— Es-tu une grande romantique qui croit au prince charmant ? » Je la provoquais. Farouchement elle me répondit qu'elle aimait son indépendance.

— Je suis quelqu'un qui s'attache mais pas à n'importe quel prix. Je ne suis ni jalouse ni étouffante. »

Je ne devais pas oublier que Léa était humaine, sensible et avait besoin d'attention.

— Léa, je t'aime. Je cherche avec toi un bonheur simple fait de partage et de sincérité. Et si tu m'aimes aussi, je te demande d'être confiante dans ce destin. »

Je devinais qu'au fond d'elle-même, Léa avait confiance en son destin. Elle me le montrait à chaque petit moment de la vie. Mais il fallait qu'elle entende ma détermination pour qu'elle sorte de cette humilité de surface et de son inconstance. J'aimais cette Léa de Vevey l'autre jour. Je ne voulais pas la perdre. Je ne voulais pas qu'elle soit accablée. Elle m'aimait aussi. Elle qui était plutôt perplexe, ne devait pas craindre le réel.

L'après-midi se déroula tranquillement. Nous commençons à préparer quelques affaires chaudes pour le ski. Le matériel nous serait fourni sur place. Il fallait penser au budget des remontées-pentes sachant que toutes les pistes ne seraient pas ouvertes. Déjà nous faisons des échauffements, nous riions et les blagues fusaient. Nous n'avions pas de tenues de skieurs. Nous décidâmes de nous déguiser avec les moyens du bord pour le lendemain. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. Antoine et Vincent pensèrent aux sandwiches.

A dix heures, Léa, Julia et ses sœurs nous attendaient dans la VW. Nous, les pieds nickelés mal rasés, on descendait du chalet. Elles rirent de nos déguisements. Vincent était en admiration devant le matériel de ski des filles et leurs chaussures de marque : Dynastar et Stöckli. Rien que ça ! Léa arborait une combinaison rouge-orangé avec une capuche en fourrure blanche, de marque Rossignol, des lunettes autour du cou et, aux pieds, des bottes de neige noires. Chic comme d'habitude. Julia avait préféré un pantalon et une doudoune fourrée de marque Millet et aux pieds des Moon boot. Les sœurs avaient fière allure avec des vestes rose et bleue. On n'avait jamais vu ça. Elles nous en fichaient plein la vue.

La neige tombait moins fort. Le ciel était gris clair. La VW démarra, suivie de la NSU. Un peu de bousculade au télésiège. Nous sommes montés en tire-fesse à vive allure, pas très fiers. En haut on a d'abord respiré, craché nos poumons puis les filles, pas prudes, ont commencé à nous faire quelques rapides recommandations. Les sœurs s'impatientaient. Léa nous narguait. Seule Julia veillait à notre sécurité. Allait-on descendre ? J'avais l'impression qu'elles voulaient nous en faire voir et prenaient je ne sais quelle revanche. La Suisse au top. La France zéro. Nous voilà partis sur la longue piste bleue : 950 mètres de dénivelé. Des chutes, des schuss, des attentes, du froid, de la poudreuse, ponctués de quelques rendez-vous : derrière le gros sapin, à droite du chalet, au-dessus de la bosse. Je pris un moment de repos pour souffler,

debout sur mes skis. Soudain, dans un énorme dérapage contrôlé, Julia arriva à quelques centimètres de moi. Elle me lança un paquet de neige.

— Alors, mon petit Emmanuel, on aime la neige ? » Elle s’assit et je m’assis à côté d’elle. Je la fixai, droit dans les yeux, avec un regard un peu pensif et un peu interrogateur.

— Tu m’en veux ? » me demanda-t-elle.

— Oui. Beaucoup. Et toi ?

— Autant. Oui, j’aime Léa et je lui dis. Tu es tombé dans notre amour. Je n’ai pas envie de tout lâcher. J’ai confiance en toi et j’ai confiance en Léa. Que ce séjour se déroule au mieux pour nous tous et je reprendrai Léa.

— Elle ne veut pas de toi. Tu as créé tes propres règles avec elle depuis vos tendres années. Tu veux qu’on te comprenne. J’espère que tu sais ce qui est juste et bon avec ta propre logique. Tu es généreuse mais tu fatigues ton entourage. Laisse Léa choisir avec clairvoyance ceux qu’elle aime ou ceux qui l’entourent. Ne sois pas trop dure avec ceux qui n’arrivent pas à te suivre.

— Ne soit pas trop dur non plus avec moi. Ne gâchons pas notre amitié. » me répondit-elle avec un regard perçant.

Elle marqua sa désapprobation par un long silence face à moi que, du reste, je ne troublai pas. Nous descendîmes la piste ensemble. Elle n’arrêtait pas de passer, de repasser, devant ou derrière moi. Elle me défiait. J’avais réussi à planter un bâton et je ne le retirerais qu’à la fin. Il était 17 heures et nous devons rentrer après cette bonne première descente à ski.

Nous devons maintenant organiser le départ à Vevey. En moins d’une heure il fallait être apprêté. Les autres nous attendaient. Julia était redevenue souriante et rayonnante. Tout le monde entra dans la voiture avec Edwige, Stefanie et les cadeaux. Le grand Vincent se proposa pour conduire sur la neige. Les routes étaient bien dégagées. Léa proposa de passer le réveillon chez elle. Julia voulait qu’on passe d’abord voir son appartement. Puis on ferait les courses avec les sœurs. Julia, comme à l’accoutumée, prenait les affaires en main.

— Il y aura une surprise dans la soirée, dit Julia. Splendide ! »

En route ! Sur la route de Vevey la neige ne tenait pas mais tombait abondamment. L’appartement de Julia était moins grand que celui de Léa et de décoration plutôt moderne. Elle voulut prendre les trois garçons et nous confia ses sœurs. Merveilleux et sans rancune, la Julia. Léa était aux anges. Emmanuel aussi. Pendant les courses, j’ai eu le temps d’acheter « Madame Bovary » de Flaubert. Un livre qui recèle tous les aspects réalistes et romantiques de la vie à la campagne à l’époque.

Je fis remarquer à Vincent, que le livre intéressait :

— L’essentiel de l’histoire se passe à la campagne normande au siècle dernier.

— Il y a beaucoup d’antidépresseurs à la campagne, répliqua Michel. C’est un bon livre et une belle histoire de femme.

— Et sans doute beaucoup de calva ! » remarqua Vincent en éclatant de rire, content de son ironie.

Quel con ! Je n’étais pas de très bonne humeur. J’aurais bien écouté un peu de piano pour m’adoucir. Nous avons dîné très tard chez Léa. Le repas était élaboré. Léa en tablier blanc, les sœurs et moi-même aux tournedos, nous nous démenions. Saumon en entrée, tournedos au foie gras avec des röstis, un énorme morceau de gruyère suisse et la traditionnelle bûche chocolatée. Le tout arrosé de vin blanc des coteaux de Montreux et de vin rouge du Valais. Nous avons soigné la table et la décoration. Au moment de la bûche chacun a offert ses

cadeaux. Léa et Julia étaient ravies. J'en profitai pour glisser mon Flaubert à Léa. Nous étions fatigués mais très heureux de notre journée.

— Et la surprise, Julia ? S'exclama Michel.

— Je vous propose d'aller dans un club de nuit très psychédélique. Deux groupes de rock suisse, les « Aiglons » et les « Sauterelles », sont en spectacle. Vous les connaissez, les français ? Dans le style « the Sandows ». Ils ont joué au golf Drouot.

— Bof, oui, on en a une vague idée. » riposta-t-on avec indifférence.

Les petites sœurs préférèrent rentrer. Dommage pour elles.

— Aussi, je vous conseille de vous fringuer en hippies, décida Julia. Ça va être drôle. » Nous étions dans la période pop et Woodstock. Julia emmena Michel, Vincent et Antoine chez elle. Léa, avec fantaisie, prenait plaisir à me fringuer. Elle dénicha une large chemisette colorée à motifs et un jean soigneusement délabré mais signé. Elle réussit à nouer un bandeau noir dans mes cheveux et, autour de mon front, un poème. Edwige rigolait de bon cœur. Léa avait trouvé pour elle une tenue extravagante et très provocante. Elle était habillée d'une robe blanche (très smart) longue jusqu'aux chevilles, décolletée sur le devant, dans le dos et les épaules. De toute beauté et elle n'était pas gênée. Elle cheminait vers une bonne maturité, celle d'être libre. Heureusement une veste courte en jean lui couvrait les épaules. Arrête de jouer les puritains ! Autour du cou un sautoir en bakélite noir se baladait sur sa poitrine. Elle avait accroché à ses oreilles une énorme paire de créoles en argent. Décontractée et toujours chic, la Léa, avec son petit sac en bandoulière. Ses cheveux noirs étaient retenus par un large bandeau en soie rose. Un look d'enfer à déclencher des troubles visuels et hallucinatoires. Je la regardais comme sous un jour tout à fait nouveau.

— Il me reste un peu de whisky irlandais. T'en prends un verre avec moi ? »

OK, ma belle. Elle s'approcha de moi, mit sa tête sur mon épaule et me dit :

— Tchîn Tchîn et à tes amours, mon petit Emmanuel. » me dit-t-elle avec un large sourire. Effrontée, la Léa et tant mieux.

— A l'amour, Léa ! » lui répondis-je sans détour, les yeux dans les yeux.

Nos regards baignaient profondément l'un dans l'autre. Je ressentais dans le mien toujours la même émotion profonde, la même exaltation. Les regards de Léa étaient inlassablement mystérieux, attirants et désirables. Il était 22 heures.

Au revoir, les petites sœurs. Très sérieuses, écoutant des chants de Noël, elles avaient tout vu et tout noté.

— J'appelle un taxi. Munis d'une bouteille de champ' à finir, nous avons filé chez Julia. Une bonne cigarette aux lèvres, agrémentée de plein de bisous sur le chemin.

Chez Julia, pour les autres, ce n'était pas fini. Antoine révisait son répertoire car il voulait prendre sa guitare ornée d'un ruban avec une clé de sol. Léa, en pleine forme, versa du champagne pour tout le monde. Julia, éblouissante dans une tenue très masculine avec un pantalon blanc saupoudré de paillettes dorées et d'un chemisier à motifs roses surmonté d'un gilet sans manches à franges. Elle avait dans ses cheveux blonds un foulard noir savamment désordonné. Suspendu autour de son cou un collier de trois rangées de grosses perles en verre de couleur ambre multicolore. Julia s'attardait avec soin autour de Michel, ravi. Il avait les cheveux roux. Elle lui frisait ses mèches à la Bob Marley, un foulard léopard les retenait. Vincent avait son bandeau « Peace and Love ». Les garçons se laissaient faire. Ils lui faisaient des compliments, des félicitations, ce qui la poussait à être la meilleure et à se surpasser. La « rock star » se baignait sous les projecteurs. L'équipe étant prête, nous nous rendîmes près du lac où se nichait le « Heavenly Club ».

Incroyable ambiance ! Des jeux de lumières aux couleurs chaudes et froides, psychédélics, des projections de festivals : Woodstock, Wight, sur fond de musique électronique, nous portèrent tout de suite à nous mêler à la foule. Le tout dans un mélange d'odeurs de patchouli et de fumée de marijuana. Bravo les suissesses ! Sur la scène, une équipe de danseuses en tenue courte, style Cacharel, twistaient. Puis elles nous invitèrent à danser. Extra ! Léa se déhanchait lentement à en mourir. Julia la suivait de près, de très près. Elles levaient les bras ensemble en éclatant de rire. Nous étions charmés de les voir. On se dirigea au bar. On se fit servir quatre cocktails bien frappés et après une énorme gorgée, on les rejoignit. Elles dansaient encore et encore, avec des connaissances, suisses. Le disc-jockey mit fin à ses exercices d'électro acoustique et nous mixa la totale : Jimmy Hendrix, Beach Boys, Pink Floyd, Joe Cocker et même Simon and Garfunkel. Alors là, sur *Like a bridge over troubled water*, j'ai fondu dans les bras de Léa et Michel dans ceux de Julia. Et boum !

— Léa, pourrais-tu me jouer ce morceau au piano ? » lui murmurai-je à l'oreille.

— Oui, mon chéri d'Emmanuel. » dit-elle évasivement. Elle avait dû trop boire...

Mais pourquoi n'a-t-on pas décidé de partir à ce moment-là ? C'eût été plus simple, sans problème.

Après les « Aiglons » à une heure du matin, le groupe les « Sauterelles », les Beatles suisses en vogue, aux cheveux mi- longs, arrivèrent sur scène. Les filles se pâmaient. Oh yeah ! Il était déjà trois heures du matin. Les salles se remplissaient. Avec Julia et Léa je cherchai Vincent et Antoine dans la foule. Pas de panique ni d'interdit. Ils étaient tranquillement assis dans de grands canapés rouges et s'en donnaient à cœur joie dans la marijuana en se passant un joint.

— Venez, il nous en reste assez, ça plane pas mal. » nous ont-ils proposé.

— On arrive, les petits chats ! » Crièrent Léa et Julia tout en se trémoussant d'envie.

Etonnantes et effrontées. Pas croyable ! On prit place avec nos verres. Julia se roula un bon joint de marijuana et le partagea avec sa Léa. Les yeux mi-clos, elles se tenaient par les épaules. Julia, discrètement, caressait la nuque de Léa qui souriait de béatitude totale.

Elles étaient magnifiques et aimantes. Elles prouvaient leur émancipation et leur envie de vivre pleinement leur vie. Leur désir de liberté faisait plaisir à voir. Aimaient-elles autre chose qu'elles-mêmes et leur propre existence ? On était loin de ce qui se faisait à Gryon et encore plus de notre banlieue. La soirée n'était pas finie. Nous avons dansé intimement et bu beaucoup.

Il était 6 heures et Léa voulut prendre un petit-déjeuner au bord du lac. Elle connaissait un coin ravissant à Villeneuve, une petite station de la Riviera vaudoise. Il fallait prendre la voiture sur quinze kilomètres, ce qui nous a permis de nous dégriser. Le jour se levait. En fait, Léa avait en tête de nous emmener à bord d'un petit bateau à vapeur de croisière. Je lui fis remarquer :

— Mais, Léa, ce n'est pas pour nous, ce n'est pas dans nos moyens.

— T'occupe, je vous l'offre. Cadeau de départ. »

Léa ne supportait plus les restrictions à sa liberté. Mais son esprit franc était toujours présent. Arrivés au port de Villeneuve, le bateau de la compagnie attendait à quai. Nous n'étions pas les seuls. Nous sommes montés à bord, puis à l'étage pour admirer la montagne plongeant dans le Léman embrumé. On apercevait les vignes enneigées du Chablais. Le Léman sans une vague nous offrait une magnifique atmosphère de tranquillité.

Nous nous sommes installés à l'angle d'une grande baie vitrée, dans d'énormes canapés. Nous avons laissé nos attributs de fêtards dans la voiture pour les échanger contre nos grosses écharpes autour du cou. Sur de grandes tables nappées de blanc, enroulés dans nos manteaux, nous nous sommes attablés devant un copieux petit-déjeuner. Léa, câline, me faisait boire

mon café à la petite cuillère et tentait de me recoiffer. Sa longue robe blanche et défraîchie découvrait ses longues jambes croisées. Elle avait mis son manteau sur ses épaules et son sac noir autour de son cou. J'avais mon bras autour de sa taille. Nous étions très près l'un de l'autre. Julia tournait le dos à Léa. Elles étaient tout près aussi l'une de l'autre. Julia coupait les tartines de Michel qui, lui-même, se laissait aller contre elle. Ce qui ne déplaisait pas à l'intéressée. Il essayait de retirer les paillettes de son pantalon. Mon œil ! Elle pouffait de rire. Michel n'étant ni jaloux ni possessif, en fait, j'ai compris à cet instant que Julia appréciait son indépendance sentimentale. Comme il n'était pas non plus trop démonstratif à son égard, ce pouvait être le genre d'homme qu'elle recherchait. Elle devait quand même avoir une vie sentimentale agitée. Elle avait piqué un large chapeau blanc qui lui donnait des airs d'actrice. On se serait cru ce matin-là dans un film de Resnais avec cette brume qui se languissait sur les eaux du Lac. Et pourtant, ce n'est pas ce qui nous inspirait puisque nous commençons à fredonner la chanson de Jeanne Moreau, « Le tourbillon de la vie » :

« Elle avait des bagues à chaque doigt, des tas de bracelets autour des poignets... des yeux qui me fascinaient ... de femme fatale qui m'fut fatale ».

Nous étions leurs Jules et Jim. Elles étaient nos Demoiselles de Rochefort, « nous sommes deux sœurs jumelles... » Seulement si différentes et donc complémentaires. Nous formions un duo de couples, complice de son aventure nocturne après une ambiance endiablée. Un instant inoubliable.

Malgré cette ambiance un peu onirique de ce matin-là, j'arrivais encore à réfléchir. Je me disais que nous nous retrouvions, Michel et moi, emmêlés dans la relation incertaine entre Léa et Julia. Je n'arriverais plus ou je ne saurais plus convaincre ni l'une ni l'autre pour parvenir à m'en sortir.

Pour moi, c'était certain que mon éducation protestante, familiale, bien établie étaient un rempart à toute dérive de mes sentiments. Je me sentais fort et le déroulement de ma vie devait être assuré, construit sans ambiguïté. Eh bien, me voici aimant une jeune femme éprise de sa meilleure amie d'enfance ! Et cela se passait en Suisse, dans le canton de Vaud.

Antoine s'endormit paisiblement, enveloppé dans un plaid rouge foncé, sa tête sur les genoux de Vincent. La capitainerie nous passait des airs de Suisse romande. Un rêve. Nous étions peu bavards et nos gestes étaient relativement lents. Léa réussit à me raconter que cette station était fréquentée en son temps par Aragon, Stefan Zweig (que j'ai lu) et Romain Rolland, entre autres. Elle fumait sa cigarette et clignait des yeux comme pour regarder au loin. Le calme revenait dans nos esprits. Ce petit-déjeuner prenait des allures romantiques dans un petit matin frais et embrumé. J'ai pensé à des images du film d'Alain Resnais « L'Année dernière à Marienbad ». Nous ne pouvions pas profiter de la traversée, dont le départ était attendu à 11 h 45.

— Je crois qu'il va être temps d'aller se coucher, les enfants. » dit Vincent en bâillant.

Effectivement, la fatigue nous gagnait à tour de rôle. Il fallait rentrer. On nous déposa avec de grandes embrassades. On monta chez Léa sans faire de bruit. La chambre étant prise, Léa étala un grand duvet sur le canapé et on se glissa tendrement dedans à peine déshabiller. Elle n'eut pas de mal à me dévêtir et moi encore moins. Câlins, caresses, un pur régal, un petit matin d'amour grandiose. Était-ce notre dernier plaisir ?

Les petites sœurs nous réveillèrent à midi. Nous devons faire rapidement les sacs de voyage. Nous avons une heure de trajet et les familles nous attendaient. Plus fraîches que nous, elles allèrent chercher Julia, Michel et Vincent. La route enneigée était dangereuse mais Vincent

reprenait ses réflexes de rallye-man. Nous sommes arrivés à 14 heures, en retard pour Julia et Léa qui étaient attendues pour la fête.

Que c'était triste, Gryon sans Léa et Julia ! Tout était fermé au village. On allait traîner toute la journée. On économisait les cigarettes et on se purgeait au thé. Nous pensions déjà au retour. Deux jours pour récupérer et on partait au matin. La neige continuait de tomber. Les filles devaient reprendre le travail. Bref, un 25 décembre pénible. Je proposais donc, pour tuer le temps, le jeu du film d'Alain Resnais « L'année dernière à Marienbad ». Les jeux sont très présents dans ce film, symbolisant les hasards du destin. Celui-ci consiste à étaler quatre rangées d'allumettes, respectivement de 1, 3, 5 et 7 pièces. A chaque tour, le joueur prend le nombre d'allumettes qu'il veut dans la même rangée. Celui qui prend la dernière allumette a perdu. On jouait à deux chaque fois, jusque tard dans la soirée. Michel arrivait souvent à gagner en jouant du reste le premier ou le dernier. Avait-il compris le stratagème ?

Lundi matin, 10 heures, coup de sonnette.

— Bonjour. Comment ça va ? C'était Julia pleine de neige. Elle tapa ses bottines. Infatigable, la Julia. Toujours prête à recommencer. Nous étions réveillés, rasés, tout beaux et tout propres. Dans nos têtes les petits nains (maux de tête) du matin étaient partis. Nous lui avons fait part de notre décision de partir deux jours plus tard.

— J'entends ce que vous me dites, mais faudrait-il encore attendre Léa. Je suis passée chez elle. Elle fait la grasse matinée. » nous annonça-t-elle.

Léa n'avait sûrement pas envie de nous voir tout de suite. Elle préférait rester dans ses pensées. Comment allait-elle reprendre sa vie ?

— Tu restes avec nous, Julia ? » Lui demandai-je.

— Oh oui ! Mes sœurs ont tout raconté à la maison. Il ne faudrait pas que les parents de Léa en sachent le centième. Du reste, je n'ai pas trouvé Léa en forme. »

Ah les vaches, les mauvaises langues ! Grand silence dans le chalet. Nous étions dans nos pensées. Comment allions-nous terminer notre séjour sachant maintenant tous ces nouveaux rapports complexes entre nous ? Mais ne compliquons pas la situation. Laissons faire le hasard.

Jour de repos aujourd'hui. Nous sommes encombrés par la neige.

— Guitare, Michel ! Guitare, Antoine ! » s'exclama Vincent.

— Je vais faire quelques courses de victuailles. Il est déjà 11 h 30. Veux-tu venir, Julia ?

— Je préfère rester à me détendre. En revanche, ce soir, je veux bien vous faire à manger.

Qu'en pensez-vous ? »

Des röstis, des röstis ! J'enfile mes Moon boots et je pars avec la liste de Julia. Je passe à la supérette. J'en sors avec deux gros sacs. Je rentre dans le bar prendre des cigarettes et boire un café. Qui vois-je !

La Léa était assise au bar, une cuisse sur le tabouret l'autre traînant la patte au sol, la tête entre ses mains. Oh là là ! Ça n'allait pas. Elle avait les yeux rougis à faire peur, les cheveux en bataille retenus juste par une grosse barrette. Pas maquillée, vêtue d'un jogging, d'une veste et d'un pantalon noir avec un gros logo Ellesse sur le côté. Aux pieds, des chaussures de tennis Nike rose et blanche toute neuves contrastaient drôlement. Sa veste était ouverte. J'ai aperçu son T-shirt rayé si merveilleux de l'autre matin. Les sacs m'en sont tombés. Je me suis dirigé vers elle. J'ai découvert sur le bar deux verres de Fendant en face d'elle.

— Léa ! Léa, tu m'entends ? »

Elle s'est effondrée dans mes bras, cramponnée à moi comme quelqu'un qui a bu, fragile comme du cristal. Elle m'a entouré le cou de ses bras et m'a embrassé sur les joues,

timidement, à n'en plus finir. La patronne est venue nous voir et a essayé aussi de la consoler. Sensationnelle cette femme. Elle connaissait bien Léa, la fille du pasteur.

— Monsieur, je suis contente que vous soyez là. Il faut s'occuper d'elle. Elle n'a pas trop bu, je l'ai empêchée. Tout le village va le savoir. Que faire ?

— Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, commença Léa en bredouillant. Alors j'ai voulu acheter un jogging ce matin, j'ai pris des tennis roses. Je pensais que cela m'allait bien. J'ai voulu courir. Je n'ai pas pu. La panique m'a reprise. Je suis tombée dans la neige. » Elle éclata en sanglots. « Je suis une cloche. »

J'étais embarrassé, la gorge nouée. Je me mordais les lèvres et retenais mes émotions. Je l'installais au fond du café. Je commandai un grand chocolat chaud. Basta pour le vin blanc. Elle était méconnaissable. J'ai attendu qu'elle se calme toute seule. Je ne lui ai pas parlé. Elle non plus. Elle buvait son chocolat et me donnait ses Kleenex après chaque utilisation.

— Emmène-moi dehors. J'ai envie de marcher avec toi. Retiens-moi. Aide-moi. J'appréhende ton départ. » me dit-elle dans un élan de tendresse et d'affection bouleversant.

— Ne prenons pas froid, viens. Ne t'inquiète pas, Léa. Si tu as besoin de réconfort, regarde-moi, appuie-toi sur moi, je suis là, je te protège !

— Je n'ai pas besoin de protection en ce moment, j'ai besoin d'air. » dit-elle en tapant du pied.

Léa n'allait pas bien du tout. C'était du sérieux. Elle était désemparée, paumée et touchée. J'étais trop bouleversé par son état. Une séparation aide toujours à grandir. Mais enfin, la nôtre n'était pas définitive. Je ne comprenais pas. Est-ce que j'avais de l'appréhension ? J'ai posé mes sacs dans un coin et nous sommes partis marcher dans la neige en nous serrant très fort. Je ne savais pas quoi dire. On shootait dans les congères. J'étais rempli de colère. Je ressentais le même sentiment qu'elle à la veille de notre départ.

— Je vais penser à toi. Je vais t'aimer sans toi. Je vais finir mon cycle d'orientation piano à Vevey pour aller au brevet. Je vais travailler, travailler... Hier encore c'étaient les meilleurs moments de ma vie. Nous nous sommes retrouvés dans la brume de l'hiver. Je veux continuer ce bout de chemin avec toi. Ne m'oublie pas, je t'en supplie... Et Julia continuera à venir me voir comme elle veut. » dit-elle avec un air de Pierrot coupable en haussant les épaules de résignation. Un air à la fois douloureux et comique.

— Léa, notre départ doit être l'occasion d'une énorme tendresse. Si tu n'es plus sûre de ce que tu es en ce moment, de ce que tu veux, alors ce n'est pas la peine d'aller chercher plus loin. Pense aux chouettes aubaines avec lesquelles nous avons grandi ensemble. Accepte mon absence, tu seras plus forte avec Julia. Ne succombe pas à ses déclarations. Réalise une nouvelle estimation de toi, oublie les regrets de ton passé, tourne-toi vers ton avenir. Le temps guérit. » Je lui fredonne la chanson de Léo « C'est extra un Moody Blues qui s'en balance... ». Tu le peux, Léa. Elle retrouva un sourire après un dernier sanglot.

— Le sens de cette rencontre de Noël avait pris un nouvel élan. Les événements de ces vacances nous apportaient une autre façon de nous apprécier mutuellement. Notre existence et nos exigences étaient bouleversées. Nous ne serions plus comme avant. Et je pense que c'étaient aussi la même question posée pour tous. Jusqu'alors nous n'étions pas réellement attachés. Une histoire d'amitié c'était créée certes mais pouvait-elle durer ? Ces amis de jeunesse pouvaient-ils rester toujours présents ? Je me demandais comment tout ce petit monde continuerait à devenir dans cet inattendu retournement. Pour moi, Léa, Julia et sans doute Michel, la vie de notre quotidien ne serait plus automatique. Comment allions-nous surmonter nos difficultés quotidiennes ? Pour Léa ce n'était pas qu'un chagrin d'amour mais

un chagrin existentiel ou un mélange des deux.

— Si j'en ai la force, je viendrai vous voir plus tard en fin de soirée. » dit-elle.

Je l'ai reconduite. Devant la porte du temple, j'ai caressé ses joues en effaçant ses larmes qui roulaient. J'étais très inquiet et ressentais pour elle une délicate tendresse. Je ne suis pas entré chez elle, tant pis. Très en retard, je me suis dirigé vers le chalet.

— Tu traînes Emmanuel, me dit gentiment Julia. Dépose tout, je m'en occupe. C'est sandwiches pour ce midi.

— Julia écoute-moi. J'ai rencontré Léa. Elle ne va pas bien.

— Tu trouves ça étonnant ? Laisse-lui le temps de récupérer. Elle se reprendra après votre départ. Je la connais bien. » dit-elle, réjouie.

Elle me répondait sèchement, comme une suisse allemande, tiens ! Perplexe, je me suis dit : Bien sûr, Julia, que tu vas t'occuper d'elle mais pas mieux que moi. Tu vas la retrouver tous les jours évidemment. Sache que toi aussi, tu es tombée dans quelque chose qui m'appartient ». Une rancœur me prit. Il ne fallait pas. Julia devait souffrir dans son âme. Et si Julia souffrait, Léa souffrirait.

A cet instant, la force intérieure douce et infinie de Léa était ébranlée, conflictuelle. Elle serait prête à faire des concessions mais uniquement pour arriver à ses fins. Elle pensait à long terme. Inconstante en amour hier, elle était toute disposée à s'attacher aujourd'hui. Son enthousiasme allait revenir. C'était une conquérante. Elle ne voulait plus se sentir emprisonnée. Elle visait haut. Comme un chamois qui gravit le sommet d'une montagne. Il lui fallait du temps. Comme Julia du reste qui, elle, reprendrait son indépendance.

Je suis allé me reposer. Je n'avais pas faim. L'ambiance n'était pas au rendez-vous. Mon cœur était triste. Nous étions dans nos pensées les uns et les autres. Michel et Antoine jouaient péniblement de la guitare et Julia servait les cafés et les chocolats tout en bavardant. En fin d'après-midi, elle demanda ce que nous voulions manger le soir. Trop terre à terre, celle-là.

— J'ai de quoi faire une belle tartiflette, une belle salade et du gruyère. Et je vous propose une mousse au chocolat Nestlé.

— On t'aime, Julia mais attends un peu, le père Noël n'est encore pas passé. » ironisa Vincent.

A 18 h 20, le père Noël se présenta devant l'entrée, ouvrit la porte et s'arrêta. Habillé en noir et pas en jogging. Au bout de chaque bras, un grand sac cadeau. Il/elle portait un chapeau noir, plissé et rond et, au cou, une grosse écharpe noire. Elle avait mis son petit deux-pièces noir avec, sur la veste, une broche en fleur dorée de chez Chanel. Le noir la dessinait parfaitement. Sous la veste, un chemisier bleu foncé. Sur ses jambes, des bas noirs bien chauds qui plongeaient dans (ne rions pas !) des bottes de neige blanches. Maquillée avec soin, elle avait autour du cou un collier de deux rangs de perles fines (sans doute celui de sa mère). Je souriais de la voir tout en noir. Hypersensible, en fait elle portait un deuil. Élégante en toutes circonstances, elle nous renvoyait un message de tristesse. Elle avait du ressort, la Léa. Je le savais. Mon cœur reprenait son rythme.

— Bonsoir, tout le monde ! Puis-je vous être utile ? Tiens, Vincent, mets les deux champ' au frigo.

— Michel, trouve-moi un tablier. Nous faisons la cuisine, Julia et moi. » Julia lui fit un gros clin d'œil d'invitation.

— J'ai apporté des CD, je sais où est le lecteur. » Elle était redevenue gaie. La suisse française était de retour et elle retrouvait son amie suisse allemande.

Entre deux coups de moulinette et de fouet de cuisine, elle faisait le DJ : les Beatles, *Michelle*, *Let it be*, les Rolling Stones, *Miss You*, les Platters, *Only You*, Gainsbourg, *Je suis venu te dire que je m'en vais*, puis Ferré, *Avec le temps*, et même Dassin, *Et si tu n'existais pas*, Barbara, *L'aigle noir*, Polnareff, *Love me, please love me*, les Doors, *Morrison Hôtel*, Janis Joplin, Pink Floyd... Que de belles chansons d'amour qui nous égaraient dans nos vives émotions. Elle dansait avec tout un chacun à tour de rôle. Nous la suivions. Elle me réserva une chanson des Beatles *Hey Jude*. Une belle soirée se préparait, douce, calme, pleine de fantaisie, comme Léa. Michel avait repris la guitare et jouait merveilleusement bien. Il était heureux. On plaisantait à table, on chantait, on bavardait sans éclats, on se retrouvait naturellement. Léa faisait péter les bouchons et servait le champagne. Puis Julia lança une invitation de circonstance :

— Ne serait-il pas possible de se revoir cet été, au mois d'août ? » Silence.

Après réflexion, ensemble, nous avons décidé de revenir tout en n'étant pas certains ni de Vincent ni d'Antoine. Nous nous sommes quittés ce soir-là sur cette idée qui nous réjouissait tous. Le lendemain fut consacré à la préparation du départ : bagages, ménage, voiture et tout le tintouin.

Maintenant le village était bien enneigé. Dans cette saison hivernale, il s'était transformé en station de ski. J'imagine que la neige dans ce village vaudois est toujours l'objet de contemplation, de joies enfantines et de défis humains. Je l'associe à mon imaginaire et je ne l'oublierai pas. Nous avons fini la soirée seuls. Un air de tristesse soufflait sur la *team*.

Le lendemain matin Léa, Julia et ses sœurs sont venues nous dire au revoir. On traînait. La voiture de Vincent a eu du mal à chauffer. Tant mieux. Nous allions de l'un à l'autre et de l'une à l'autre suivi d'étreintes à n'en plus finir. Léa et Julia reprenaient le travail à Vevey avec un « grand enthousiasme ». L'espoir de se revoir cet été permettait de nous écrire intimement. Alors à nos plumes.

Bye bye la suisse française. Bye Bye la suisse allemande. Le retour sera pénible mais l'envie de revenir et de nous revoir ne nous quittera pas.

Quelques jours s'écoulèrent puis le chagrin (travail) devait reprendre. Pour moi, ce fut la révolution dans ma modeste vie de célibataire. Après les fêtes du nouvel an, j'entrepris de grands projets. D'abord une recherche d'appartement et sans doute un changement de situation professionnelle...

Janvier 1972. Pas de nouvelles de la Suisse.

J'ai repris le travail. J'ai retrouvé les amis. J'ai retrouvé ma famille.
Je m'ennuie.

Février. Pas de nouvelles.

Je suis sur le point d'acheter un appartement à Rouen. Je change de banque et prends une banque suisse (il n'y a pas d'explication). C'est un coup de tête.

Je réfléchis pour lâcher mon travail à l'hôpital. Michel a repris son boulot dans une grosse compagnie d'assurances.

Antoine fréquente beaucoup la Frat et y fait du soutien scolaire. Il continue des études et a rencontré Valentine.

Je n'ai pas de nouvelles de Vincent. Je pense qu'il a retrouvé son frère avec un projet dans la mécanique auto ou bien en tant que chauffeur routier.

Mars. Pas de nouvelles.

Avec l'aide de ma famille et mes économies à la banque, j'ai trouvé un appartement ancien dans le centre de Rouen. Grâce aussi à la mère d'un copain qui venait de perdre sa mère. Bref ! Parquet en bois, moulures aux plafonds, deux belles cheminées dans la pièce à vivre et le salon, une cheminée dans la chambre, une petite salle de bain et une cuisine avec une grande hotte, je ne devrais pas être malheureux une fois les travaux finis. Beaucoup de travaux du reste. J'ai réussi à réaliser mon projet, je suis chez moi. Ma mère respire « Enfin ! Il est parti ! »

Avril. Pas de nouvelles.

J'ai trouvé une formation sur six mois dans les métiers de la banque. Je veux quitter le secteur public et entrer dans le privé. Je reconnais, c'est une idée de Léa. Cela me regarde.

Je retrouve Michel, Vincent et François à la Frat. Nous jouerons pour la dernière fois *Le Miracle de l'Alabama*. La représentation est prévue pendant le week-end de Pâques.

Michel et Antoine se sont lancés dans un groupe de gospel, aidés par le Pasteur. Divin. Ils donneront un premier concert pour les fêtes de Noël.

Mai. Il est revenu le temps du muguet et avec lui une lettre de Vevey.

Bonjour Emmanuel,

Mes parents doivent venir à Rouen quelques jours. Ils sont invités par la famille du Pasteur Brynnel à la Fraternité de Rouen à l'occasion des fêtes de la Pentecôte. Je pourrais les accompagner. Je ne suis jamais venue en France. Qu'en penses-tu ?

Léa !

Je l'ai lue peut-être cinquante fois. Ça tourne dans ma tête. Je lui réponds.

Bonjour Léa,

Bien des choses ont changé ici. Si tu savais comme je suis heureux de te revoir ! Bien sûr je peux te recevoir, je vais organiser ton arrivée. J'ai la tête pleine à craquer. Rien que d'y penser, mon cœur bat à 120 pulsations. Donne-moi des précisions si tu peux.

Emmanuel !

La Pentecôte c'est l'avant-dernier week-end de mai et ça tombe un vendredi. Quelle histoire ! J'étais un peu paniqué. J'en parle à Michel. Surprenant, il n'y prête pas attention !

Nous sommes le week-end de la semaine avant la Pentecôte. C'est dimanche. Je déjeune chez mes parents. Je venais de leur parler de la venue de Léa ce week-end. Ils étaient ravis pour moi. Pour eux, venir de si loin, ça cachait quelque chose de sérieux. Ma mère n'a jamais été aussi attentionnée à mon égard. Nous étions en train de prendre le café quand nous avons entendu la clochette du jardin. Mon père s'est levé, en bras de chemise, est allé à la grille d'entrée au bout du jardin et en est revenu avec une jeune femme. Ma mère et moi le regardions lui parler de son jardin et de ses arbres fruitiers. Ils ne se pressaient pas. Pas la peine de les présenter ces deux-là, ils avaient fait connaissance ! Ma mère était affolée.

— Voyez-vous, mademoiselle, c'est mon fils qui taille les poiriers sur mes conseils bien entendu. » était-il en train d'expliquer.

Tout le monde avait compris qui était cette jeune femme. De plus, avec la voix de ténor de mon père, j'avais l'impression que tout le quartier était au courant.

— Tu ne m'as pas avertie, comme d'habitude. » me reprocha ma mère.

Elle retira son tablier et alla chercher ma grand-mère chez la voisine. Ma grand-mère habitait chez madame Reiser. Cette voisine était une grande amie de ma mère. Elle était très catholique pratiquante et tous les ans, à Noël, elle construisait une énorme crèche en papier mâché au fond de son salon. Elle venait nous chercher avec mon père pour l'admirer. Et mon père, fatalement, lui faisait ironiquement remarquer :

— Madame Reiser, l'étoile rouge au sommet de la crèche ressemble à si méprendre à l'étoile rouge au-dessus du Kremlin à Moscou. » La guerre était ouverte et ma mère offusquée.

— Il faut faire un gâteau ! Je vais chercher les confitures au cellier. Prépare le café, ne reste pas en plan, Emmanuel.

— Elle préfère le thé au lait, Maman.

— Ah ! là là là là ! Je vais voir si j'en ai. »

Extra ! Léa portait une robe à fleurs à bretelles, très champêtre, juste sous le genou, de chez Cacharel, un petit foulard bleu et blanc autour du cou et une énorme rose rouge en tissu sur le rebord de sa veste en jean. Aux pieds une paire de bottines en daim. Son visage très peu maquillé était agrémenté de ses créoles et autour du cou un collier de grosses perles de toutes les couleurs. Trop d'émotions pour moi ! Je lui pris les deux mains. Nous nous regardions intensément. Ma mère aussi ! Nous nous sommes donnés de tendres baisers sur les joues avec beaucoup de délicatesse comme au premier jour.

— Tu es magnifique, Léa ! Et le soleil te va bien. Mais comment as-tu fait pour venir jusqu'ici ? » J'ai pris le relais pour la visite du deuxième jardin derrière la maison.

— J'ai voulu te voir aussitôt arrivée. » me dit-elle sur un baiser amoureux.

Il est vrai que je n'habitais pas très loin de la Frat, de mon école élémentaire et du Jardin des plantes, un jardin botanique datant de 1895 et donc situé dans le quartier des Bruyères.

— Attends, ma mère veut te voir. » Ma mère avait eu le temps de se faire belle avec ses grands cheveux châtain foncé noués sur les côtés. Elle avait mis ses boucles d'oreilles en nacre.

— Maman, approche, je voudrais te présenter Léa. » lui demandai-je. Sans réfléchir, pour être aimable, ma mère lui dit :

— Emmanuel m’a beaucoup parlé de vous. » Je n’avais pratiquement rien dit à ma mère.

— Que vous êtes jolie avec cette robe printanière ! Avez-vous fait bon voyage ? Mais au fait, comment avez-vous trouvé la maison ?

— J’espère que je ne vous dérange pas, madame, en ce dimanche familial, mais je voulais faire une surprise à Emmanuel. Pardonnez-moi.

— Oh ! Pardonnez, pardonnez, mais pas ce mot-là chez nous, mademoiselle ! Entrez ! Entrez ! Ou plutôt restons dans le jardin. Les hommes, installez-nous les fauteuils de jardin en osier sous la véranda. Vous verrez, on sera bien avec les clématites. Suivez-moi, Léa, je finis mon gâteau aux cerises pour cet après-midi. »

Ma mère brûlait les étapes d’accueil. Tant pis ! Ça n’avait pas l’air de déplaire à Léa. Je présentai ma grand-mère Fanny à Léa. Léa savait mettre à l’aise les gens et, en trois minutes, elle connaissait et appréciait ma famille. Elle avait une exceptionnelle faculté d’adaptation pour la famille. Ahurissant, cet effet de surprise.

— Je suis arrivée hier en voiture avec mes parents. Nous sommes invités chez le pasteur Brynnel. Il va nous héberger. Nous irons visiter les lieux protestants dans la région. » racontait-elle à ma mère.

Ma mère, « parpaillote » jusqu’aux racines de ses cheveux, était aux anges. Elle lui parla de Luneray, fief protestant et sa ville natale. Léa lui tapait dans l’œil. Mon père était en admiration devant elle. Il arrosait cette venue en se rafraîchissant à coups de grands verres de cidre.

— J’espère, Emmanuel, que tu vas promener Léa et que tu vas lui montrer ton nouvel appartement à Rouen. » De quoi te mêles-tu, chère maman...

— Tu comptes rester combien de jours, Léa ? lui ai-je demandé.

— Toute la semaine jusqu’au week-end. J’aimerais revoir les amis et leur souhaiter le bonjour de Julia. »

Mais au fait. Comment se faisait-il que Julia n’ait pu venir ? Je demanderais des explications à Léa. L’aventure française sera à la hauteur de cette arrivée. Je me le suis promis.

Léa demeura toute l’après-midi dans la chaise longue en osier sous le parasol. Ma mère nous découpa le gâteau. Mon père, bien calé dans des coussins, les mains croisées sur le ventre, fit sa grande sieste sous le saule pleureur. Il avait rapidement abandonné la conversation sur la Suisse et ses richesses bancaires. Il me voyait déjà directeur de banque. Ma grand-mère, curieuse, faisait des éloges sur la tenue de Léa qui lui rappelait son jeune temps. Elle voulut mettre un disque de Paul Anka et danser avec Léa. Ensuite, elle préféra reprendre son tricot et sa couture. Ma grand-mère, couturière du dimanche, très habile de ses mains, bâtissait des robes sur des patrons découpés dans « le Jardin des modes ». Ma mère invita Léa à se promener dans le jardin en fleurs pour lui cueillir un bouquet de roses. « Et pour le Pasteur ! » dit-elle. Un léger air frais s’était levé sur cette belle après-midi dominicale ensoleillée. C’était dans nos traditions familiales. Parfois même, ma mère invitait le Pasteur le dimanche, ce qui ne me plaisait pas trop. Un dimanche, je les avais surpris en train de parler à voix basse de mon avenir. Et ma mère lui disant : « Je verrais bien Emmanuel faire un bon Pasteur ». Et lui, lui répondant : « Je ne crois pas Lucette, pour l’instant c’est une brebis égarée mais qui reviendra vite dans le troupeau. ». Bref, je ne me faisais pas de soucis pour mes parents.

Léa proposa de me raccompagner à Rouen. Je lui indiquai la route. Nous arrivâmes rue Rollon. Je logeais au premier étage d'un immeuble ancien. Je possédais un balcon en angle sur tout l'ensemble de l'appartement. Je lui demandai si cela lui ferait envie de le voir. Nous sommes montés.

— Emmanuel, c'est un bel achat. Si tu veux, je t'aiderai pour le restaurer. » Sans détour. Je la serrai contre moi. Je la soulevai. Je l'embrassai en tournoyant dans la pièce.

— Comment vas-tu, Léa, depuis notre départ ?

— Mieux, beaucoup mieux. Mais j'avais une réelle envie de te revoir. Tu me manques, Emmanuel. Vevey est triste sans toi malgré les allées et venues de Julia. Je suis en train de réussir mon brevet au conservatoire. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. » Droit dans les yeux. Je venais juste d'acheter mon lit (de deux personnes) et il nous accueillait pour la première fois.

— Je dois repartir. Je raconterai à mes parents que nous nous sommes vus. » Elle s'arrangeait sans se presser. Un rayon de soleil filtrait la pénombre de la pièce. Elle était juste dedans. On aurait cru une photographie de Jean-Loup Sieff.

— Je passe demain matin. » Elle me fit un signe de la main.

— De bonne heure ! Nous irons à Deauville. »

J'étais empressé. Mes affaires étaient sens dessus dessous. Au boulot, mon vieux ! Léa était complètement décontractée et avait envie de passer une belle semaine sans soucis. Astucieuse, la Léa, sans vraiment être calculatrice. Je venais aussi d'acheter ma première voiture avec les économies de mes parents. Encore ! Une 2 CV bleue attendait Léa à 10 heures le lendemain matin. Elle arriva en robe blanche ouverte et marinière rayée bleue et blanc, sa veste courte en jean sur les épaules et les cheveux au vent. Très nature avec ses créoles et ses petites lunettes de soleil rondes. Je venais de recevoir mes indemnités de stage et avais tout pris pour la semaine. Au diable l'avarice ! J'étais habillé de mon pull marin bleu à col en V et de mon jean blanc. Mais j'avais chaussé mon nez de mes Vuarnet. On faisait la paire, ce qui nous fit rire. Je me suis souvenu du film de Jean Becker, *Echappement libre*, avec Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg lorsqu'ils sont dans leur MG décapotable. Toutes voiles dehors et plein gaz.

La 2 CV nous balançait bruyamment au travers du bocage normand, de pommiers en fleurs, de champs de blé encore verts et de belles vaches normandes dans les pâturages. Elle voulut cueillir un bouquet de marguerites à pleines mains sur le bord d'un fossé. A un autre arrêt, nous nous sommes roulés dans les hautes herbes en nous embrassant. Elle avait amené ses cigarettes blondes au papier de couleur. Allongés, les yeux au ciel, on tirait sur notre cigarette avec bien-être. Elle avait posé sa tête sur mon thorax et était perpendiculaire à moi, son visage près du mien. Sa robe se soulevait à chaque petit coup de vent et elle ne cherchait pas à la rabattre. Étonnante scène « impressionniste, au soleil levant » à chaque envolée. Le soleil la réchauffait et caressait de tous ses rayons sa peau blanche.

— Tu sais, Emmanuel, je ne connais pas la mer.

— Respire fort, Léa, tu devrais sentir l'air iodé de la mer. On ira si tu veux.

A midi trente, je lui offris un petit plateau de fruits de mer sur table dans un restaurant sympa, peu fréquenté en cette saison, en terrasse, avec vue sur le vieux bassin d'Honfleur. Il fallait la regarder se débrouiller avec les bigorneaux, les crevettes, les crabes et les huîtres.

— Emmanuel, aide-moi. Je dois mal m'y prendre, je suis bête. Les gens me regardent. Nous n'avons pas de crustacés en Suisse.

— Encore moins dans le Léman. N'est-ce pas, chère Léa ? »

Elle était heureuse, se laissant conduire et se laissant vivre. Pleine de vie. Curieuse de tout, elle regardait partout : les gens, les bateaux de pêche, les habitations très caractéristiques recouvertes d'ardoise. Je lui appris l'école d'Honfleur avec ses peintres : Eugène Boudin, Dufy, Albert Marquet, Monet etc.

— C'est un haut lieu de la peinture et c'est pour ça qu'il y a tant de galeries de peintres. Ce soir, nous prendrons l'apéro à Deauville et nous y dormirons.

— Tu es un petit malin ! Tu sais bien que je ne vais pas refuser. » me fit-elle remarquer avec un certain désir non dissimulé.

Je connaissais toute la Côte Fleurie : Honfleur, Trouville, Deauville, c'était la route mythique où j'écumais mon célibat. A Trouville, sur le marché, elle voulait tout acheter jusqu'à du Calvados. Les sacs s'amoncelaient dans le coffre de la 2 CV. Je devais la retenir au niveau des achats et la presser. A Deauville, elle passa en revue toutes les grandes boutiques de luxe sans se priver. Elle acheta un ensemble, de Sonia Rykiel, évidemment, puis des sandalettes chez Carine et, nec plus ultra, chez Charselie elle s'est acheté un maillot de bain avec jupette et paréo.

— Demain, je le mets et tu me fais marcher sur les planches de Deauville.

— Of course, la suisse française. » Déchaînée.

Elle voulut conduire la 2 CV. A la tombée du jour nous nous trouvions en bord de mer, assis à la terrasse du « Café du soleil », face à la mer. Un magnifique coucher de soleil faisait le spectacle, agrémenté d'une petite fraîcheur du soir. N'ayant pas très faim, je lui proposai de passer la nuit à l'Hôtel du Golf. Inévitablement je lui appris que je commençais à jouer au golf. Elle était épatée et voulut me voir jouer.

— Chère Léa, ce sera pour une autre fois, les practices sont trop chers ici.

— Allons voir ton *Club House*. » C'est parti.

La 2 CV était poussive. Je me demandais quelle impression on allait donner en se présentant. Elle éclata de rire en entrant dans le *Club House*. Elle se fichait de tout et moi je devais assurer.

— Vite, Emmanuel, déchargeons la voiture, j'ai envie de me changer. » Quelle excitation. Elle montra son passeport au maître d'hôtel qui lui fit de grandes courbettes comme si elle était la directrice du Crédit suisse. A ce propos, je comptais mes sous. Restons les pieds sur terre.

— Nous proposons un forfait pour deux personnes avec dîner ce soir. » nous annonça le maître d'hôtel.

Nous étions hors saison. Léa accepta tout de suite. Je remarquai qu'il y avait ce soir-là un dîner avec des golfeurs. Nous avons sans aucun doute décidé de passer la soirée avec eux. J'étais ravi et elle curieuse de se mettre en beauté et de sortir avec son Emmanuel golfeur. La vie est belle comme un tee de golf.

Je ne l'avais jamais vue aussi excitée et ordonnée dans la chambre. Surprenante, déroutante, elle était chez elle. Je ne pouvais pas m'imaginer que nous serions là ce soir. On était loin de Gryon. On avançait dans la vie, dans notre vie peut-être. Elle déballait ses affaires fébrilement mais tout en sachant ce qu'elle faisait. Je restais calme, je n'avais pas fait les boutiques. J'avais juste acheté une chemise bleu foncé chez Rykiel homme que Léa avait fini par m'offrir. Elle finit par se calmer et se présenta habillée dans son ensemble noir aux petites poches rouges, très basses, de chez Sonia Rykiel. Le noir soulignait sa personnalité et dissimulait ses formes. Le décolleté ras de cou était brodé d'une dentelle noire. Elle avait mis le collier en ivoire de sa mère. Sa coiffure était légère, floue et très ondulée. Son visage avait pris l'air iodé de la mer.

— Cela te va très bien, chère Sonia. Mais, dis-moi, Léa, pourquoi est tu tellement Sonia

Rykiel ?

Elle me répondit qu'après les événements de mai 68, la créatrice était la première femme à avoir insufflé un esprit de liberté pour la femme dans le prêt-à-porter. « Depuis, j'aime beaucoup ce qu'elle fait et j'essaie de le porter. »

— Tu as raison. C'est aussi une grande amie de Régine Desforges. J'aime le personnage, sa vie de femme car j'ai lu un ouvrage sur sa vie : *Quand elle n'a pas de rouge elle met du noir*. » Cette coïncidence avait créé un lien entre nous trois dans le domaine de la mode et de l'image de la femme libre.

Bon, ce soir, je mets la chemise bleue Sonia Rykiel, mon jean blanc et mon pull sur les épaules. Que nous arrivait-il ? C'était comme si nous vivions ensemble depuis des lustres. Tout coulait de source, sans accroc. Nous descendions lentement le grand escalier qui menait dans la salle. Je lui tendais mon bras et elle posait sa main dessus. Très snobs et pris d'un fou rire incontrôlable.

Il régnait une ambiance feutrée sous des lumières tamisées. Les tables se remplissaient et nous nous sommes retrouvés autour d'une table ronde de huit personnes. Un dîner de gala ma parole. Je regardai Léa avec consternation. Elle me fit signe que ça lui plaisait en se moquant de moi et des autres avec leur pull à insigne de leur club. Elle s'en fichait et commença cette soirée improvisée en m'embrassant. Le repas se déroulait sous la forme d'un buffet à volonté. Nous avons dégusté chacun une énorme assiette de langoustines. Je lui donnai une leçon sur le Sancerre blanc. Et nous trinquâmes à nos amours. On passa au dessert et à la bouteille de champagne. Un pianiste jouait des airs languissants en fond sonore, ce qui lui donna des idées. Accompagnée de deux coupes de champagne, elle demanda si elle pouvait jouer au piano. Culottée, la Léa et un peu éméchée. Elle offrit une coupe au pianiste. Hésitant dans un premier temps de peur de se faire engueuler, il lui céda le clavier. Elle joua très bien au point qu'un petit groupe vint l'écouter et l'encourager. Elle avait fière allure dans son ensemble, la pianiste. La même qu'au conservatoire de Vevey. Puis elle demanda un micro et proposa de chanter. A vous couper le souffle. Après quelques premières notes au piano elle se lança, doucement, tendrement et nous reconnûmes *Tous les Moulins de mon cœur* de Michel Legrand. La salle, une cinquantaine de personnes, se tut et écouta en murmurant cette audacieuse interprète.

« *Comme un vol de goélands.*

Sur les forêts de Norvège

Tu fais tourner de ton nom

Tous les moulins de mon cœur. »

Eh oui, elle chantait aussi !...

Sous des applaudissements distingués, elle vint vers moi et m'embrassa à n'en plus finir. J'étais rouge d'émotion. Tous les regards étaient tournés vers nous. Elle remercia les golfeurs à la manière d'une comédienne. A l'évidence, Léa pouvait fasciner par un-je-ne-sais-quoi. Nous nous sommes éclipsés vers le green d'entraînement pour finir la bouteille de champ'. Elle n'avait peur de rien lorsqu'elle était amoureuse. Mais je devais savoir qu'elle avait aussi beaucoup besoin d'attention. Nous sommes montés dans la chambre. Sur le balcon aménagé avec des bacs de palmiers, fenêtres ouvertes, nous regardions Deauville au loin et la mer. Je lui racontais plein, plein d'histoires et elle s'endormit sur mon épaule. Je l'ai à peine dévêtue et couchée en la regardant à mon tour, assis au bord du lit. Quelle journée !

Le lendemain matin, après un déjeuner à la française, Léa voulut continuer la balade sur les planches de Deauville comme promis. Il était 11 heures. Le soleil était encore plus chaud que la veille.

— Regarde comme je suis belle dans mon paréo-jupette ! » dit-elle en se tournant.

Elle avait juste un foulard dans les cheveux et ses lunettes. Une vraie starlette. Je ne lui ai pas dit. En tout cas elle ressemblait à une jolie deauvillaise en bord de mer. Une métamorphose pour une fille de la montagne helvétique. La 2 CV démarra du premier coup. Nous décidâmes de passer la journée à Deauville, à la plage, sous les parasols. La main dans la main, je lui racontai l'histoire du Festival du cinéma américain.

Nous avons visité l'expo des affiches du Festival dans le hall du casino. De retour sur les planches, je lui expliquai pourquoi chaque cabine de bain portait le nom d'une célébrité. On décida de pique-niquer sous un parasol sur la plage. Panier pique-nique préparé aimablement par l'hôtel du golf. La mer était loin en marée basse. Elle voulait courir jusqu'au bord de l'eau. Pieds nus, les chaussures à la main, elle se frottait à la mer pour la première fois. J'ai pensé au film de Lelouch *Un homme et une femme*, évidemment. Je lui fis part de mon admiration pour la longue histoire de ce film et les techniques cinématographiques de Lelouch. J'avais souvent en tête la musique et la chanson que je fredonnais quand ça allait bien ou quand je me rasais. Et je rêvais d'Anouk Aimée. *Chabada bada chabada bada...*

— J'apprendrai beaucoup plus de chansons françaises au piano. » me dit-elle.

— Regarde, des chevaux de course. Ce sont des chevaux attelés à un sulky. Le cheval est à l'honneur à Deauville : course hippiques, ventes de yearlings, centres d'entraînement. » Et je lui ai tout expliqué. Elle était très intéressée.

Nous sommes revenus sous le parasol de la plage. J'ai retiré mon pull et le dos a commencé à me brûler. Elle retira sa jupette. La voilà en paréo-maillot de bain, couchée sur le sable. Je l'abandonne et je vais faire un tour. Je pose mon pull sur le sable pour qu'elle s'assure que je ne suis pas loin. Je pense trop à elle. Je suis trop à ses côtés. Je l'embarrasse sans doute et elle me tracasse trop peut-être. Je n'ose pas encore lui parler de Julia. Je ne veux pas la tourmenter. Je le ferai avec Michel que nous verrons demain. Je sens qu'il se passe quelque chose dont elle ne veut pas me parler. Pour l'instant, je dois la protéger, la courtiser, la faire rire, être patient et gentil. Ce soir je la reconduirai à la Frat. Nous ferons demain une sortie à Paris avec Michel.

Tant bien que mal je lui ramène deux pots de crème glacée et deux gaufres de chez Amorino. Il était 16 heures. Le soleil avait tourné sous le parasol et elle s'était endormie. Paf ! Brûlée de coups de soleil sur les jambes et les bras.

— Emmanuel, ça me pique partout. Que m'arrive-t-il ?

— Ce sont les joies de la mer. Rouge écrevisse, c'est une jolie couleur, tu-sais.

— Mais je ne peux pas rentrer à Vevey comme ça. Ce sera un drame suisse écrit dans la gazette « La Tribune » de Genève.

— Mais non, ma petite écrevisse d'amour. » Nous n'étions plus gênés par les familiarités. « Je vais appeler le SAMU. Prends ta glace, elle commence à fondre et avale ta gaufre. Nous irons dans une pharmacie. » Je me moquais d'elle, je jubilais et elle souriait en me jetant du sable.

— Bon, puisque c'est comme ça, je remets ma jupette. Mais avant, tu me fais des bisous sur mes brûlures. » N'importe quoi !

Voilà ! C'était Emmanuel et Léa à la plage. Un Rohmer ? Non. Une aventure amoureuse à Deauville. « *D'une romance qui passait là* » ...

Nous avons trouvé une pharmacie. Dans la 2 CV, les jambes en l'air, elle n'en finissait pas de se tartiner de crème. Comme je le prévoyais, je la reconduisis. Du reste elle n'insista pas et trouva ça naturel. J'imaginai la tête de ses parents en la découvrant ainsi. Un petit tour chez les miens et au lit.

— Tu restes à dîner, Emmanuel ? me demanda très gentiment ma mère. Tout est prêt. » Curieuse elle voulait tout savoir.

— Je ne reste pas longtemps, maman, tu sais.

— J'ai une brioche pour Léa, si tu veux. Prends-là, vous la mangerez ou pas demain matin. » Elle s'embrouille alors je lui raconte ma journée. Je suis ensuite rentré chez moi, exténué mais heureux.

Le lendemain matin, j'ai téléphoné à Michel. Il travaillait au bureau.

— Michel, je t'annonce que Léa est chez nous et je voudrais qu'on puisse se voir. » Il n'eut pas l'air étonné de la nouvelle et parut même plutôt contrarié.

— Ecoute, passez chez moi en fin de journée. Tu m'excuses mais j'ai beaucoup de boulot.

— Je te propose, pourrais-tu prendre une journée ? On irait voir « *Nous irons à Paris* », le film de Jean Boyer de 1950 avec Léa et on finirait la soirée sur place. Profitons qu'il fait beau Je téléphone aussi à Vincent.

— Nous en reparlerons ce soir. » Rendez-vous fut pris à 18 heures.

Chez lui, avec un grand whisky, il commença à nous annoncer que Julia lui donnait de ses nouvelles. Il était au courant que Léa venait en France au mois de mai. Léa se trouva très embarrassée.

— Alors peux-tu ou veux-tu nous donner les dernières nouvelles ? » demanda Léa.

— Bien sûr Léa. Comme Emmanuel, tu es mon amie. Mais tu dois en savoir plus que moi, dis donc ! » Ils se renvoyaient la balle.

Michel nous annonça d'abord qu'il avait obtenu de sa compagnie d'assurance un jour de congé. Il était des nôtres le lendemain. Comme s'il « délivrait un secret », il nous donna donc des nouvelles de Julia. Il prit son temps et feignait de ne pas nous entendre. Michel pris sa guitare. Tout en grattant, sans nous regarder, très détaché, il nous raconta ce qu'il savait :

— Julia est très malheureuse depuis notre départ. Elle me l'écrit souvent. Tu le sais, Léa, ne fais pas semblant. A Vevey tu ne cherches plus à la voir. C'est elle qui vient te voir. Elle sait que tu es là avec Emmanuel. (En fait Julia aurait peut-être pu venir). Tu sais combien elle t'aime. Tu lui manques sentimentalement et physiquement. Tu es sa préférence amoureuse. La semaine de Noël a été très difficile pour elle. Soyons clairs. Elle ne s'attendait vraiment pas que filiez le parfait amour sous son nez. »

Au fur et à mesure, Michel prenait de la voix. Il n'avait pas l'intention d'y aller par quatre chemins. Il n'avait rien à perdre ni à gagner. Il n'était pas homme à se mettre en danger surtout s'il jugeait au fond de lui que cela n'en valait pas la peine. Il continua :

— Je savais depuis longtemps qu'elle avait du mal à accepter mon indifférence superficielle. Mais c'est aussi pour cela qu'elle se sentait attirée vers moi. J'ai réussi à déjouer ses pièges et elle m'accepte, si vous voyez ce que je veux dire. Elle est maintenant une de mes plus fidèles amies. Elle me ressemble. Elle a le même tempérament que moi. C'est une suisse allemande. Elle croit en elle. Je ne suis pas brusque avec elle. Je comprends ce qu'elle désire. N'est-ce pas, Léa ? Si j'étais amoureux d'elle, je la laisserais libre d'aller et venir comme elle le souhaite. »

Michel était calme, pondéré et d'une grande lucidité. Il avait prévu de nous dire ce qu'il pensait maintenant et ce, avec force.

— En revanche avec elle, avec vous, j'ai besoin de sincérité. » conclut-il.

Il fit une pause et but une bonne rasade de whisky. Puis il ajouta :

— Je viens de passer Directeur d'équipe dans ma compagnie d'assurance. » nous annonça-t-il. Ne détourne pas la conversation, sacré Michel !

— Michel, je n'ai jamais douté de ta franchise à mon égard. Mais les sentiments ne se commandent pas, comme tu le sais. Et les miens me regardent. Tu viens de nous révéler quelque chose qui t'est propre et je comprends ce que tu as voulu nous dire. »

Léa s'était mise à l'écart devant la fenêtre en contrejour, un Kleenex à la main qu'elle chiffonnait, le dos tourné à notre conversation. Son visage était accablé, elle se retenait pour ne pas parler. Elle se retourna douloureusement. Des larmes coulaient de ses yeux.

— Je crois qu'on avait besoin d'éclaircir nos situations des choses de la vie, de notre vie. Je te remercie, Michel. La vérité arrive toujours, tôt ou tard. Mais écoute-moi bien et laisse-moi te faire observer que je ne veux plus entendre parler de Julia. Ça suffit ! OK ? Je veux tourner la page. J'ai eu une jeunesse trop influencée par elle. » Elle alluma une cigarette et continua.

— Je serai maintenant redoutable avec elle. Je suis dans la rupture. Je te préviens, Michel, ma vie ne dépend plus de celle de Julia. OK ? En revanche, elle me parle souvent de toi avec ambigüité. »

Elle avait eu tout le temps ces derniers mois pour y réfléchir. En fait, elle savait au fond d'elle-même qu'elle avait de plus en plus confiance en son destin. Mais elle cachait ce profond sentiment derrière une timidité, une réserve.

— Avec Emmanuel, je constate les bénéfices de cette séparation en ce moment. Je me sens aujourd'hui délestée d'un poids. Alors qu'en était-il réellement de notre relation ? Julia s'imaginait plus de facilités avec moi que ce qu'elle en supposait vraiment. Et puis, son entourage familial, l'absence affective de son père et de sa mère ont contribué à ce qu'elle se tourne vers moi. Je sais que c'est encore une souffrance pour elle, comme pour moi du reste. Je ne veux pas lui causer de tort. Je ne déteste pas Julia pour autant. Julia est inconstante. C'est une écorchée vive et elle est très fragile. Je ne veux plus cohabiter avec elle. Je me suis arrachée à Julia, à son emprise. Je resterai discrète. Je ferai tout pour qu'il n'y ait aucun caillou dans l'engrenage de notre rencontre. »

Elle menait la conversation comme un chef d'orchestre qui attend sa pianiste. Ses paroles allaient de l'allégo au largo. Elle reprenait avec insistance ses mots modérément et d'une manière pondérée, parlant sans véhémence. Sûre d'elle, calme car elle voulait rester fidèle en amitié. Je pris la parole et déclarai :

— Je serai maintenant toujours à tes côtés. Je te promets que je ne laisserais rien ni personne nous séparer. Rattrapes-toi, Léa. »

J'insistais car Michel n'était pas complètement convaincu des résolutions de Léa. Et pourtant, dans ce qu'il nous avait confié, manifestement, il éprouvait une attirance pour Julia. En fait, il composait avec sa conscience. Il avait du flair et il savait d'où venait le vent. Mais il avait besoin d'être rassuré. Intelligemment il avait assez bien synthétisé sa situation avec la nôtre. Il ne fallait pas qu'on lui pose de problèmes pour qu'il puisse s'affirmer. Du reste, il conclut :

— Oui, je rêve de passer toute une vie avec la même femme. Je ne cherche pas la conquête mais la stabilité. »

Nous sommes repartis en nous disant à demain. Il ne fallait pas en rajouter pour que notre virée à Paris se passe bien. J'invitai Léa dans une brasserie place du Vieux Marché pour un plat. Elle accepta en m'embrassant dans la 2 CV qui passa du bleu au rouge. En rangeant la

voiture place du Vieux Marché, que vois-je ? La NSU orange de Vincent ! Il était à la terrasse du café « Le Français », seul devant sa bière.

— Vincent ! Vincent ! » Cria Léa en courant vers lui. Il se leva, très surpris et chercha d'où venait son nom. Elle se précipita dans ses bras.

— Vincent, mon Vincent. » Elle s'effondra dans ses bras.

— Léa, Léa, ma petite sœur, qu'est ce qui t'arrive ? Bon sang ! »

Je lui fis signe, le doigt sur la bouche, de la laisser encore un peu. Nous nous sommes assis et je lui ai raconté notre histoire. Léa ne dit pas un mot. Vincent avait commandé une autre bière. Les yeux grands ouverts, la tête oscillante le sourire aux lèvres, il m'écoutait avec attention. Il réagit à sa façon :

— Cela fait cinq mois que je n'ai aucune nouvelle de vous. Personne ne pense à moi et tout ce chagrin pour une péripétie amoureuse. »

Il prit le menton de Léa : « N'est-ce pas, ma grande pianiste rusée ? ».

— Vincent, tu prends la NSU et tu nous pilotes à Paris demain ? » murmura-t-elle à ses oreilles.

— Qu'à cela ne tienne ! Je me sens mieux. Je téléphone au frangin et on y va. »

La journée était belle et ensoleillée. Nous sommes partis de très bonne heure tous les quatre à Paris. Vincent avait mis sa casquette de chauffeur routier et ses lunettes de soleil dans le style Eddie Mitchell. Michel avait pris sa guitare et nous faisait chanter. Léa, en petite robe d'été et foulard dans les cheveux, était montée devant et n'avait qu'une hâte : voir Paris, ville des lumières et capitale de la mode. Michel me parla encore de Julia mais avec plus d'entendement. Les choses étaient plus claires entre nous. Nous nous sentions soulagés. Direction Notre-Dame. Puis nous sommes allés au Grand Palais. Une exposition sur le prêt-à-porter avait lieu avec des couturiers comme Gaultier, Rykiel, Saint Laurent, Kenzo, etc. Léa était ravie. De toute façon c'est elle qui dirigeait. Très excitée en cette fin de matinée.

En face, au Petit palais, le photographe de Paris, Jean Philippe Charbonnier, exposait ses images « L'œil de Paris ». A ma demande, nous y sommes allés. Nous avons fini dans le quartier Saint Germain ou au quartier Latin. Tardivement j'ai suggéré de déjeuner à la brasserie Lipp. Institution parisienne incontournable, elle abritait le monde politique, littéraire et artistique. Du reste je fis remarquer à la belle Léa une table où Madeleine Robinson buvait son petit verre de vin rouge à quinze heures tous les après-midis, d'après le barman. Léa, assise sur la moleskine marron de sa banquette, était fascinée par les décors, la beauté des céramiques et les immenses lustres. A la sortie de la brasserie, je me suis approché d'elle et je lui ai serré le bras en lui disant :

— Reste à côté de moi, c'est ici que Ben Barka, un opposant marocain, fut enlevé.

— Tu penses qu'on pourrait m'enlever pour le Maroc ! Mais je suis suisse française.

— Je t'aurais échangée pour 300 chameaux. » Elle rit de bon cœur et m'embrassa sur le trottoir amoureusement. Doisneau aurait pu nous prendre en photo.

On se dirigea en face, au « Café de Flore », le rendez-vous du tout Paris. On marchait et causait beaucoup, même Vincent, qui donnait le bras à Léa de peur de la perdre, s'intéressait à la discussion. A la terrasse du café, Vincent en profita pour chaparder une soucoupe au nom du Flore.

— Tiens, Léa, mets ça dans ton sac. » Elle était implicitement complice, ce qui plut à Vincent.

Pendant que nous marchions, les rayons de soleil au travers des arbres en feuilles venaient réchauffer les jambes de Léa. Elle allait encore se plaindre au retour. Nous marchions

lentement, la cigarette au bec, les mains dans les poches. Léa faisait tourner son sac. A ce moment-là, elle avait encore un je-ne-sais-quoi qui me comblait. Sous cette allure nonchalante brûlait un tempérament de feu. Elle aimait la vie de bohème à « *Paris au mois d'août* » ... Enfin avec tout de même un peu de francs suisses dans le « porteur ». Comme toutes les suissesses quoi ! Je fis un rapide détour à la boutique Sonia Rykiel sur le boulevard Saint Germain. Léa nous lança des boules de fleurs de platanes en fleur. Déchaînée ! Avec Vincent on la prit pour l'enfermer dans un petit parc en prévenant le gardien.

— Surtout ne lui ouvrez pas ! »

Tranquille un instant, elle réussit à s'échapper.

— Paris ! Paris ! Enfin ! Comme je t'aime ! » murmura-t-elle à Vincent qui fronça des sourcils.

— Mais non, mon bon Vincent, ça ne s'adresse pas à toi ! » ajouta-t-elle en lui donnant une bise. Une folie.

Claude Sautet, de la nouvelle vague du cinéma, aurait pu nous filmer. On s'assit en terrasse et nous voilà partis dans des discussions sur des livres de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir et sur l'existentialisme. Une prof de français nous avait dit, lors d'une conférence à la Frat : « Si vous lisez « *La nausée* » de Jean-Paul Sartre, enfermez-vous chez vous. » (Sic). « Jean Sol Parte » comme disait Boris Vian dont je venais de lire « *L'écume des jours* ». J'étais encore bouleversé par ce livre. Evidemment, Léa en profita pour gamberger et nous faire partager ses impressions et ses sentiments à propos du livre de Simone de Beauvoir *Le deuxième sexe*. Elle me répondit en développant :

— Je suis assez d'accord avec elle quand elle dit qu'en tant que femme, si je réclame des hommes plus doux, plus gentils, les femmes doivent s'encourager à être des battantes. »

Avertissement retenu pour donner suite à l'épisode chez Michel. Elle avait beaucoup de pensées nouvelles à nous révéler. C'était agréablement surprenant. Et j'en profitais aussi pour lui concéder une citation de Simone de Beauvoir dans le même état d'esprit.

« *On ne naît pas femme, on le devient.* » Signé Simone, ma chère suisse française !

Ce qui suscita une passionnante conversation sur la féminité. Julia a dû avoir les oreilles qui lui sifflaient. (Chut !). Je lui fis remarquer aussi que Jean-Paul Sartre et Simone avaient vécu à Rouen et qu'ils fréquentaient la brasserie *Le Métropole*.

— Nous irons prendre un thé au Métropole pendant ton séjour, chère Léa. Le lieu est resté tel quel puisque classé. »

Elle craqua, prit mon visage entre ses deux mains et m'embrassa devant tout le monde. Un peu théâtral. C'est le moment. Je fouille dans la poche interne de mon blouson et je lui offre le premier parfum de chez Sonia Rykiel, 7^e sens. La vie, c'est parfois comme une fragrance ou une touche de parfum.

Quel joli mois de mai ! On suivait Léa respirant son parfum le nez au vent. Michel maintenant saisissait et finalement appréciait notre relation. Il m'en fit la confidence.

— Tu as de la chance ! me dit-il. C'est une fille extra qu'on ne connaissait que trop vaguement et qui se révèle agréablement. Je crois maintenant qu'on peut dire que nous rentrons dans la vraie vie. »

Depuis toute notre histoire de jeunesse, nous étions sûrement à un tournant. Nous devenions plus authentiques, plus vrais. Cette journée à Paris nous avait décomplexés. Nous dépassions nos blocages de jeunesse. Pour tous les quatre, rien n'empêchait désormais d'être nous-mêmes. C'était clair. Aussi je devinais sans prétention que, pour Léa, cette journée parisienne avec ses trois garçons nous prouvait que, d'une femme de vingt-quatre ans énigmatique, lui

permettait de passer plus facilement du rang de jeune femme à celui de femme jeune. Elle prenait modestement mais sûrement de l'ascendant. A son retour, Julia aurait du fil à retordre.

Moi aussi, je m'affirmais de plus en plus. Mes projets, ma vie, peut-être avec Léa, changeront mon existence. Était-ce un rêve ou une réalité ? En tout cas je le désirais. Malgré tout je pressentais qu'il y avait encore des zones grises. Passons à la soirée, on verra plus tard. J'avais mon idée. Je proposai une grande soirée jazz. Au Slow Club. Art Blakey et les Jazz Messengers venaient y faire une *jam session*. Club mythique, le Slow Club était indissociable du temple du *Be Bop*, du swing, comme le fameux club *The Cavern* à Liverpool était indissociable des Beatles. Là, je ramenai ma science et Michel m'emboîta le pas. Vincent, derrière Léa qu'il tenait par les épaules, la regarda de toute sa hauteur et lui dit :

— Ma petite, tu vas swinguer fort ce soir. Mais avant, on va becqueter proposa-t-il. J'ai la dalle.

— Tu as raison Vincent ! Le club n'ouvre pas avant 22 heures. » lui fis-je remarquer.

— Emmanuel, trouve-moi une taverne grecque. » réclama Léa. Déchaînée celle-là ! Infatigable !

Il était 21 heures. Nous remontions la rue de la Huchette. Une jeune et belle grecque nous invita à entrer dans sa taverne, le *Mythos*. Nous avons dînés dehors et l'ambiance était au sirtaki, la danse et Résiné, un vin blanc crétois au goût âpre. Un serveur, les bras en l'air, claquant des doigts, vint vers Léa. Il lui demanda de s'asseoir sur une petite table en bois peint. Sur une musique de Nikos Theodorakis il prit entre ses dents le coin de la table et, aidé par sa large poitrine, il souleva la table et la belle Léa transie de peur. La table reposée, Léa et Vincent, bien imprégnés d'ouzo, dansèrent sur la table. Ça claquait des doigts, ça dansait les bras en l'air et les brochettes d'agneau arrivaient en abondance. Tous les serveurs de la taverne avaient lâché le tablier. Ils cassaient des assiettes et n'avaient d'yeux que pour Léa. J'ai eu un frisson d'inquiétude. Je me suis promis d'emmener Léa et les autres en Crète. Comble de tout, Michel, aidé par une jolie grecque, s'entraînait au bouzouki dans le fond du resto. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre ! Il était 23 heures. On reprit nos esprits en buvant le café grec dans les zazwa en cuivre pour se dégriser un peu. Léa avait mis sa tête sur mes genoux. Son cœur battait à cent à l'heure. Rien à craindre, elle avait une santé éclatante de montagnarde. A cet instant, elle n'était plus la suisse française. Elle assurait sa liberté pour abandonner son conformisme. Nous avons réglé l'addition (salée) et direction le Slow Club, pas très loin.

Un monde fou à l'approche du club. Et déjà des sonorités *bebop* nous parvenaient aux oreilles, entraînant notre curiosité. Nous avons eu quelque peine à nous frayer un passage pour entrer. Pas de chichi, ambiance british. Les couples flirtaient ou buvaient en bavardant. Ça swinguait dans la cave. Les lumières se sont éteintes, les zazous se sont arrêtés de danser. La scène s'est illuminée. Les voilà sous la voûte de la cave. Décontractés, d'un pas lent, se croisant, saluant la foule sous les applaudissements, ils ont effleuré leurs instruments. Art Blakey à la batterie, Lee Morgan à la trompette, Gene Ramey à la contrebasse, Wayne Shorter au saxo. Ils ont joué d'entrée *Blues March*, l'indicatif de "Pour ceux qui aiment le jazz "d'Europe 1. Léa me regardait explicitement. C'était parti. Keith Jarrett est arrivé au piano et a entamé *Moanin'*, un de mes morceaux préférés, avec *A night in Tunisia*. Puis deux grands slows, *Whisper not* et le fameux *Like Someone in Love*, que nous avons dansé uniquement tous les deux, Léa, ma suisse parisienne et moi, son français parisien. Elle avait ses bras autour de mon cou et les miens

autour de sa taille. On fumait une cigarette à deux. On parlait à deux. On écoutait à deux. On s'embrassait à deux. Formidable ! Des minutes de chance, de bien-être. Plus rien ne pouvait nous arriver. Et pourtant.

— Emmanuel, j'ai une pensée pour Julia, je peux ? » dit-elle timidement.

— Mais bien sûr, Léa. Nous aussi on pense à elle. Regarde Michel, il danse avec une belle asiatique et je suis sûr qu'il pense à elle. Regarde Vincent au bar, se débrouillant avec une belle américaine, il pense à elle. »

Alors pourquoi m'avait-elle posé cette question ? Sans doute un petit égarement traversait l'esprit de Léa. Restons lucides en toutes circonstances. Il était quatre heures du matin. La *jam* se terminait. Nous devions songer à rentrer. Assis sur le rebord du caniveau de la rue, la veste sur les épaules, nous respirions l'air de Paris. Ça sentait bon l'air de la Seine à Paris au mois de mai. Un beau croissant de lune me fit penser un court instant aux montagnes vaudoises. C'était loin ce souvenir maintenant. Y penserais-je encore ?

— On se lève, les gars, et on y va. » dit Vincent. J'ai cru qu'il embarquait son américaine. *Il est cinq heures, Paris s'éveille...* et je marchais main dans la main avec Léa à travers les rues de Paris. Mes pensées me parlaient. Mon humeur me ramenait aux dernières années de notre (nos) rencontre(s). Je me suis regardé dans une vitrine. Oui, c'était bien moi.

Nous étions à Rouen à sept heures du matin. Vincent eut encore la force de nous reconduire chacun chez soi. Léa téléphona d'une cabine à ses parents pour les rassurer quant à son retour. Ils lui demandèrent d'être à la Frat pour midi ; en échange, elle leur dit qu'elle dormirait chez Emmanuel. Et pourquoi pas ?

— Emmanuel, demain je reste avec mes parents, il le faut. Alors dodo et repos demain. » Je fermai les volets qui *coinquent*. Nous nous endormons comme des petits chats, sagement dans les bras l'un de l'autre. A midi, après un léger café et un puissant thé, Léa repartit à pied, pas très fraîche. Je me recouchai jusqu'à 15 heures. Réveillé par les rayons de soleil qui traversaient les persiennes, je pris une douche.

Coup de sonnette. Quelle surprise ! C'était Antoine et Valentine. Sensationnel ! Nous sommes descendus au Café italien pour prendre un brunch au jambon de Parme.

— Comment ça va ? » me demanda Valentine.

— Et toi, Valentine, depuis tout ce temps ? » lui répondis -je.

Nous voici partis dans des narrations, des confidences à n'en plus finir. Valentine était heureuse avec Antoine. Elle comprit très bien ma relation avec Léa. Elle m'en félicita. La vie changeait pour tous, sans ressentiment. Nous en plaisantions l'un et l'autre. Elle était égale à elle-même, nous nous comprenions. Nous serions de grands amis maintenant. Valentine ne me dérangerait jamais. Du reste, Antoine implicitement savait tout et n'était pas du tout gêné vis-à-vis de moi comme de Valentine. Nous avons flâné dans les rues de Rouen et sommes entrés dans quelques boutiques.

Nous avons fini la soirée au Café de Rouen, place du vieux Marché. Au centre de cette place est installé le plus grand marché de gros de la ville. Une halle dans le style des halles Baltard à Paris. Je fréquentais assez souvent au petit matin ce lieu bruyant. Au coucher du soleil, les arbres sur la place étaient envahis d'étourneaux migrants causant un vacarme infernal.

— Antoine, je pense que nous retournerons en Suisse cet été au mois d'août pour les fêtes de la Taveyannaz dans le canton de Vaud.

— Excellente idée, me répond-il. Nous en avons parlé à Noël. Crois-tu que nous pourrions venir, Valentine et moi ? » Dans le regard que Valentine m'envoya, j'ai ressenti une telle envie que je n'ai pas pu résister à leur donner une réponse évidente. Son esprit vif n'hésiterait pas

à aller vers les vaudoises. Je m'en réjouissais à l'avance. Valentine du reste me fit une confidence à mi-voix :

— J'aime beaucoup Antoine, Emmanuel. Il peut s'appuyer sans crainte sur moi. J'ai changé, tu sais, depuis que tu m'as connue à la Frat. Actuellement, je suis responsable d'un service financier dans une banque. Je n'ai pas l'intention d'en rester là. Et je voudrais trois enfants. »

Chère Valentine, tu seras toujours dans mon cœur. Elle ne fumait pas mais ne crachait pas sur le Bordeaux. Elle tenait ça sans doute de ses descendances galloises. (Hum !). Valentine, avec son charme discret, avait acquis du tempérament. Sentimentalement pas facile à approcher, elle ne dédaignait plus la vie matérielle. Ce qui du reste servait la cause de sa féminité. Antoine était ému. Il nous confia en dégustant un bon cognac :

— Je n'ai pas fait grand-chose de mes dix doigts jusqu'alors, dit-il en rigolant. Je veux mener à bien mon futur métier de prof de musique. Avec Valentine, je comprends plus sérieusement ma vie. Je serai honnête et généreux avec toi, Valentine. Deux enfants, je serais plutôt d'accord. »

Que dieu les bénisse ! Un véritable serment d'amour. Je vous lie par les liens du mariage. Ils feront partie de ma famille.

— Vous êtes formidables tous les deux. Je ne m'attendais pas à autant de sincérité et de confiance. Ta présence sera appréciée, Valentine. Mon amoureuse à moi, je veux vivre avec elle, même en Suisse. Tu verras, Valentine, là-bas, cet été on sera bien et tu feras leur connaissance. »

Ah ! Ça faisait du bien d'entendre ces deux-là. Après tout, une troisième fille dans le team, ça pouvait apaiser les mœurs. Valentine me remercia affectueusement avec deux grosses, grosses bises sur les joues. Je les lui rendis sans crispation. On approchait du week-end de la Pentecôte.

Cette nuit-là, au petit matin, un gros orage éclata. On respirait mieux. Je me suis réendormi nu sur le ventre. Dans la matinée, Michel vint me rendre visite vers onze heures.

— Salut Emmanuel ! Excuse ma venue sans t'avertir mais je voulais parler avec toi de nos vacances cet été, en Suisse. » Je lui racontai la belle histoire d'amour d'Antoine et Valentine.

— Ils sont venus me voir et ils veulent vivre ensemble maintenant. Je me suis permis de les inviter pour notre retour en Suisse cet été. Ils seront avec nous. Un café, Michel ?

— Tu as bien fait de les inviter. Avec Valentine, nous serons moins entre nous. Je pourrais réviser mon gospel avec lui. C'est super, leur rencontre ! En fait, il te pique Valentine et tu conquiers Léa. Je plaisante ! »

Je souris de son humour. En quelque sorte, Michel ne refusait jamais la bonne compagnie. Sa bonne humeur le lui permettait. Nous avions tous les deux envies d'une vraie amitié. On se comprenait bien. Il venait souvent à la maison quand il vivait chez sa mère. Mon père appréciait sa culture générale. La sœur aînée de Michel, Thérèse, enseignante en primaire, avait été mon institutrice. Nous nous entendions bien pour nos sorties, nos soirées. Son esprit, son comportement ainsi que son indépendance me convenaient. Je reprenais aussi avec lui mon envie de liberté. Sa personnalité attrayante et ma cordiale séduction nous permettaient d'être bien ensemble. Cette sympathie attirait autour de nous de bonnes relations. « Plus il y a du monde autour de moi, mieux je me porte ». (Une de mes formules préférées). Nous nous sommes quittés sur ces bonnes nouvelles. En fait, c'est moi qui lui avais parlé des vacances.

Je n'avais rien prévu avec Léa pour le week-end. Je suis allé la chercher à la Frat. Il était onze heures du matin. Elle était en grande conversation avec ses parents dans l'arrière-cuisine. Son père vint vers moi :

— Bonjour Emmanuel. Comment allez-vous ! Vous prendrez bien un thé ? » Je ne savais pas trop comment me comporter devant ses parents après toute cette semaine de sortie avec leur fille. Installé dans un grand fauteuil en osier sur la terrasse, sous un acacia en fleur, j'attendais Léa. Elle arriva, toujours aussi chic. Elle portait son ensemble noir avec un chemisier blanc. Bien coiffée, elle m'embrassa très officiellement.

— Excuse-moi mais j'étais au piano. Juste avant je parlais à mes parents de notre départ pour la Suisse. » dit-elle de sa voix douce et agréable.

— Nous partons lundi matin. » m'annonça son père. J'avais donc encore deux jours avec Léa. Il ajouta :

— Au fait, nous avons eu les parents de Julia au téléphone. D'abord, ils ne comprennent pas pourquoi elle n'est pas venue en France. Nous aurions pu la prendre dans la voiture. C'est une amie de Léa et aussi la vôtre ! J'ai appris que Julia était dans un état de tristesse grave au point qu'elle s'est mise en arrêt de maladie. Que s'est-il passé ? Léa ne veut pas en parler.

— Michel, en France, a eu des nouvelles de Julia fréquemment, lui expliquai-je. Je m'informerai auprès de lui.

— Léa nous apprend que vous viendriez à la mi-été. Je veux que tout se passe au mieux entre vous afin de passer de belles fêtes estivales traditionnelles et religieuses. Léa, que fais-tu demain ?

— Je pensais sortir avec Emmanuel à Rouen. Mais j'ai décidé de rester avec vous aujourd'hui. Je le verrai donc après-demain. » Grande tacticienne. Léa savait arriver à ses fins. Je suis reparti avant le déjeuner. J'étais inquiet. Les parents de Léa m'avaient chiffonné en me responsabilisant. Je devais me fier à mon flair. Et celui-ci me disait que quelque chose n'allait pas en Suisse. Je cherchai à joindre Michel.

Il était quatorze heures. Je téléphonai à l'organisme de mon futur stage pour ma deuxième session. Ensuite, je déjeunai. La secrétaire m'annonça que je devais être à Paris lundi à dix heures et ce pour toute la semaine. Très bien, je m'excuserai auprès des parents de Léa pour mon absence forcée et je n'assisterai pas à leur départ. Parfait. Mes esprits avaient besoin de calme. Où déjeuner ? Je me fis inviter chez Valentine qui, cela tombe bien, pouvait me recevoir seule. Valentine saurait me calmer.

— Bonjour Valentine. Merci de me recevoir, j'ai apporté le dessert.

Nous étions très contents de nous revoir seuls tous les deux. Valentine aimait s'habiller BCBG. Elle m'accueillit avec un blazer et une chemise à carreaux de style anglais. Ses cheveux de couleur naturelle étaient retenus par un bandeau serre-tête. Très femme d'entreprise. Elle m'apprit qu'elle avait maintenant une place importante dans sa banque, un poste de courtier de marchés boursiers. Dans ses déplacements, elle dégageait un léger parfum de L'Air du temps de Nina Ricci. Autour de son cou elle portait un beau collier de perles venant probablement d'une vieille tante galloise. Je lui fis des compliments et elle me dit :

— Dans mon travail je suis obligée de m'habiller tous les jours. Et puis, selon moi, la façon dont une femme entretient son corps reflète son mode de pensée et sa manière de vivre. » Que cela est bien dit et que j'approuve. Je lui expliquai notre situation afin qu'elle puisse mieux comprendre nos nouvelles relations en vue des vacances d'été. Et je commençai à lui parler de Julia, ma grande préoccupation.

— Antoine m'a déjà raconté votre séjour à Noël et ton amour pour Léa. C'est la vie. On

ne peut pas tout contrôler surtout nos sentiments. Vous devez vous rapprocher de Julia et ne pas la laisser croire qu'elle se retrouve seule. Ce n'est pas agréable. Julia et Michel doivent se découvrir, surtout Michel. Etant neutre, je voudrais en parler avec Léa afin de la convaincre d'une autre attitude envers Julia.

— Ah, non Valentine ! Ne trouble pas Léa, c'est suffisamment difficile pour elle. Tu m'as entendu. C'est fini entre Léa et Julia. Il n'y a pas de médiation.

— OK ! OK ! Mais ça commence entre Michel et Julia, si je pige un peu non ? »

Elle éclata de rire ; elle prenait cela avec réalisme et décontraction. Valentine était aujourd'hui une femme sociable et optimiste. Elle était simplement curieuse de la vie des gens et n'hésiterait pas à aller à l'encontre des deux suisses.

— La délicieuse Valentine a cuisiné avec amour une grosse quiche lorraine à son inquiet Emmanuel. »

Je savais que Valentine ramènerait les événements à leur juste hauteur. Elle est rassurante. Valentine est une vraie et généreuse copine. Restons simples. Je passe un bon moment avec elle. Puis, à mon grand étonnement, je l'observe un moment. Je la trouve fort pétillante et impatiente. De sa voix la plus douce, la plus tendre, la plus émouvante, elle me dit :

— Emmanuel, je t'annonce que je suis enceinte !! Je ne m'en plains pas et je serai une bonne mère. Je dois le dire à Antoine. Je veux juste vivre ma vie avec lui loin des disputes et du stress. »

J'embrasse Valentine de tout mon cœur. Je suis heureux pour elle après tant d'années d'hésitation dans sa vie. Elle me ferait presque pleurer. Elle est d'une simplicité, d'une gentillesse, d'une droiture captivante pour la gent masculine.

— Le dessert, s'il te plaît, ma belle. J'ai une envie de douceur sucrée. »

On s'est coupé de grosses parts du Saint Honoré que j'avais acheté chez Féret. On croquait à pleines dents comme par envie de croquer aussi la vie, notre vie. On riait, la crème sur le nez. On se racontait des histoires de la Frat, toutes empreintes de dérision mais aussi de vérité. Avec Valentine, on n'avait plus peur de surmonter les obstacles. Je pensais que Valentine recherche maintenant la stabilité et la sincérité et non une aventure sans lendemain. Quelle joie ! Je quittai Valentine et son bébé et me rendis chez Michel. C'était ma tournée.

Il était 17 heures passées, j'étais sûr de le trouver chez lui.

— Bonjour Michel. La journée est terminée ?

— Oui, et j'ai tout mon week-end de libre. » dit-il avec soulagement.

Je lui rapporte les impressions des parents de Léa à propos de Julia. Il n'en fut pas étonné.

— Je suis au courant puisqu'elle m'écrit souvent comme je te l'ai dit. L'éloignement avec nous, le départ de Léa, la semaine de Noël, ont contribué à sa grande tristesse du moment. Je ne peux pas être à ses côtés, pour autant elle me le demande, alors je lui écris. Je n'en saurai pas plus, il faudra attendre cet été.

— La météo est de circonstance en ce moment. Je te suggère une soirée resto à Dieppe en bord de mer. Qu'en penses-tu ? Demain je passe la journée avec Léa.

— Avec plaisir, la semaine a été pénible au travail. »

Et nous voilà parti à la brasserie « La mouette à vélo » à Dieppe. Nous avons passé une soirée épatante, intarissable, entourés de touristes. Il y avait un air de vacances d'été, du reste. Nous avons aussi parlé de nos vacances en Suisse jusqu'à la fermeture de la brasserie. En sortant nous sommes allés fumer une cigarette sur le front de mer. Les mains dans les poches, nous marchions au rythme lancinant des vagues. Le ressac de la mer, l'air iodé et la pleine lune nous accompagnaient dans nos réflexions.

Le lendemain matin, je suis allé chercher Léa de très bonne heure. Elle m'attendait à la Frat. Il faisait beau mais l'air était plutôt orageux. Je lui proposai une journée calme, nostalgique et un peu romantique. Avec la 2 CV, je l'emmenai dans des endroits qui avaient marqué ma jeunesse. Tout d'abord, mon école primaire et l'immense jardin des plantes publique juste à côté. Nous nous sommes promenés autour des bassins où je faisais naviguer mes bateaux. En remontant la grande rue d'Elbeuf, je me suis arrêté au garage qui, pendant les courses du circuit automobile des Essarts, accueillait les pilotes anglais et leurs voitures. Pendant toute la semaine avant les courses, nous venions, gamins, après l'école, faire briller la carrosserie des Maserati, Brabbham, Ferrari et Porsche en récoltant nos premiers deniers. Du reste, nous lorgnions aussi sur deux voitures bien accidentées au fond du garage et ont rêvait d'être au volant.

Nous sommes remontés jusqu'au lycée des Bruyères et son internat de jeunes filles. Mes premiers flirts. J'habitais la rue juste en dessous. Cet immense bâtiment scolaire était planté dans un grand et beau parc clos de murs. C'est dans cet établissement que les familles bourgeoises rouennaises plaçaient leurs filles en internat. Léa se laissait conduire et écoutait mes bavardages. Elle ne faisait aucun commentaire. Nous sommes redescendus dans mon quartier et, en le parcourant à pied, je lui racontais des histoires vécues sur chaque maison, sur chaque famille. C'était merveilleux de souvenirs nostalgiques pour moi mais aussi d'intérêt pour elle. Elle ne s'ennuyait pas de mes péripéties de jeunesse. Je lui fis visiter le presbytère de l'église de Notre-Dame de Lourdes. C'est dans cette grande salle lugubre, obscure et en même temps magique, que ma grand-mère, quand il pleuvait, nous emmenait voir des films le dimanche en fin d'après-midi. Mamie était passionnée de cinéma. Elle connaissait le nom de tous les acteurs. Au retour, nous revivions le film et elle critiquait le jeu de tous les acteurs. Et elle terminait chaque fois son laïus en disant : « Si j'avais été là, cela ne se serait pas passé comme ça ! ». Et je regardais mes premiers films en noir et blanc. C'est sûrement à cette époque que j'ai commandé à m'enthousiasmer pour le cinéma. Je me souviens encore du film *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau.

— Bonsoir la Belle. Venez dans mon château fantastique, chère Léa. Je suis votre Jean Marais. N'ayez pas peur de mon apparence, de ma laideur.

Je vous suis mon prince, cher Emmanuel. On m'appelle « Belle » et je suis perdue. » Elle me salua respectueusement. Je la pris et la portai dans mes bras, comme dans le film. Je me mis à tourner avec elle. (Ou Belle)

Toute une symbolique ressentie avec complicité par l'un et par l'autre. Comme au théâtre. Peut-être une pièce à jouer pour notre troupe. Sans oublier, à Sotteville-Lès-Rouen, le temple protestant tout en bois en face du bois de la Garenne. Après nos études bibliques, je passais mes jeudis après-midi à jouer à la balle aux prisonniers. On se baladait main dans la main.

Léa avait mis son jean négligemment délavé et un gros pull bleu clair. Ses lunettes rondes, de soleil, dissimulaient son regard. Sa coiffure aux mèches dégradées lui donnait une ressemblance avec l'actrice Macha Méril dans le film *Les uns et les autres* de Claude Lelouch. Un excellent film et une très belle histoire d'amour et de musique. J'avais moi aussi mon jean Levi's et mon pull bleu foncé. Incroyable ! Nous venions de nous en apercevoir, on aurait dit deux jumeaux. Cela nous fit rire.

Je connaissais très bien une petite guinguette en bord de Seine que je fréquentais assez souvent dans mes moments de réflexion ou de vague à l'âme. On pouvait y déjeuner et le patron était un amateur de jazz. Allez ! C'était parti pour le village de Léry-Poses.

Nous sommes arrivés devant l'écluse de Poses. Il faisait chaud et le temps était lourd et couvert. Je me suis garé et nous sommes entrés à l'intérieur de la guinguette. Par chance, quelques musiciens noirs américains improvisaient en vue de la soirée. Ils venaient de la base américaine d'Evreux. Le patron me reconnut et nous avons eu tous les honneurs.

— Emmanuel, j'ai du brochet au beurre blanc, pommes vapeur ce midi. Tout est prêt.

— C'est quoi le brochet ? » me demanda Léa qui commençait à gigoter sur sa chaise sur l'air de *St. Louis Blues*, grand standard de Billie Holiday.

— C'est du poisson de lac, chère Léa. Ça se mange avec du Coca Cola.

— Si tu me prends pour une idiote, tu vas me le payer. Invite-moi à danser. »

Nous étions transportés en Alabama ou en Louisiane. D'autres couples, un peu égarés comme nous, vinrent nous rejoindre.

— Emmanuel ! Le poisson est servi. » cria Joël ! Un délice. Léa a fini toute son assiette.

Elles ont bon appétit les suisses françaises ! A la fin du repas, un orage d'après-midi craqua. Court mais fort. Grand calme sous la guinguette, on n'entendait que les grosses gouttes d'eau qui s'éclataient au sol. Après cet orage, tout était chamboulé autour de nous. La campagne chargée de brume, l'odeur de la terre, de l'air un peu sucré était plaisante à respirer. J'en ai profité pour dire à Léa que j'avais été invité à déjeuner par Valentine.

— Je ne connais pas Valentine, qui du reste, est un adorable prénom.

Je lui raconte toute l'histoire de Valentine et surtout cette belle rencontre entre elle et Antoine.

— Je me suis permis de les inviter cet été.

— J'ai hâte de la connaître. » me dit-elle avec emballement. C'était très sincère.

Le soleil était revenu. Les musiciens sont repartis. Après les cafés, j'ai demandé à Joël de nous prêter une barque pour naviguer sur la Seine.

— Surtout ne va pas vers l'écluse. Regarde, là-bas, tu as de quoi accoster pour aller sur cette petite île entre les deux bras de Seine. C'est très sympa et vous pourrez y faire une sieste. »

Léa voulut ramer. Il y avait un peu de courant. Nous avons mis un temps fou à accoster et nous amarrer. Sur cette île respirait une ambiance du *Grand Meaulnes*. Allez savoir pourquoi ? Silence et beauté sauvage. Nous écoutions les merles siffler, le bruit claquant des moteurs de péniche, le ressac de l'eau et le clapotis des poules d'eau. Léa m'alluma une cigarette. Nous l'avons grillée à deux, allongés dans les hautes herbes sous les saules. Des caresses, des baisers, des regards et l'amour enroula nos corps nus. Une autre belle page de notre rencontre.

Le retour fut tout aussi ardu que l'aller. On ramait dur contre le courant. Arrivés sur la berge, Léa voulut voir les écluses. Promenade sur le chemin de halage avec Emmanuel comme guide. Le ciel se dégagait des brumes de l'orage. Le soleil s'en allait, me procurant une vague tristesse. Des reflets rouges embrasaient maintenant le ciel. Je fixai ces rayons rouges qui venaient frapper ma rétine. Et, comme le décrit Jules Verne, le rayon rouge devint vert mais d'un vert merveilleux, celui de l'espérance. La nuit descendait doucement.

J'ai encore des vieux souvenirs jamais périmés et j'avais encore à faire le point sur ma vie. Léa pendant cette semaine n'était plus une suisse française mais une française venant de Suisse. Elle était une chanson de Jean Jacques Goldman, *Comme toi*, une photographie de Jean-Louis Sieff à Paris, la palmeraie de Vaï en Crète, au coucher du soleil, une plage sous le vent à Ostende, la palmeraie de Ghardaïa, les collines de la Toscane en automne... tous ces étonnants endroits dont je rêvais ou parmi lesquels je m'étais aventuré. Le retour se fit en silence. Je

l'aimais davantage à chaque moment passé avec elle. Nous étions maintenant à la veille de son départ. C'est elle qui vint frapper à ma porte ce matin-là.

— Il est dix heures, mon amour. » Elle m'apportait des croissants et du pain chauds. « J'ai pris la voiture des parents. Je veux sortir avec Valentine et Antoine. Débrouille-toi ! » Léa aimait décider pour oublier.

Extravagante Léa. Inoubliable Léa. Elle courait dans tous les sens. Pleine d'énergie et engagée dans l'instant. Les autres étaient très importants pour elle. Je n'osais la regarder car mon cœur était triste ce matin-là. J'ouvris la fenêtre. Le soleil avait du mal à traverser l'air humide de ce matin. Normal, il était comme mon cœur.

Je descendis à la cabine téléphonique le café à la main et je téléphone à Valentine et Antoine. Evidemment, nous étions dimanche et je les ai réveillés. C'est Valentine au bout du fil qui me coupe la parole :

— Tu viens immédiatement nous chercher, mon p'tit Lou et je réveille mon prince charmant. » (Encore un !)

Quel humour ! Je ne la reconnais plus. Il y a quand même du laisser-aller dans les rapports. Ou plutôt, je pense que Valentine avance selon ses principes et s'affirme comme une femme enthousiaste et réfléchie.

Le ciel se découvrait derrière des cumulus blancs. Un ciel à la Eugène Boudin. Nos amoureuses étaient superbes, incomparables. Elles avaient envie de sortir et de se connaître. Comme par un hasard féminin, elles étaient toutes les deux habillées de façon semblable, avec un charme éternel. L'une Léa, avait mis son ensemble Sonia Rykiel avec une chemise blanche à large encolure et ses bottes noires bien brillantes. Pas de maquillage. Tiens ! Cependant, elle avait mis à son poignet gauche un cordon noir fermé d'une perle de culture. Très chic. Elle l'avait certainement acheté à Paris. La belle Valentine portait une veste style boléro en laine noire de chez Yves Saint Laurent découvrant une large encolure bordée de boutons dorés. Le tout sur une jupe grise mi-longue, elle si pudique. Ses cheveux en forme de chignon négligé étaient retenus par un bandeau noir très fin. Elle prenait soin d'elle et ne s'en cachait pas. Valentine m'épatait par son souci de se faire pomponner par sa coiffeuse et son esthéticienne. Elle qui auparavant était plutôt effacée. Elle était chaussée de bottes tout aussi brillantes que celles de Léa. Dorénavant je l'appellerais Miss Valentine. Leur allure similaire prêtait un peu à rire. Elles s'étaient donné le mot, sûrement. Glamour toutes les deux et pleines de sensualité.

— Nous n'attendions que vous depuis toujours, Mesdemoiselles. » fis-je observer.

Je fis un clin d'œil à Antoine qui haussa les épaules, l'air de dire : c'est ainsi, on ne commande pas. Eh oui, Valentine s'émancipe. Elle réfléchit. Elle décide.

— Les garçons, vous nous sortez aujourd'hui, réclama Valentine. Et c'est Léa qui conduit la VW. Moi, je m'assois devant avec les cartes.

— Elles sont suisses allemandes, ma pauvre Valentine. » rétorqua Léa. Intuitivement le contact était établi. Antoine et moi étions sur les banquettes arrière. Il était déjà midi. Je demandai à Léa :

— Et si on retournait à la mer, Léa, mais pas pour se baigner ? Le temps est plus frais qu'en début de semaine à Deauville.

— Ça me plaît bien, répondit-elle. Et toi, Valentine ?

— Pas trop de route, j'ai un petit bébé dans mon ventre. » Nous étions maintenant tous attentionnés autour de Valentine. Cette nouvelle allait occuper notre journée. Valentine, heureuse, continuait à nous faire des confidences sans détours en présence d'Antoine. Affectueuse, elle assurerait parfaitement son rôle de mère.

— Tu seras une bonne mère poule. » lui confia Antoine en l’embrassant dans le cou.

— Alors direction les falaises d’Etretat, je fais le second pilote, déclarai-je à Léa. A mi-chemin on s’arrêtera aux « Vieux plats », chez Lucette Aubourg, pour déjeuner. »

Cette journée serait un dimanche paisible. Un dimanche de départ probablement. Au bout de quarante minutes de départementales, première étape aux « Vieux plats ». Ce café à Gonneville-la-Mallet était tenu par Mademoiselle Lucette Aubourg, personnalité exceptionnelle du pays de Caux et d’un âge bien avancé. Ce lieu a été le rendez-vous de célébrités extraordinaires comme Gide, Maupassant, Monet, Dumas, Wagner et tant d’autres aujourd’hui comme Sartre, Camus et même Winston Churchill. Ils ont laissé des peintures sur les portes des armoires et des phrases griffonnées. Ce qui a créé entre nous de nombreuses discussions passionnantes. Nous étions fort intéressés par tout ce patrimoine culturel et gastronomique normand. Mademoiselle Aubourg nous servit en entrée (car nous n’avions pas le choix) une superbe sole normande. Puis elle amena le poulet à la normande et termina par un douillon aux pommes avec quatre cafés bien fort arrosés de Calva. Valentine, fine cuisinière, se régala et en faisait profiter son bébé. Léa n’avait jamais mangé autant de sa vie. Antoine et moi étions avec les anges en cuisine. Bref, un véritable repas comme autrefois auquel nous faisons honneur. La bonne humeur et le plaisir de la table créaient de l’ambiance et Mademoiselle Aubourg ne nous lâchait plus avec ses histoires de rencontres avec des célébrités.

— Tenez, dit-elle avec assurance. Là où vous êtes assis, c’était la place de Monet. Et sur la porte en face, il a peint en guise de monnaie. » Elle riait fort de son jeu de mots.

A son initiative, nous avons chanté avec elle une chanson normande reprise plusieurs fois. Léa avait un peu de mal avec l’accent cachois, elle ne pouvait pas quitter son accent suisse. Trop drôle. Valentine me remercia de lui avoir fait découvrir cet endroit si particulier et historique. C’est vrai qu’elle avait été particulièrement éloquente pendant le déjeuner. Elle nous surprit par sa soif de connaissance et sa recherche de conseils auprès de tout le monde.

Il était quinze heures trente et nous reprenions la route en direction d’Etretat nonobstant la facture salée.

Si le temps où les femmes venaient laver le linge sur la plage est bel et bien révolu, Etretat est toujours un endroit où l’homme est en prise directe avec la mer. La renversante verticalité des falaises de la côte d’Albâtre, leurs sentiers, inspirent l’imagination ; on s’émerveille devant un romantique théâtre sur la Manche. De plus, Arsène Lupin y vécut quelques bonnes aventures. Ce résumé illustre bien, pour Léa, l’histoire de l’endroit. Du reste, elle fut inévitablement fascinée et intéressée. Elle avait acheté des photos chez un photographe amateur et plein d’autres documents. En centre-ville nous avons eu le temps de voir le temple protestant de brique et de silex typique du style cachois. Nous avons décidé de monter par un sentier le long de la falaise jusqu’à la petite chapelle de Notre-Dame de la Garde dédiée aux marins. Promenade romanesque et sportive.

— Tu crois qu’on peut s’aventurer à pied là-haut habillées comme nous sommes ? » s’inquiéta Valentine.

— On vous portera sur nos épaules, les snobinettes. » rétorqua Antoine.

Vers dix-sept heures trente bien sonnées, je proposai un goûter dominical dans une pâtisserie que je connaissais bien.

— Voulez-vous prendre un thé chez Cokelaer avec d’excellentes tartes citron appréciées dans tout Etretat ?

— Oh ! Que oui... »

Nous avons passé une bonne journée gourmande au demeurant. Dans cette pâtisserie Léa s'était rapprochée de moi. Elle me regardait intensément. Je sentais de la grisaille dans ses yeux et elle devinait la même chose pour moi. Ma surprise et amusante Léa, tu feras toujours sourire mon cœur. Ne change pas d'un cheveu pour moi. Valentine nous remarqua et, avec son naturel, nous dit :

— Léa, j'ai été très heureuse de faire ta connaissance. Emmanuel, je te suis reconnaissante de cette nouvelle amitié. J'espère que, cet été nous aurons encore beaucoup de choses à faire ensemble et à nous dire. Mon bébé aura bien avancé. Je ferai la connaissance de Julia. » Et elle ajouta : « de la mystérieuse Julia ».

Nous nous sommes tous regardés avec discrétion. Léa, un peu émue et soucieuse, reprit :

— Dès mon arrivée à Vevey j'irais la voir. Je ne veux pas qu'elle demeure dans cet état. C'est mon amie. Tout en travaillant nous préparerons les vacances d'été. Au fait, combien de temps comptez-vous rester ?

— Michel et moi nous pensions deux semaines et je chercherai un terrain de camping pour le séjour. Qu'en penses-tu, Valentine ?

— C'est toute une aventure qui me plaît bien. Tu feras attention à moi, n'est-ce pas, Antoine ?

— Oui bien sûr. La route est longue. Je pense que nous voyagerons en voiture. Au fait, laquelle ? » demanda Antoine.

— Je trouverais une voiture confortable. » répliquai-je.

Les grandes lignes étaient données. A nous de réaliser ces vacances. J'étais satisfait du déroulement de ma semaine. J'étais certain que le *team* tiendrait le coup longtemps encore. La venue de Valentine conforterait les uns et les autres, et l'une et l'autre, la suisse française et la suisse allemande...

Nous avons décidé de quitter Etretat toujours dans nos pensées, avec nos attentes. Léa ne parlait que très peu malgré les sollicitations de Valentine. Elle était peut-être fatiguée, rêveuse ou bien déjà en Suisse. Antoine voulait retrouver Michel pour le *gospel*. Et moi je pensais que je n'avais pas de temps à perdre jusqu'aux vacances. Tout d'abord finir la formation à Paris et la réussir. Je devais aussi finir les travaux de l'appartement. Je demanderais des idées à Valentine. Son côté pratique m'aiderait à ne pas prendre des décisions à la légère. Léa mit la radio et cherchait des musiques. Et, par chance, sur Fip :

— Emmanuel, écoute, c'est la retransmission du concert de Sade à Montreux. » Cool. Sade, de sa belle voix de jazz, chantait : "Is It A Crime ?" Est-ce un crime ? Mais tu me manques et aussi *Your Love Is King*, jamais, jamais besoin de se séparer. Ton amour est Roi.

De circonstance !!!

Valentine se déchaussa et mit ses gambettes en l'air sur le vide-poches, ses lunettes dans les cheveux et ferma les paupières. Antoine et moi, heureux comme des petits princes, écoutions, les yeux mi-clos, enfoncés dans les sièges. Léa appuyait sur le champignon selon les accords musicaux de Sade. Un enchantement. Les zazous revenaient, leur conformisme les attendait. Il était 20 heures. Nous avons débarqué Valentine et Antoine chez eux et je leur donnai rendez-vous le weekend prochain. Valentine n'en pouvait plus de fatigue. Vite, au lit.

La voiture était devant chez moi. Léa et moi sommes restés longtemps dans la voiture à cloper. Nous avions du mal à nous séparer. Nous sommes sortis pour prendre l'air. Nous marchions lentement, nous serrant l'un contre l'autre. Il fallait en rester là. Notre relation amoureuse était à un tournant.

Elle se jeta tendrement une dernière fois à mon cou.

- Au revoir Emmanuel. A cet été.
- Of course Léa. Je pense à toi. »

.../...Lundi 9 heures

Je suis dans le train pour Paris. Formation oblige.

A 21 heures. Je suis chez moi.

C'est comme ça toute la semaine, que je ne vois pas passer.

Où est Léa ? Que prévoit -elle ? Je me fais inviter chez Valentine ce week-end.

Valentine est en colère après moi. Elle a raison. Je n'ai aucune envie. Mon cœur bat la chamade. Le piano de Léa me manque. Je me décourage pour mon examen. En plus le temps est triste, il pleut.

... /...Samedi 12 heures

Je déjeune chez Valentine et Antoine. Je ne peux pas leur faire la tête. Valentine est d'une extrême gentillesse avec moi. Je lui offre des roses. Elle m'offre le champagne, un Mumm. Elle a du goût, je n'en ai jamais douté. L'après-midi nous allons au cinéma à sa demande. Nous avons vu le film de Robert Enrico, *Le vieux fusil*, avec Romy Schneider et Philippe Noiret. Un drame et un récit poignant pendant l'été 44. Nous en sortons bouleversés.

La semaine suivante se déroule comme celle d'avant. Je suis convoqué le 12 juin, un vendredi, pour mon épreuve. Elle se déroule dans les locaux du siège de la banque à Rouen. Valentine suit mes cours et m'entraîne. Elle m'est d'une aide précieuse et ma volonté revient. Hourra ! J'ai réussi. Je rentre à la banque avec un poste de chargé d'accueil. Si tout va bien je peux passer Chargé de clients. Ouf ! C'est fait. Et je perçois une bonne rémunération qui me permet d'envisager des jours plus faciles.

J'annonce la nouvelle à Michel et je propose aux amis une soirée mémorable pour moi. Maintenant je peux m'occuper de l'appartement. J'essaie de joindre Vincent. J'étais sûr qu'il voulait revoir la fiancée d'Antoine, son ami. Il faut impérativement que nous parlions de cet été en Suisse. Nous nous sommes tous retrouvés à la Couronne, place du Vieux Marché. La plus vieille auberge de France où nous allons déguster le fameux canard à la rouennaise à la presse.

— Cinq couverts, s'il vous plaît. » commandai-je.

Nous étions superbement habillés. Michel, Antoine et moi avons sorti nos cravates à fleurs très colorées. Vincent avait mis son nœud twist. Il nous annonça :

— Les gars, ça y est, j'ouvre mon garage avec mon frère. Champagne, s'il vous plaît ! »

A l'abri des regards, Valentine dans sa robe cocktail vert émeraude de chez Théâtre nous montra son petit ventre dans la plus grande discrétion. Dix paires d'yeux sur le ventre de Valentine. Magnifique robe au décolleté carré sur le devant et plongeant dans le dos avec une fermeture par zip sur le côté qui lui allait à merveille. De plus en plus femme libre, la Valentine.

Elle qui était plutôt introvertie ! Il faut dire que nous étions (pour les femmes) dans les années fric et frime. Avec l'arrivée de stylistes japonais, Jean-Paul Gaultier préfigurait la nouvelle mode. A Rouen, au Palais des congrès, de nombreux défilés étaient organisés en soirée. Je m'y rendais souvent et je m'amusais à faire des photos. J'aimais la mode du prêt-à-porter et celle que portaient nos fiancées aussi.

Complice avec Antoine, j'embrasse Valentine en la remerciant et je lui offre un joli pendentif Chanel en laiton doré représentant un clown monté sur chaîne dorée acheté chez Lepage. « Sans blaaaague !! » Comme disait le clown musical suisse Grock, de son vrai nom Charles Adrien Wettach.

— Quelle surprise ! Cela me plaît beaucoup. » Elle riait en regardant le clown et le mit tout de suite à son cou.

— Suis-je belle, mon Antoine adoré ? demanda-t-elle en se passant la main dans les cheveux.

— Merci Emmanuel, je le porterai aux vacances. » Elle était splendide et nous étions émus.

Soudain Vincent se leva et sortit précipitamment. Quelques minutes plus tard, un brouhaha retentit dans le resto. Nous regardons vers la porte d'entrée. Eclat de rire général. Au fur et à mesure que Vincent avançait à grands pas, avec dans les bras un énorme Bibendum Michelin en caoutchouc, piqué chez un routier. Sous les applaudissements, le beau, le grand, le merveilleux Vincent embrassa affectueusement la belle, la douce, la merveilleuse Valentine.

— Cadeau la miss ! » déclara-t-il en lui tendant le Bibendum. Elle lui rendit un baiser pour ainsi dire d'amour, sans pleurer. Et, dans un élan incontrôlable, nous nous sommes levés, les quatre garçons, la coupe de champagne à la main et nous avons fredonné, en regardant Valentine, la chanson de Maurice Chevalier, reprise par d'autres personnes :

« Elle avait des tout petits petons, Valentine, Valentine

Elle avait des tout petits tétons

Que je tâtais à tâtons, ton ton tontaine

Elle avait un tout petit menton, Valentine, Valentine

Outre ses petits petons ses petits tétons son petit menton

Elle était frisée comme un mouton. »

Valentine, rouge d'embarras, se retenait de rire. La presse en argent drapée arriva sur un dressoir poussé par le chef. Nous allions être servis à l'assiette, qui sera préparée devant nous. Précisions : les filets d'aiguillette de canard sauvage de Duclair sont levés, on presse à la presse les carcasses pour en exprimer le sang qui, mélangé avec la sauce au porto, sert à napper les aiguillettes. C'est une grande tradition culinaire rouennaise. Le tout arrosé par un Beaune 1971. Quel repas !

Nous avons commandé des cafés gourmands. C'est à ce moment-là que Vincent nous demanda s'il pouvait venir en Suisse l'été suivant.

— Vincent, on attendait ta demande. On ne savait rien à propos de ton nouveau job. Ce sera avec plaisir ! » lui répondis-je.

Debout, les bras tendus vers le centre de la table, les cinq coupes de cristal tintèrent d'un seul coup. On ne passait pas inaperçus, dans la salle. C'était fait. Nous nous retrouverions maintenant à sept au rendez-vous de cet été. Formidable ! Chacun regagna sa chaumière, grisé et l'esprit paisible.

Lundi.

Retour de week-end. Au chagrin. Il faut bien gagner sa vie et prévoir les vacances. J'ai devant moi deux mois avant le départ. Tous les jours je suis habillé en costard cravate pour travailler à la banque. Je m'y plais beaucoup. Le job est intense. L'ambiance est plaisante, surtout avec mes collègues féminines. Nous formons une équipe de trois garçons et quatre filles. On se prend de bonnes parties de rigolade et nous sortons au restaurant les samedis soir. On s'éclate à fond sans s'engager dans une relation sérieuse. Alma, une jeune femme de vingt-cinq ans, d'origine juive italienne, est la meneuse. Du reste, nous nous entendons à merveille tous les deux. Très intelligente, elle veut qu'on respecte son indépendance et sa liberté. Pourtant Alma se lie davantage avec les hommes. Avec elle, mon esprit d'indépendance se ranime. Elle parle la langue italienne, la langue juive et l'anglais couramment. Aussi, tous les jours au boulot, en ville, au resto, elle me titille en anglais car je dois me perfectionner pour la banque. Ce qui lui permet de s'approcher de moi. Et elle réussit à me faire aimer cette langue dont j'ai tant besoin.

Un soir à l'apéro, je discute avec la tribu de l'idée d'un week-end en Angleterre. Les quatre filles, Juliette, Gabrielle, Marie et Alma, sont emballées. Je reste seul avec Georges pour mettre au point l'épopée. Elles nous demandent de tout organiser. Quatre belles filles et deux beaux gosses, ça promet.

Je donne rendez-vous à Georges quelques jours après l'évocation de cette idée de génie. Georges, de famille libanaise, de Beyrouth, et célibataire endurci à vingt-six ans, est pour moi un nouvel ami. Tout à fait étonnant, séducteur et quelqu'un avec qui la vie ne risque pas d'être monotone. Chaque fois qu'on lui disait bonjour, il répondait comme si on était son meilleur ami. Tape dans le dos, main sur le cœur, il vous embrassait et vous étiez en Orient. En amitié, c'est un artiste. Je l'appréciais et lui ressemblais. Avec lui, j'étais prêt à épater et à m'épater. Charmeur, j'utilise aussi mon charisme pour convaincre. J'en avais l'occasion avec cette équipée.

— Georges, j'envisage l'aventure dans le Kent ou le Sussex, les jardins de l'Angleterre. Nous montons en voiture à Calais et prenons le ferry pour Folkestone. Puis nous longerons la côte, sur la voie de gauche, évidemment. Tu verras, Georges, c'est un spectacle inoubliable de voir les falaises blanches jusqu'à Ramsgate, petit port et belle plage. B and B. J'ai trouvé à loger chez une vieille rentière anglaise qui vit seule dans une grande maison typique de brique et de pierre aux bois blancs. Breakfast assuré tous les matins et préparé par Mrs Swanson. *A comfortable home, dear Mr. Georges* ».

Maintenant il faut trouver les dates. Nous pourrions y aller sur le week-end du 14 juillet, la banque fait le pont et nous avons trois jours et quatre nuits avec la nuit du départ.

— Autre problème, dear Mr Emmanuel. As-tu pensé comment nos *girlfriends* vont se libérer ? *That is the question*.

— Pas de problème, je m'en occupe. Pour Alma et Gabrielle, ce sera réglé. En revanche Juliette devra négocier avec son mari en prétextant un voyage semi-professionnel et même chose pour la petite Marie avec son copain. C'est jouable, surtout qu'elles ont très envie de partir. Je prends les réservations, on prendra la 404 rouge d'Alma. Elle nous conduira dans la campagne anglaise. Elle parle très bien la langue de Shakespeare. Tu t'occupes du change à la banque. On se voit samedi. »

On se croisait dans les couloirs de la banque sans causer du week-end. Top secret. Alma m'abordait de plus en plus en anglais. Elle s'asseyait toujours à côté de moi en réunion. Gabrielle me faisait des clins d'œil complices en pleine réunion et Marie fumait des Player's Navy Cut. Bref, à nous les petites anglaises et les English gentlemen.

Le dernier samedi avant le départ, le soir, au resto, dernier briefing de mise au point. Tout doit être prêt *Thursday at seven p.m.* à la sortie du boulot. Nous partons la voiture chargée: *from home to England.*

Thursday : 8 p.m.

Nous sommes sur le pont du ferry, semblables à des touristes anglais. Décoiffés par le vent, très larges lunettes de soleil sur le nez, Player's aux lèvres et allongés dans les transats en osier, plaid sur les pieds. Chaque passant a droit aux : "*See you*", "*Great !* " "*Far out !*". Gabrielle a mis une écharpe en pointe pour couvrir ses cheveux. Une vraie passagère anglaise style la reine mère. On rit beaucoup de notre coup. La mer était calme, pas de mal au cœur. Le soleil à l'horizon des côtes anglaises se couche.

— Je vous offre la première *cup of Tea with milk* au bar. » proposai-je.

Nous nous mettons à l'heure anglaise. Nous débarquons après une heure de traversée. Dans la voiture c'est l'ivresse anglaise :

— A gauche ! Roule à gauche ! Alma ! » Juliette et Gabrielle chantaient à tue-tête les Beatles : « *Help* », *I Need somebody, help ! Not Just anybody*, etc., etc. Alma, au volant, corrigeait l'accent.

La lumière de fin de journée était belle dans la campagne anglaise. La région des Cotswolds est vraiment l'Angleterre profonde et traditionnelle. Ici, le paysage a peu changé. Les champs sont bordés de murailles en pierre sèche, toujours soigneusement entretenues, et souvent reconstruites en bordure des routes, exactement comme autrefois. Les villages blottis dans les vallées se distinguent par leurs maisons en pierre calcaire, couvertes de toits de lauze ou de chaume. La richesse se voit aux belles églises, auberges et manoirs typiques de cette région. Nous longeons la côte aux falaises blanches en direction de Ramsgate.

Nous arrivons chez Mrs Swanson à 22 heures avec l'avantage du décalage horaire. Elle nous attendait dans son salon "*So cosy*" et très rococo, décoré de toile de Jouy aux murs, agrémenté d'un canapé Chesterfield et de fauteuils club. Le salon et la salle à manger étaient éclairés d'abat-jour à franges de perles, sur les tables, de l'argenterie anglaise et des céramiques africaines. Le mobilier était d'époque avec une influence africaine. Le thé était prêt avec de grandes tartines grillées rangées dans un porte-toasts de vieil argent et de délicieuses tranches de plum-cake anglais. Avant de nous quitter pour nous laisser nous restaurer, Mrs Swanson nous montra l'étage, dans lequel nos trois chambres nous attendaient, de même style, et la sienne en bout de couloir. Il ne fallait pas la déranger trop tard le soir. Nous lui avons fait honneur en demeurant une partie de la soirée avec elle. Elle nous confia qu'elle avait vécu un bon moment au Botswana et qu'elle avait connu l'apartheid. Son mari était décédé en pleine brousse pendant une chasse. La conversation s'arrêta là. Fatigués, nous décidâmes de nous installer et de se coucher.

The next morning, at 7 a.m. Notre anglais fait fureur, ce matin.

— *Good Morning! Hello! I'm Sorry! How do You do?* Et aussi *What's your Name?* Enfin tout le répertoire de la méthode Assimile sauf pour Alma qui me glissa dans l'oreille : « *And I do appreciate you being round* » avec une grosse bise. Alma s'assoit auprès de moi et surveille mon anglais avec un certain amusement. Normal.

Je ne détaille pas le breakfast : *eggs, sausages, bacon*, haricots, tomate, et *chips*. Sans oublier les toasts, la marmelade et le jus d'orange. Le tout avec du thé à volonté. *And It Will Be like That every Morning.*

— Bienvenue in England, mesdemoiselles !

- Même que tu peux fumer, Marie, puisque mamie Swanson fume aussi dans sa cuisine.
- Très chic et décontractée sous son tablier. » fit remarquer Georges.

Juste en face de la maison, un Ford *travelling market* de sandwiches à composer soi-même est installé en permanence. Ce sera notre point de ravitaillement puisque de réputation il vendait d'excellents *hot-dogs*, *Fish and chips* et *Ice Cream*.

La météo était clémente. Balade en voiture dans la campagne du Wealden où nous traversons et visitons les petits villages, châteaux forts et leur jardin. Puis retour sur la côte où notre attention est accaparée par le littoral aux villages de pêcheurs. Nous finissons notre journée par une escapade à Brighton sans oublier de visiter le Royal Pavillon. *Tea time* et *shopping*. Un quartier fort déjanté nous inspire. Nommé « The Lanes », avec ses boutiques indépendantes aux produits vintage authentiques : mode, livres, disques. On finit l'après-midi dans une immense fête foraine à six dans la grande roue, les pieds presque dans l'eau à chaque descente. J'adore quand la plage n'est pas loin d'un centre-ville. Je trouve cela ressourçant. Il nous faut dénicher un salon de thé. Alma nous trouve un endroit adorable pour un *Afternoon Tea* : le « Talk of Tea ». Ambiance cosy et personnel agréable. Les pâtisseries sont plus alléchantes les unes que les autres : *scones*, *muffins*, confitures, crème et soixante variétés de thé. Marie et Juliette se souviendront de leur gâteau framboise/chocolat !

Nous bourrons la voiture de tous nos sacs et nous cherchons un pub pour la soirée. Pendant ce temps habillage et déshabillage au cul de la voiture. Alma a acheté une robe rouge imprimée de marguerites blanches. Elle veut s'habiller pour ce soir. Super look. Gabrielle suit avec une robe noire imprimée de lèvres rouges. Juliette n'est pas en reste avec un ensemble pantalon-veste noir imprimé de fleurs et une énorme couronne de roses dans les cheveux. La petite Marie a enfilé un short imprimé d'un Bambi et d'un T-shirt sans manches au décolleté « excessivement » large.

- Emmanuel, tu trouves que cela me va bien ? » me demanda Marie.

- Oui, ma petite Marie ! » et je la prends dans mes bras pour la faire tourner.

Elle me fait une énorme bise qui n'en finissait pas. Marie c'est la crème des crèmes. Jamais de conflits avec elle. Gentille, intelligente, rêveuse et superbe. Avec elle, on ne se fâche pas sur quoi que ce soit, on trouve la paix. On veut la garder Catherinette pour toujours.

Habillé comme ça, on fait fureur au pub. Cela rompt le train-train et les costume cravate de notre quotidien et nous nous en amusons. Nous avons l'âme British. Nous choisissons le « Honest Burger » et commandons six *cheese burgers Stilton and chips*. Restons classiques mais la qualité est là. Une pinte de *beer draft Harvey* pour chacun et moi une théière avec du *Tea and Milk*. Je n'aime pas la bière. Au fur et à mesure le pub se remplissait. Les *gentlemen* proposent aux filles de jouer au billard pour la coupe du pub. Georges et moi étions aux jeux de fléchettes. Les pintes, *whiskies*, *cherry brandy* vont et viennent sur le bar dans une odeur de tabac anglais. Puis le surprenant Georges, un peu émoustillé, me demanda ce que je pensais de Gabrielle. Je lui répondis :

- C'est le prénom de la créatrice de Chanel. Mais non, je blague, Georges ! En dépit des apparences, je crois qu'elle cache une tendresse et une grande sensibilité. C'est une excellente collaboratrice et son autorité professionnelle est reconnue à la banque. Elle s'emporte vite dans la vie car très passionnée. » me semble-t-il. Ma réponse lui plut et il entreprit une combine de drague. Pourquoi pas ?

Musicalement nous étions sous l'enchantement des groupes de rock anglais : Rod Steward, Depeche Mode, Simple Minds, Eurythmic et Cie...Les filles étaient déchaînées, déhanchées et invitèrent quelques boys à danser. Murray Head calma le pub et Alma m'arracha de mon

fauteuil pour danser avec elle sur « Say It Ain't So » en fredonnant : « Say it ain't So, Emmanuel... Say It Ain't so Emmanuel ». Quelle beauté cette fille ! Son charme est tel qu'elle m'émeut. Il ne faut pas chercher à briller dans ses yeux sinon vous succombez. Et pourtant, innocemment, elle cherchait mon regard. Très sentimentale et intelligente, Alma c'est tout ou rien. Je dois faire preuve de tact.

— Emmanuel, sortons fumer une cigarette me demande-t-elle. Une fois dans la rue, elle me prit par les épaules et me dit tout de go :

— Si ça marche entre Gabrielle et Georges, je voudrais dormir avec toi cette nuit.

— Alma, tu es ma meilleure amie mais tu confonds vitesse et précipitation dans tes sentiments. Ne t'éloigne pas de la vraie vie. Crois-moi, c'est mieux ainsi pour nous deux.

— *You are right!* Tu as raison! Je suis capricieuse. Embrasse-moi. »

Il faut de la douceur avec Alma pour qu'elle contrôle ses sentiments ou pour ne pas tomber dans son piège. Elle a surtout besoin qu'on s'occupe d'elle, qu'on la séduise. Nous avons dansé encore et toujours. A la fermeture du pub, à 23 heures, nous avons encore une heure de route pour rentrer chez mamie Swanson. Gabrielle était assise à côté de mon bon Georges. Perfect. Alma avait retrouvé son sourire de charme. Marie et Juliette étaient bien éméchées. Je pris Marie devant, dans mes bras, elle en profita pour me prendre par le cou, sa tête au creux de mon épaule et s'endormit tout de suite. *Pleasant come-back.*

Mrs Swanson dormait. Nous avons longé les murs à quatre pattes sur la moquette, cherchant nos chambres. Georges fit un tour dans le frigo. Il avait soif. J'ai eu du mal avec Marie, que j'ai bordée, et qui m'a embrassé bon gré malgré, la rusée. A l'avenir, je me méfierai davantage d'elle.

Next Morning at 7 a.m.

Les bouteilles de lait sont sur le pas de la porte d'entrée. Mrs Swanson s'affaire en cuisine. La bonne odeur du *Bacon & Eggs* nous met en appétit.

— *Good Morning! What will you be doing this Morning?*

— Nous partons toute la journée à Londres, n'est-ce pas ! » répondit Gabrielle.

La nuit portait conseil. Elle avait son plan et nous la suivions.

— Je propose pour commencer le quartier de Camden Town. »

OK. En route. Une heure et demie de nationale sur la file de gauche et tracas de circulation dans Londres. Nous trouvons un parking souterrain et nous traversons Londres dans un *Black Cab*, addition réglée par Juliette.

Nous avons fait nos listes d'achats pour nous éclater dans ces petites boutiques extravagantes de fringues punk et bohème. L'audace vestimentaire anglaise était pour nous l'occasion d'acheter ce qu'on ne trouvait pas en France et dont on parlait tant. Nous nous perdions dans toutes ces ruelles de ce quartier de Camden Town. Nous avons offert une grande écharpe écossaise à Alma pour la remercier de sa conduite. Puis acheté une tasse à thé avec soucoupe « Old country Rose » pour Mrs Swanson pour la remercier de ses *breakfasts*. Juliette et Gabrielle se sont payé des bottes à franges tout de suite mises. J'ai acheté un costume, veste très cintrée et pantalon étroit noir, et mon parapluie. Georges fit de même et nous nous baladions ainsi comme les « Dupond-Dupond » dans le marché aux fringues.

Le midi, pause hot-dog avec oignons en abondance et moutarde sucrée pris sur un baril bleu à l'extérieur. Marie portait une casquette à la John Lennon et des lunettes rondes. Nous continuons dans cet emballement. On prend *the bus* rouge à deux étages et direction Carnaby Street. Dans cet autre quartier nous étions en admiration devant l'accoutrement des gens :

cheveux teints, mini-jupe sur bas bariolés, *Teenager Friends in Carnaby*. J'achète un pull à carreaux col V pour travailler à la banque, sans oublier mes Dr Martens. Alma essaie un pantalon étroit à carreaux qui moule bien ses fesses. Elle nous le fait remarquer. Ah ! J'oubliais. Gabrielle a offert un blouson marron en suédine à franges à notre Georges qu'il portait magnifiquement. Il me regardait, fier comme un cèdre du Liban et heureux comme un prince de l'Orient. C'est un bon signe. Mais il préféra garder son costume pour sortir au pub. J'ai fait un tour chez « Vinyle Junkie », le plus top disquaire de Carnaby et je ne me suis pas privé avec les Beatles, les Rolling Stones et The Who... Nous étions baignés dans le bizarre, l'excentrique, le tutti frutti, le comique et même l'insolite. Quel dépaysement et quelle ambiance ! On était éclaté de rire et on imaginait nos futures sorties le samedi à Rouen dans ces habits. De friperies en friperies nos bras portaient lourdement les sacs. Nous reprenons un *Black Cab* pour nous conduire au parking. La voiture était pleine. Que faire maintenant ? Nous décidons de sortir de Londres. *Bye Bye London*. Nous étions très excités dans la voiture. Alma propose de s'arrêter en campagne et de dîner. Bonne idée, reposons-nous. Gabrielle, carte en main, second pilote d'Alma, propose de manger à Maidstone sur la route de Ramsgate. C'est parti. Nous traversons le Kent à la tombée du jour. Le soleil se couche. *The Sun Sets*. La lumière devient jaune, les nuages restent mais ne donnent pas de pluie. Maidstone veut dire « *rêve de jeunes filles* ». Eh bien, chère Gabrielle, tes recherches nous ont comblés. Nous entrons dans la cour d'un petit manoir de campagne au bord de la route. Nous sommes reçus dans une grande salle magnifique à la décoration étonnante. Calme, luxe, chaises dorées, lustre à pampilles, vaisselle anglaise sur les tables. On tombe des nues. Nous avons gardé nos fringues de Carnaby. Un fou rire retenu nous reprend en nous regardant. A la carte, de délicieux plats de nourriture anglaise typique nous attendent : Tarte au bœuf, Bœuf Wellington, *Fish and Chips*, *Lancashire Hot pot*, Cheddar sur toast gratiné au four, *Yorkshire pudding* et *Steak and Kidney pie*, le choix de Georges. Nous prenons du Bœuf Wellington et des toasts de Cheddar gratiné. Le fond sonore était une radio classique anglaise. Et nous dînons sur des suites anglaises de Jean-Sébastien Bach au clavecin. On croyait rêver. Pendant que j'écoute, ma pensée filme les doigts de Léa. J'ai la gorge serrée. Cela doit se voir. J'ai la fourchette entre mon plat et ma bouche. J'ai envie de sortir. Je prétexte une cigarette. Je fais signe à Alma et lui demande de me suivre dehors. Je lui prends la main et la lui serre fort. Elle ne comprend pas. Elle est émue, me prend par la taille et nous faisons quelques pas ensemble dans la rue. Je lui confie mon amour en Suisse.

— Alma, cette musique de Bach, ce clavecin m'a fait penser à ce que j'ai vécu aux fêtes d'hiver de l'an passé en Suisse. A cette période-là, je ne vous connaissais pas et je ne vous en ai jamais parlé. » Je lui raconte ma liaison avec Léa. « Voilà, tu le sais maintenant et vous le saurez. »

— Je te demande de m'excuser, Emmanuel. J'ai été bête hier soir. Je veux rester ton amie et même ta confidente si tu le veux.

— Tu es la seule à savoir. J'ai besoin à Rouen d'amis comme toi, comme Valentine, et même d'un autre côté, comme Georges. Vous êtes mes nouveaux et vrais complices. »

Je romps avec mon passé d'aventures de jeunesse. Je veux découvrir une nouvelle histoire plus actuelle, plus conforme à ma vie. Ce week-end en Angleterre, à mon initiative, a été révélateur d'une prise de conscience sur mes lendemains. De l'âge d'or et à un âge où on dort, j'avais un virage à négocier. Pas question de subir le « *Twenty Something* ». Je dois faire des choix. S'agirait-il d'un moment de clôture ? Je rentre dans la vie active. Je prépare mon appartement. J'ai de nouveaux amis. Je ne perds pas les anciens, au contraire. Je vais

perfectionner mon anglais. Je commençais donc à bien me sentir. Je ne devais pas réfléchir, je devais avancer.

Nous rejoignons la table sous les regards interrogateurs de notre groupe. Je finis mon repas en leur racontant une partie de mon histoire actuelle. Je veux rester sincère avec eux. Ce moment de vérité a délié les langues :

— Je me mettrai un jour en couple car je n'ai plus envie de m'expliquer à chaque instant. » déclara Georges.

— Je préférerais vaquer seule plutôt que mal accompagnée. » répliqua Gabrielle avec un sourire farceur. Sans mauvaise intention envers notre bon Georges.

— Je reporte sans cesse l'âge de mon engagement pour vivre au maximum mon autonomie. » nous affirma gentiment Marie. En douceur.

— Et j'aimerais qu'on me fiche la paix ! » s'emporta Alma.

— Et on se réveille un matin. Et on se rend compte que les copines sont mariées. » conclut Juliette. Eclat de rire général.

Et je finis : « Je ne veux pas me perdre dans *Times Square* et demander à un policeman de me raccompagner. La vie est surprenante, la vie est une fête, si on l'autorise à l'être. »

Marie proposa une bouteille de champagne, Gabrielle une coupe et Alma insista pour la bouteille. *Can we have the bill, please? My God!*

11 o'clock p.m. Nous pensions au retour. Nous nous présentons encore très en retard. Surprise ! Mrs Swanson n'était pas couchée. Elle regardait la BBC News. Elle nous aida à débarquer nos affaires et nous félicita de nos achats. On en profita pour lui offrir son cadeau. Il fallait repartir le lendemain matin.

The following Morning at 7 a.m.

Le breakfast fut encore plus fabuleux. Nous étions attristés de partir mais satisfaits de notre week-end anglais. Purée, le temps passe vite ! Nous faisons nos salutations à Mrs Swanson qui, elle aussi, était un peu triste. Direction le port. L'horizon de la Manche était brumeux et il crachinait. Météo très anglaise. Les mouettes rieuses nous accompagnaient de leurs cris railleurs mélangés aux pleurs des goélands. Retour romantique et nostalgique à bord du ferry. Alma nous a formidablement conduits jusqu'à Rouen. Puis déposés chacun chez soi.

On se retrouvera demain à la banque. Snif ! Et fin.

Il fallait maintenant penser aux deux semaines en Suisse et j'avais trois semaines pour cela. J'arrive à rassembler l'équipe pour le samedi d'après chez Valentine. Il est 20 heures. Nous commençons à déguster le whisky irlandais acheté sur le ferry. Je raconte mon week-end en Angleterre avec les copines de la banque. Nous bavardons en nous donnant des nouvelles.

— Tu as donc de nouveaux amis. » reprit Michel.

— Oui. Et je pense que je vais les garder longtemps. »

Valentine nous préparait un rôti de bœuf en croûte et Antoine des patates sarladaises. Vincent apporta le fromage et moi un Saint-Honoré de chez Julien.

— J'ai trouvé une Ford Escort, cinq places, orange. Elle a été refaite par mon frère. A rendre impérativement intacte à mon frère. » indiqua Vincent. « Voiture européenne de l'année avec un palmarès fulgurant au championnat du monde des Rallyes. » On ne rigolait pas avec Vincent. « Inconvénient, elle n'a que deux portes. » Génial ! A l'unanimité.

— Mais, Emmanuel, comment comptes-tu coucher sur place ? » demanda Valentine.

— J'ai trouvé un petit terrain de camping privé sur les bords du lac à Vevey. Et je pensais

y camper sous des tentes afin d'être libres. Il faut se procurer ou acheter du matériel. Camping cet été !! Qu'en pensez-vous ?

— C'est une très bonne idée. Je n'avais pas l'intention d'aller à Gryon. Si, par chance, il fait beau, camper sur la riviéra, ça me plaît. » commenta Michel.

— On pourra même se baigner, reprit Vincent. Tu crois qu'on pourra garer la Ford ?

— Il faut que j'achète mon deux-pièces rouge et blanc et une barboteuse noire style salopette à petit pois rouges. » se soucia Valentine.

— N'oublie pas tes crèmes, ma chérie d'amour. » insista Antoine. Il bénissait les dieux

— As-tu des nouvelles de la Suisse, Michel ? Moi je n'en ai pas. » Moment d'hésitation. Il commence à répondre.

— Julia va très mal. Elle voit Léa mais leurs rapports sont plutôt fumeux. Elles ne se cherchent pas, elles se rencontrent, c'est tout. Je n'arrive pas à la raisonner. Elle est trop exigeante et inquiétante. Il faut toujours être indulgent et comprendre ses règles de vie. Ce n'est pas facile de lui écrire ce que je pense par lettres. Toutefois elle nous attend.

— Tu veux dire, elle t'espère sans patience. » lui fis-je entrevoir.

— Je serai certainement une ambassadrice avec elle. » ajouta Valentine.

Valentine commençait peu à peu à comprendre cette situation équivoque pour Michel, et, bien entendu, à se sentir attristée pour Léa.

— Dans tout ce mélimélo, il faut penser que se sont d'abord nos *vacances*, reprit Vincent. Inventaire : que doit-on emmener ? » Il a raison, restons réalistes.

Chacun prépara sa liste. Nous avons un très bel été devant nous. Nous nous revoyons assez souvent et le projet se concrétise sans trop de difficultés. Léa ne cherche pas à me joindre. C'est ennuyeux. A une semaine avant le départ nous sommes parés ou prêts à partir. Valentine est impatiente. Michel vient me voir un soir à l'appart très inquiet.

— Salut. Julia est chez ses parents à Gryon. Elle a fait une tentative de suicide avec des médicaments. Elle désire nous voir. Je lui réponds par lettre une dernière fois.

— OK, Michel. Je pense que c'est un appel. Nous irons lui rendre visite dès notre arrivée. Explique-lui quand même nos projets pour cet été. Que cela reste entre nous. N'alerte pas les autres.

Au cours de la dernière semaine, enfin je reçois une lettre de Léa. Elle m'écrit :

Je passe les week-ends à Gryon. Je vois très souvent Julia. Je devine ce qu'elle a dans la tête. Elle projette sa vie avec Michel mais n'arrive pas à se détacher de moi. J'ai hâte de vous voir et d'être à tes côtés. J'ai besoin de ta présence. Pour Julia, je lui demande de reprendre le travail avant votre arrivée. Ses parents me soutiennent. Ne vous inquiétez pas, je suis sur place. Julia doit prendre ses congés, pour moi s'est fait. Je ne sais pas comment vous organiserez votre venue. Je pense que tu as tout prévu.

Je t'embrasse très fort.

Léa

Cela me rassure vaguement. J'étudie dans ma tête la situation et je me résume. Julia est dépressive. Léa est inquiète. Michel est curieux. Vincent est réaliste. Antoine et Valentine sont amoureux et pourtant je dois compter sur Valentine. Et moi je ne vais pas si mal et j'ai vraiment bien envie de partir.

L'été sera très ensoleillé cette année. A l'approche du départ je suis un peu excité. Enfin le dernier vendredi de chagrin. Demain c'est le départ. Je téléphone à Vincent.

— T'inquiète, la Ford est chez mon frangin, déjà chargée de tout le matériel de camping.

Elle tourne comme une mécanique d'horlogerie. Je passe chez vous de bonne heure, soyez prêts. »

Valentine avait mis un short en jean très délavé et un débardeur Hawaï. Elle s'était fait couper les cheveux courts, ébouriffés et légèrement décolorés. Elle ressemblait à Barbara Streisand. Très romantique et sexy. Nous étions en jean Levis 501 ou en bermuda ajusté blanc. Vincent supportait un pantalon marin et sa casquette à la Steve McQueen. En pleine frime pour conduire la Ford orange. Ça ne plaisait pas surtout que la route sera longue. Vers neuf heures, on décolle. Valentine, assise à l'avant, s'occupait des cartes et des factures d'essence.

— C'est la même route que cet hiver : Paris, Dijon, Pontarlier et Vallorbe, remarque Vincent. *Oh, Yes !* »

Magnifique expédition sous un beau soleil. Nous roulions sur l'autoroute du soleil à cent vingt kilomètres à l'heure sous les yeux des gendarmes. Vincent était aux anges. Nous sommes arrivés à 19 heures à Vevey. Nous cherchons l'adresse du propriétaire du camping privé avec un peu de mal et beaucoup de fatigue. Nous trouvons la belle propriété sur un vaste herbage, bien délimitée pour le camping. Le proprio, monsieur Charles Montedont, nous attendait, un bon suisse avec son accent traînant.

— Combien de tentes avez-vous ? » nous demanda-t-il.

— Trois petites.

— Installez-vous ici, à côté du cerisier. Le matin, vous serez réveillés par nos chiens et chats mais vous aurez une belle vue sur le lac et sur les montagnes. »

Les souvenirs du séjour de Noël me reviennent en tête. Je pense à Léa. Je veux être à ses côtés, la regarder. Depuis sa venue à Rouen, elle me manque. Nous nous installons et ouvrons quelques boîtes pour le repas.

— Valentine, demain nous sortirons le matos de camping pour la bouffe. » dit Antoine.

— Tu ne crois pas que je vais faire la cuisinière pendant deux semaines ? Je vais sortir avec Léa et Julia. »

Merde ! Il aurait mieux fait de se taire. C'est la première fois que je la sens contrariée !

— On décide ce soir d'un plan et on aime, on cajole, on dorlote, on comble Miss Valentine et son petit bébé. » dit Vincent.

— Tu as raison Vincent. Et moi, je câline et j'embrasse tendrement ma Valentine. » confirma Antoine.

Merci Vincent ! Antoine se rattrape bien. Ce sont des attitudes que tout homme doit avoir envers une femme qu'il adore. On finit la soirée et on ne se couche pas tard. Je dors avec l'ami Michel. La fraîcheur des montagnes descend délicatement. La pleine lune éclaire le lac bleu et les rochers blancs aux basses eaux.

Première journée avec le soleil. Nous finissons notre installation et Valentine y met toute son ardeur. Vincent et Antoine partent aux courses en Ford et ce ne sont pas de petites courses. Ils devaient acheter uniquement des produits suisses. Logiquement, nos suisses, allemande et française, savent que nous sommes arrivés. Premier bain de soleil sur la petite plage au bout du terrain. Extra ! Il est 17 heures. A notre grande surprise nos deux copines arrivent décontractées à la plage. Nous sommes émus en les voyant. Nous restons très délicats et discrets. Elles sont habillées très tendance et plutôt sportswear. Léa est illuminée par une mini-jupe parme très large, un « ticheurt » (en langue suisse) orange et des sandalettes en plastique transparent. Julia, plus sobre, porte un pantalon orange et un T-shirt bleu. Les couleurs pastel étaient à la mode. Toutes les deux sont harmonieuses et très ensoleillées. Valentine vient vers elles avec sa salopette à petits pois. Quelle rencontre !

— Bonjour Léa, bonjour Julia. Je suis heureuse de faire votre connaissance, affirma -t-elle. C'est la première fois que je viens en Suisse. Je ne connais pas du tout les bords du lac Léman. » Julia était curieuse aussi de connaître Valentine et Léa se mêlait à la conversation avec bonne humeur. Parfait. Je propose un thé au bercail. Julia regarde intensément Michel en coin, tête baissée et Léa me fait des sourires de complicité.

— Ce week-end nous sommes libres. Moi, j'ai mes deux semaines de vacances. Mais le week-end prochain, celui de l'Assomption, nous partirons deux ou trois jours à la fête de l'été, à Taveyanne, un petit village au-dessus de Gryon. » dit Léa.

— Je serai avec vous cette semaine. Je serai libre pour le week-end. Je n'ai repris le travail que la semaine dernière et je n'ai pas pu me libérer davantage. » ajouta Julia.

Ce sont de bonnes nouvelles. Nous nous retrouverons donc toute la semaine. Et puis nous partirons ensemble dans les alpages à Taveyanne.

— Ce ne sera pas la première fois, du reste. » dévoila Michel.

— Je vous conduirai dans ma superbe Ford. » dit Vincent. Valentine proposa :

— Léa, je voudrais aller avec toi en ville demain à Vevey ou Montreux. Qu'en penses-tu ? Tu viendras avec nous, Julia ? « Belle mise en route. (Elle en mourait d'envie)

— Non, non je resterai à la plage. Je suis un peu fatiguée. » répondit-elle. Etonnant.

Elle avait son idée. Elle a toujours son tempérament solitaire et ne se laisse pas influencer. Ce n'était pas l'atmosphère de cet hiver. Mais après tout, bien des événements s'étaient produits en six mois. Du reste nous proposons de dîner ensemble au soir sur le terrain. Au menu : soupe Knorr, saucisses vaudoises accompagnées de röstis, au dessert, chocolat Frigor et biscuits bâlois. Nos deux suisses, à la vue de nos produits purement suisses, éclatent de rire. Ne comprenant pas, nous nous regardons et nous les suivons dans leur manifestation de joie. Le soleil baisse d'intensité et la soirée va commencer.

— Je vous ouvre un petit Fendant de derrière les fagots en apéro, propose Vincent. Il est déjà 18 h 20. Il faut respecter les horaires de dîner en Suisse, n'est-ce pas ? »

Léa et Julia qui se détendaient voulurent aider en cuisine. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter pendant cette soirée de retrouvailles. Je n'ai pas voulu m'étendre sur mon escapade en Angleterre. Néanmoins je confirmai mes ambitions professionnelles et personnelles à Rouen. Valentine était heureuse de parler de son futur bébé et de sa rencontre avec Antoine. C'était la seule à pouvoir parler réellement de son futur rôle de mère. Elle avait beau montrer son indépendance, au fond, elle avait besoin d'Antoine. Elle se faisait apprécier par sa simplicité dans son raisonnement. Léa et Julia avaient l'air assez d'accord avec ses positions. Antoine parla aussi de son projet d'être professeur de musique. Michel lui suggéra de réviser son *gospel* pendant ces vacances.

— Si vous le voulez, je vous emmènerai au conservatoire et je vous accompagnerai au piano. » proposa Léa. Que du sérieux.

Le soleil disparaissait derrière un rideau de peupliers laissant un magnifique paysage de soir d'été. Le paysage s'attendrissait de romantisme. Un vol de grands oiseaux dont le soleil couchant collait les ailes traversait le ciel. Valentine alla chercher des plaids et des coussins. La soupe nous réchauffa. Le reste du repas frugal nous délassa.

— Michel, cela te gêne si je partage le gros plaid avec toi ? » demanda Julia.

— Je vais même aller prendre des pulls. » répondit Michel. Que de bonnes intentions. Vincent, ami des bêtes, nous ramena deux petits chats et leur mère. Le comble !! Nous étions alors dix à table au moment des tartelettes et biscuits bâlois.

— Prépare-nous le café Vincent, s'il te plaît. » En chœur.

— Je peux aussi vous faire du thé, je sais que vous aimez ça. N'est-ce pas mon grand Emmanuel ? » Impayable !

Julia parlait à Léa à mi-voix en suisse allemand, sa bouche contre son oreille. Léa fouilla dans son sac et prit une tablette de comprimés. En se retournant, Julia avala un comprimé. Avec son mouchoir blanc, elle sécha ses yeux. Michel s'en aperçut en revenant avec les pulls. Valentine le remarqua aussi et me regarda avec retenue. J'étais très mal à l'aise d'autant que Léa fit mine de rien. Un des petits chats voulut s'endormir sur la couverture de Julia. Vincent apporta le café, le thé et de l'éclairage. Il faisait frais et nous avions une très belle vue sur le Léman. La soirée se déroulait avec des conversations charmantes sur la vie, sur notre vie au quotidien sans rentrer dans les détails... Nous devions nous revoir le lendemain dans la matinée.

Le matin c'est l'heure des premières traces de lumière dans le ciel. Nous prenons le petit déjeuner suisse aux tranches de taillade ensemble. Léa et Julia arrivèrent, matinales, et Léa voulut que je vienne en ville avec Valentine. Chose faite.

Nous n'étions pas très loin à pied des avenues. Léa nous fit la tournée des grands ducs agrémentée d'achats de fringues. Dans des petites boutiques bien connues d'elle. Elles chipèrent, chez Kenzo, chacune une robe longue fleurie, rose/rouge pour Léa et bleue imprimée de fleurs blanches pour Valentine. Ces robes asymétriques, ouvertes sur les jambes, leur donnaient un look hippie. Valentine se sentait de plus en plus Veveysane en cet été. Léa s'acheta aussi des escarpins et Valentine des sandales compensées à lanières. Sitôt acheté sitôt mis. Quant à moi, je me suis payé un jean gris coupé en dessous des genoux, un T-shirt Scary Island et une paire de Converse. L'envie me prit d'offrir à ma favorite un collier rock avec une clé de sol et une paire de boucles d'oreille rouge gourmand en lucite. *Exécutive women*. Elles étaient magnifiques avec leur bandeau dans les cheveux. Manifestement elles étaient devenues amies. Le midi, nous déjeunons ensemble à la Migros et, évidemment Léa nous parle de Julia.

— Depuis notre arrivée pas un bisou de toi ! » me plaignis-je tout d'abord.

— Tu as raison, mon français de la banlieue de Rouen, mon aventurier parisien, mon deauvillais des plages, l'amour de ma vie. » Elle se moque de moi. Ça va mieux. Elle reprend :

— Depuis mon retour à Vevey je suis attentive avec Julia. En dépit des apparences qu'elle affiche, son moral est morose. Son attirance pour moi est réelle et elle joue avec cette idée tout en sachant qu'il ne se passera rien. En revanche sa passion pour Michel est indubitable mais elle demeure hermétique. C'est pathétique. Je pense qu'aujourd'hui elle a choisi de rester pour discuter avec Michel. Il faut la laisser tranquille avec cette envie. C'est à Michel d'être plus clair. Je trouve qu'il lui tourne trop indistinctement le dos et en même temps on sent son attachement pour elle. »

Valentine, clairvoyante, répond :

— Je l'ai perçu hier, tard dans la soirée. En dehors du fait qu'Antoine et Emmanuel m'avaient prévenue de cette nouvelle relation désirée. Cela dure depuis longue date entre eux, je crois. » Léa se sent soulagée de ce point de vue partagé. Elle nous invite à continuer la balade en ville à pied.

— Sais-tu, Emmanuel, que j'ai acheté une voiture ? m'annonce Léa. Une Audi 100 !

— Quoi !!! Mais tu vas faire la pige à la Ford de Vincent ! Montre-moi, vite.

— Plus tard, plus tard mon ami, je n'ai pas fini avec Valentine. » me répond-t-elle sur un ton désinvolte.

Elle voulut dans l'après-midi nous faire visiter son lieu de travail chez Nestlé. Super ! Cela intéressait énormément Valentine la bancaire. Nestlé c'est 9000 collaborateurs dans 16 des 26 cantons suisses. C'est à Vers-Chez-Les-Blancs que se situe le centre de recherche, à côté de Lausanne. Léa a des prétentions pour y travailler. Nous avons vu ses bureaux et ses collaboratrices. Sérieux et grandiose. Elle nous offre un café, le tout dernier, nouvellement conçu. Du reste excellent.

— On va prendre le trolley et déposer nos sacs dans le coffre de ma voiture. Je vous ramènerai. » Je la serre dans mes bras et je l'embrasse passionnément à la manière de Doisneau.

Surprise merveilleuse. Voici l'objet de toutes les convoitises : rouge, calandre 4 phares, 2 portes, 115 CV, intérieur cuir, radio, et tenez-vous bien... en version coupé. Elle ne s'emmerde pas, la suisse française !!! Les deux filles devant et moi derrière avec les paquets. Royal. Après un grand tour démonstratif dans Vevey, nous arrivons tous phares allumés et klaxon carillonnant au camping. La frime. Les filles en tenue hippie et moi entre les deux les tenant par la taille. Nous sommes à Cannes sur la Croisette. La bonne humeur revenait. Et... nous commençons à entrevoir un autre petit couple très discret. Julia avait séduit notre attrayant Michel. Attention, ma belle, on ne court pas deux lièvres à la fois. Ce n'est pas délicat ce que je dis mais je le pense.

Bref, grande soirée même s'il n'était encore que 18 h 20. A cette heure-ci le soleil était encore chaud. Julia, en plus d'avoir attrapé un coup d'amour, a attrapé un sacré coup de soleil. Et c'est maintenant Michel qui lui passe la crème avec infiniment de délicatesse sur les épaules, le dos, le front... Alouette ! Une petite baignade dans le lac pour nous trois et Vincent. L'eau est bonne mais tout près du bord. Tenue de soirée exigée et repas aux bougies. Léa va chercher des bougies, (il lui en reste !) son chandelier et un peu de vaisselle. Elle revient et nous apporte un *pick-up* valisette Philips et quelques 45 tours. Au hit: The Rolling stones, Tears for Fears, The Beatles, Fats Domino, Tina Turner... Mr. Montendont accepte de le brancher chez lui. Une nappe sur la table basse, le chandelier, les couverts et nous préparons le repas avec la formidable Tina Turner dans « The Best » ... Géniaaaaal !!! Michel et Antoine à la guitare répètent leur *gospel* dans le style Golden Gate Quartet et commencent à chanter : « Joshua Fit the Battle », « Sweet Chariot » ... Cool ! On se serait cru dans un passage du film de Marcel Carné *Les tricheurs*. Ambiance vacances. Léa apporte à Julia un verre d'eau et, dans le creux de sa main, un comprimé. Je vais voir Léa et lui demande fermement des explications.

— Ne te fâche pas, Emmanuel, c'est entre elle et moi. » répond-elle.

Comme réponse floue, on ne fait pas mieux. Elle me prend la main et m'invite à danser. Elle met sa tête sur mon épaule, avec une infinie tendresse. Au bout d'un moment, elle me dit calmement :

— Ses parents m'ont demandé de lui donner son antidépresseur qu'elle ne prend pas d'elle-même. Avec moi elle consent à le prendre tant que je suis à ses côtés. Néglige tout cela. Elle est aussi en vacances et je la sens bien avec nous. »

La soirée continue. Nous dansons des rocks pieds nus, nous improvisons de be-bop en be-bop, nous buvons pas mal entre les assiettes et Julia est heureuse de danser avec moi. Je l'emmène à l'écart. Je la prends par les épaules et je la supplie :

— Dis-moi quelque chose Julia... Je t'en prie... Je veux comprendre.

— Tu sais, Emmanuel, je n'envisage rien. Je respecte les autres dans ma vie. J'essaie de vivre comme ça vient, dans l'instant présent. Ma vie se construit une belle histoire, qu'elle soit courte ou pour l'éternité. » Le ton de sa voix était posé mais affirmé. Émouvant pour moi. J'ai

mal dans mon cœur à l'entendre. Je reçois en pleine figure ce grave message comme un appel. En aucun cas Julia se ne prêtera au jeu du juste milieu et du compromis.

Le jour tombe peu à peu autour de nous dans une obscurité presque silencieuse. La lueur des rayons de la lune se reflète et danse sur la surface tranquille du lac. Cette lumière du soir est magique. Nous allumons les bougies.

— Je prépare les boissons chaudes. » propose Vincent.

Les conversations s'amplifient, s'entremêlent, nous rions de nos dernières aventures. On entend au loin le brouhaha de la ville. Le lac est maintenant totalement éclairé par la pleine lune. Subitement, Valentine est prise d'un coup de folie.

— Je vous offre un bain de minuit. *A midnight bath.* »

On se laisse vite gagner par l'enthousiasme de Valentine. Bardés de cigarettes, de quelques bouteilles, du pick-up, du chandelier et des serviettes de bain, nous descendons sur la petite plage aménagée sur la rive du lac. Avec hésitation nous nous approchons de l'eau. C'est impressionnant, nous ne voyons pas le fond. L'eau est un peu fraîche à cette heure de la nuit, on avance, intimement nus, à l'aveugle car tout est sombre autour de nous. Un très beau reflet de lune sur le plan noir de l'eau nous illumine une voie. Nous nageons, Léa et moi, dans ce reflet et nous perdons vite pied. Ce n'est pas prudent. On fait demi-tour pour voir Julia plonger et nager dans le noir, trop loin. Nous sommes inquiets, on ne la voit plus. Les cygnes blancs du lac arrivent rapidement sans bruit vers nous puis, agitant leurs ailes, ils crient sur nous. Ils sont agacés par notre remue-ménage nocturne. Habituellement ils sont silencieux. Non, ce n'était pas *Le lac des cygnes*, le premier ballet de Tchaïkovski d'une singulière douceur et mélancolie. Rudolf Noureev, du reste, s'est emparé de ce chef d'œuvre et a créé le mythe de la danseuse-cygne. Ne rêvons pas, ce n'est pas le moment. Grosse frayeur.

Nous nous précipitons sur la berge. Les cygnes repartent. Julia n'est pas revenue. Que se passe-t-il ? Nous l'appelons sans la voir. Ouf ! Elle nous répond au loin, très loin. Soulagement.

— Venez, venez, je suis épuisée. » appelle-t-elle, très essoufflée.

Léa se lance à l'eau. Vincent la suit. Nous sommes pétrifiés. Elle revient accrochée au dos de Vincent, Léa à leurs côtés. Vincent l'allonge sur la berge. Léa la frotte avec les serviettes. Michel revient avec un gros pull et un survêtement. Pathétique. Julia reprend sa respiration.

— Je n'ai pas mesuré mes forces, excusez-moi. »

Elle est en sanglots et se blottit dans les bras de Léa. Incompréhension pour nous, compréhension pour Léa. La soirée se poursuit, Julia reprend ses esprits. Je remarque que Julia s'exprime cette semaine bien plus en actes que par la parole. Elle a écarté une grande part de sa maîtrise. Elle se montrait maintenant sous une forme plus mystérieuse, indéfinissable, qui attirait et interpelait. Qui attirait certes ! Michel l'avait compris et essayait de la reconforter voire de la soutenir. En ce qui me concerne, je m'interrogeais vraiment. Elle était plus réservée. Elle se mettait en repli vis-à-vis du groupe. Très certainement en proie à des prises de conscience de plus en plus difficiles sur la réalité, tourmentée en somme. Valentine, chaleureuse, restait à ses côtés en fumant une cigarette. De plus, c'est elle qui avait eu l'idée de ce bain de nuit. Léa, assez désarmée de cette situation, vient me voir.

— Pour ce soir, voudrais-tu coucher chez moi pour laisser Julia avec Michel ? Qu'en penses-tu ? » Amplement songé.

— OK. Mais j'avertis Valentine. » Laquelle du reste comprend parfaitement bien.

— Je vous propose une boisson bien chaude genre thé afin de nous réchauffer et de finir la soirée ensemble. » ironise Vincent. Egal à lui-même, il s'approche de Julia, et tout en lui massant les cervicales, lui fredonne :

—
*« Ils naviguaient en pèr' peinards
Sur la grande mare des canards
Ce n'étaient pas des anges non plus
L'évangil' ils ne l'avaient pas lu
Les copains d'abord.
Léa, Valentine, Antoine, Michel et compagnie... »*

Tout le monde entoure Julia en lui chantant cette généreuse chanson de Brassens avec Michel à la guitare. Julia sourit et sèche ses larmes. Elle éternue, c'est bon signe. Quelle trouille !!! Peu à peu les bougies s'éteignent. Michel s'attarde près de Julia et lui parle plaisamment. Valentine et Antoine s'animent sur le rangement. Vincent, rêveur et heureux de son « sauvetage », fume sa clope. Il est minuit et demi. J'accompagne Léa à sa voiture. Je t'emmène à Montreux, au « Montreux Jazz café ». J'ai envie de finir la nuit avec toi. Allume-moi une cigarette, on va passer par les coteaux. Mets Radio Swiss Jazz. »

Nous saisissons un concert de Elis Regina, une chanteuse brésilienne de bossa nova. Léa roule vite et conduit nu-pieds. Sa robe longue à fleurs est ouverte, découvrant ses cuisses. Une main sur le volant, l'autre sur la portière avec aux doigts sa cigarette, vitre ouverte. Le ciel est d'une immensité scintillante. J'ai la chemise blanche déboutonnée. Le souffle frais du mois d'août me caresse la peau, me donnant de temps en temps des frissons. Mais la chaleur du bonheur d'être avec elle compense. Je pense à des images du film « La main au collet » avec Grace Kelly et Cary Grant descendant la corniche de la Riviera dans leur décapotable. Léa me sourit, les cheveux au vent.

— Emmanuel, ce soir, je suis heureuse d'être avec toi, libérée de Julia que je porte à bout de bras depuis Noël, détachée du groupe. Raconte-moi tes nouvelles aventures en Angleterre et dans ton travail, enfin, ta vie quoi, depuis mon départ de France. Je t'aime. Ce soir je veux tout lâcher pour n'être qu'avec toi. Embrasse-moi. » Elle me charme sans calcul. Après une route sinueuse dans les vignes sur les coteaux, nous descendons sur Montreux. Nous pénétrons dans l'établissement et nous nous dirigeons vers le bar directement inspiré d'événements musicaux qui ont marqué le festival. Nous nous installons à la terrasse palmeraie avec une vue imprenable sur le lac. L'atmosphère musicale est une retransmission d'un concert d'Ella Fitzgerald, « Summertimes. Sublime et féérique nocturne d'un été. Nous sommes les seuls clients à ne pas avoir sommeil encore. J'évoque bien sûr mes derniers événements et je voudrais qu'elle fasse connaissance de mes amis à Rouen. Je mets Léa dans la confiance. Je parle beaucoup de Valentine, d'Alma très sincèrement et aussi de mon nouveau copain Georges qui veut m'emmener au Liban. Du reste elle m'envie. Elle aussi veut changer sa vie. Elle m'avoue qu'elle veut aussi d'autres amis. Elle se sent trop seule à Vevey dans un pays conformiste qui ne lui convient plus. Nous ne refaisons pas le monde mais nous discutons sans répit de notre propre vie pour l'avenir. Nous étions éloignés des années de nos rencontres de jeunesse. Quelle évolution en peu de temps ! Les cocktails nous grisent d'émotions suivant l'avancée de la nuit. Il est cinq heures du matin, les oiseaux chantent au loin. Montreux s'éveille, nous avons sommeil (Dutronc, pas sûr !).

— Je vais réserver une chambre avec vue sur le lac. » décide Léa. Je m'étonne et je lui fais remarquer :

— Mais Léa, ce n'est pas possible. Regarde les tarifs.

— Bienheureux français ! Je m'occupe de tout. Nous fêtons nos quatre années de rendez-

vous ensemble et mon amour pour toi aujourd'hui. »

Bonjour, la suisse française et pas forcément « Bonjour tristesse ». Encore que j'apprécie tous les romans et la vie de Françoise Sagan.

La chambre style belle époque, au décor traditionnel, confortable et spacieux, donne effectivement une vue grandiose sur le lac. Après un plongeon et quelques brasses dans la piscine, nous prenons une douche afin d'enlever l'odeur des eaux du lac. Nous avons eu le temps de nous changer après avoir quitté Julia. Elle était maintenant en sous-vêtements gourmands et colorés, moi en chemise blanche et short de bain. Après une dernière cigarette au balcon, nous nous glissons dans le grand lit pour une petite nuit exquise.

Le clocher de l'église nous réveille à dix heures trente. Le copieux petit déjeuner nous est apporté et servi en terrasse. Le luxe. On se prélassse.

— Emmanuel. J'ai une surprise à te dévoiler aujourd'hui mais je voudrais aussi la montrer aux amis. Pour cela je désirerais qu'on passe la soirée chez moi. »

Ah ! J'aime qu'on me parle comme ça. Je l'embrasse, la serre contre moi, lui murmure des mots doux (bleus !) qui me viennent à l'esprit dans cette matinée très helvétique. Elle est ravie et moi je l'aime de plus en plus. Je lui ouvre mes portes et elle s'inscrit agréablement dans mes pensées. Elle s'installe dans ma vie.

Donc journée surprise. On y va ! Les fringues un peu défraîchies mais soignés, nous filons. Le temps est magnifique. Dès que nous arrivons au camping, Julia se précipite vers Léa, l'embrasse et lui déverse un flot de paroles en suisse allemand. Léa semble comprendre et rit aux éclats avec elle. Elles montrent du doigt Valentine et vont la voir. Une connivence entre elles nous échappe. Des histoires de femmes dont Michel serait bien le sujet. Ou bien je retrouve Julia, qui rattrape son émotivité tout en finesse et son grand sens de l'amitié. Ce qui en fait, la caractérise et la rend si attachante. En tout cas la bonne humeur revient dans le clan des suisses. Léa prend l'initiative :

— Nous passons la journée ensemble et nous viendrons vous chercher à 18 h 20 en fin d'après-midi. » Rien à redire.

On se retrouve, les quatre garçons, à la plage, toute la journée. Extra ! Bye, bye, les filles. On lézarde, on mange des *Ice Cream* Nestlé, on se baigne, on n'est pas malheureux. On se raconte des histoires de mecs. On scrute les suissesses en bikini, la peau blanche comme la neige, qui passent et repassent. C'est la séquence féminine suisse. Pizza le midi à gogo. Grande sieste l'après-midi sous les tentes.

— Il est déjà 17 heures ! C'est quoi la surprise ? On pourrait peut-être imaginer ? » demande Antoine en préparant le café.

— Je n'en sais pas plus que toi. Je n'ai pas été mis dans la confidence. » lui assurai-je.

18 h 15. Coups de klaxon. Ce sont elles.

— Dépêchez-vous, nous passons la soirée chez Léa. » nous annonce Valentine. « Quelle journée, mon chéri ! Je te raconterai. Je veux vivre en Suisse avec mes deux copines. Notre bébé se portera bien tu sais. » affirme-t-elle à Antoine, étonné.

Eh, oui ! Il fallait les contempler ces deux-là ! Apparemment Léa et Julia leur ont fait faire les quatre cents coups dans leurs boutiques et leurs friperies. D'abord Julia était très destroy avec un jean noir moulé et un bustier rouge à manches courtes bouffantes, chaussée de baskets Fila. Avec ses cheveux courts, le naturel revenait au galop. Elle était détendue et tranquille ce soir. L'adorable Valentine, excitée, se trémoussait dans une mini-jupe noire en forme de boule, la taille de guêpe serrée par une large ceinture rouge (attention au bébé tout de même !) le tout accordé à un bustier bleu fluo très décolleté. Et, autour de son cou, la petite

chaîne avec le clown (clin d'œil). Le plus remarquable, elle faisait tenir ses cheveux par un foulard façon œuf de Pâques. Extravagante ! Léa avait mis son tailleur noir Sonia Rykiel sur un body rose pâle très décolleté avec des bas filés tressés. Très glamour, style Audrey Hepburn dans « Diamants sur canapé ». Le noir est à la mode, c'est bonnard ! Il me vient une réflexion ce soir en les regardant. Comment font ces femmes à qui tout semble réussir en paraissant sûres d'elles et en restant tellement féminines ? *Executive women* ! Léa m'avait ramené un sweater (en langage suisse) gris, Schott NYC à capuche. Avec une chemise blanche, un jean Levis, me voilà habillé pour la soirée. Bref ! Je ne parlerai pas des bracelets et collier en bakélite coloré. Je crois même que Léa a dû avoir le temps de se faire couper les cheveux. Délurée mais classe !!! Et je suis certain que d'autres sacs n'ont pas été ouverts pour d'autres surprises vestimentaires. Vincent, Michel et Antoine ont foutu le bordel dans leurs fringues. Ils s'en sortirent bien et très beaux.

— Mais alors, pourquoi êtes-vous si belles, mesdemoiselles ? » C'est Vincent qui pose la question.

— On vous suit maintenant. » finit par faire remarquer Antoine qui n'en croyait toujours pas ses yeux.

A sept dans le coupé, on se serait cru au temps des zazous, car Léa n'a voulu prendre que sa voiture. Direction son appart. Je suis un peu ému et rempli de souvenirs. Devant l'immeuble cossu, Valentine me jette un œil enthousiaste. Léa nous rassemble devant sa porte d'entrée et nous annonce :

— Mes chers amis, je viens d'acheter mon appartement avec l'aide de mes parents, de la banque suisse et de ma nomination de responsable de marché des produits Nestlé. Je l'ai complètement transformé depuis déjà un moment. Surprise, surprise ! Aussi, ce soir, je « pends la crémaillère » avec vous tous. Avancez, les copines d'abord !

— Mais Léa, c'est énorme ! Comment as-tu fait financièrement ? » lui dis-je.

Léa hausse les épaules en me pinçant la joue et me laisse un baiser. Quel idiot ! Occupe-toi des travaux de ton appartement qui n'avancent guère du reste.

J'avais l'impression que nous avions fait un bond de dix ans en avant, peut-être plus. Tout allait trop vite. Toutes ces péripéties, tous ces rebondissements, toutes ces évolutions nous ont aidés à entrer dans la vraie vie. Ces rencontres depuis des années avec nos deux suissesses m'avaient appris à me connaître. A partager dans le groupe le besoin de liberté, d'attention, à aimer et à être aimé. Nos expériences décisives m'ont permis, étape par étape, de devenir ce que je suis. Je songeais aussi à ma nouvelle bordée rouennaise et à nos futures virées. Cette insouciance a développé un sentiment qui a inspiré ma vie. (Jean Paul Sartre serait satisfait de mon aboutissement). C'est une chance, cette évolution suisse. Je m'en souviendrai infiniment. Julia se retourne vers Michel et lui chuchote avec tristesse :

— Elle s'en va, elle m'abandonne. J'ai l'impression d'être rejetée. Je ne dois pas pleurer, Michel. C'est trop dur.

— Cesse de d'attacher, Julia, lui répond Michel. Cela te sera plus facile pour réussir tant dans ta vie personnelle que professionnelle. » Il avait raison.

Léa nous invite à pénétrer chez elle. Etonnement général ! Quel changement ! Son appartement avait été repeint en blanc en gardant les stucs, les moulures et les cheminées de marbre. Enchantement. Tous les beaux parquets de chêne ont été décapés, cirés et recouverts, pour le salon, d'un grand tapis art déco style Le Corbusier. Du meilleur goût. Elle avait complètement changé ses meubles sauf le piano. Résolument attirée par une déco scandinave en teck clair ou foncé dans l'air du temps. Canapés en cuir noir, fauteuils forme

« corbuséenne », table basse ronde. Raffinement. On était à l'aube des ouvertures des magasins scandinaves comme Ikea et sous l'influence de leurs designers. Une magnifique chaîne hi-fi Denon était posée sur une console en verre et en palissandre. Attrayant. Elle avait gardé ses bibliothèques, ses livres et ses disques. Ouf ! Un grand bureau d'architecte dans la chambre était en place face au lit qui du reste n'avait pas changé non plus. Pour tout dire, étaient accrochés aux murs du salon quelques beaux posters noir et blanc de jazzmen : Bud Powell au piano et un portrait d'Ella. Fureur ! J'étais en extase. Dans sa chambre des posters en noir et blanc de Rachmaninoff au piano et de Jean Sébastien Bach à l'orgue. Dans un petit angle, des peintures vaudoises de paysages que lui ont donné ses parents. Traditions obligent. Les pièces étaient plus spacieuses. Éléance réfléchi. On s'installe. Elle s'approche de moi :

— L'appartement d'avant, on le garde dans nos pensées. » Top secret. Je lui prends la main que j'embrasse amoureusement. J'entrelace ses doigts avec les miens.

— Habillées comme vous êtes, vous cadrez bien, les filles, dans l'appart. » ose dire Vincent. Elles se jettent sur lui à trois et ils finissent en roulade sur le tapis. Il l'avait cherché, comme d'hab.

Léa avait fait les choses en grand. Elle tire le rideau de la porte-fenêtre donnant sur le balcon et nous découvrons un superbe buffet, suisse évidemment. Musique, maestro. A l'étonnement général, Léa nous fit écouter Enrico Caruso, ténor italien à l'opéra :

Te voglio bene assai

Te voglio bene assai

Ma tanto ma tanto bene sai...

<i>Guardò</i>	<i>negli</i>	<i>occhi</i>	<i>la</i>	<i>ragazza</i>
<i>Quegli</i>	<i>occhi</i>	<i>verdi</i>	<i>come</i>	<i>il mare</i>
<i>Poi</i>	<i>all'improvviso</i>	<i>uscì</i>	<i>una</i>	<i>lacrima</i>

E lui credette d'affogare.

Je t'aime tant tu sais

Je t'aime tant tu sais

Mais tant mais tant tu sais ...

Il regarda la fille dans ses yeux verts comme la mer.

Puis à l'improviste une larme surgit et il crut s'y noyer. »

Saisissante poésie d'amour et formidable interprétation (début 19^e siècle). Nous recevions une pensée de Léa et moi le premier. On s'envolait pour Naples. Elle nous traduisait les paroles. Nous étions debout le verre à la main.

— Je crois que je vais apprendre l'italien, envisagea Léa. Après tout, la Suisse est aussi italophone dans le canton du Valais ! Revenons au buffet. »

Chaque plat est dressé sur miroir et les assiettes sont dressées prêtes à être servies : terrine de sandre aux écrevisses, marbré de volaille en millefeuille, cascade de melon, jambon de parme, salami Nostrano, cocktail dînatoire, le tout décoré de fleurs, de vaisselle et de porcelaine. Le dessert arriverait en fin de soirée. On se précipite sur Léa pour l'embrasser goulûment.

— Vincent, va voir dans le frigo, je crois qu'il me reste du champagne !

— Oui, ma princesse des névés. Je cours, je vole, je vis... » Il l'attrape dans ses bras et l'emmène vers les boissons de l'ivresse. Puis il part sur une tirade spontanée : « *Libre, j'oublie la raison et l'ordinaire. J'ose, les folies sont les seules choses qu'on n'oublie jamais...* »

Incroyable ! elles l'ont rendu groggy ! A la suite de cette tirade digne de son auteur et après quelques coupes de champagne, Julia intercèda tout d'abord pour nous faire une déclamation comme souvent elle le faisait. Une coupe de champagne à la main, la star rentra en scène de long en large et nous dévoile :

— Le jour où je t'ai rencontré, il faisait beau et chaud, le genre de période où les trois quarts de l'univers partent au bord de l'eau. J'aurais préféré aller me prélasser au soleil. Aujourd'hui, je crois bien ne rien regretter de ce choix. Jamais je ne m'étais attachée aussi rapidement à la plus totale des inconnues. J'ai découvert une personne douce, sensible, calme et forte à la fois. J'ai l'impression de l'avoir toujours connue, j'ai l'impression qu'elle a toujours fait partie de ma vie et pourtant... Signé Julia. »

Léa, très embarrassée, mais inspirée, entreprit de se livrer avec Julia à une joute littéraire sur « Le Cid » de Corneille. Nous faisons souvent des petits morceaux improvisés entre nous dans nos soirées. La soirée spectacle était réservée au duo entre la suisse allemande et la suisse française. Léa lui souffle en retrait le scénario puis elles déclament :

Julia : Rodrigue, as-tu du cœur ?

Léa : Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure.

Julia : Agréable colère ! Digne ressentiment à ma douleur bien doux ! Je reconnais mon sang à ce noble courroux. Viens mon fils, viens réparer ma honte, viens me venger.

Léa : De quoi ?

Julia : D'un affront si cruel. Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir, je le remets au tien pour venger et punir. C'est...

Léa : De grâce, achevez.

Julia : Le père de Chimère

Léa : Le...

Julia : Je ne te dis plus rien, je connais ton amour. Venge-moi. Accablé(e) des malheurs où le destin me range. Va, cours, vole, et nous venge.

Elles se saluèrent. C'était comme si elles s'étaient entendues depuis des temps. Débordante de complicité, cette petite mise en scène faisait allusion à leur relation d'hier et de demain. Elles mimaient les gestes, les tonalités de voix, les regards perçants. Du bon théâtre comme on l'apprend à la Frat. Et, comme nous l'enseignait Gérard Philippe au TNP. Léa vint vers moi, ses bras entourèrent mon cou, je ressentais son souffle, elle se reposait. Michel, avec une coupe et une fleur dérobée au passage sur buffet, avança vers Julia et lui déclara :

— Bravo, c'est bien joué et inattendu ! Je suis épaté, de votre jeu, de toi, Julia. Cette échappatoire littéraire est chargée de vérité. Je te remercie. »

Et devant tout le monde il dit solennellement :

— Si tu le veux, je suis prêt à réaliser tous nos projets. J'espère qu'ensemble on bâtira une famille. »

Sa franchise ne passe pas par quatre chemins, le sien c'est celui de Julia la suisse allemande et cette soirée bien préparée était pleine de désir pour Julia et pour Léa. Léa avait-elle conscience à cet instant qu'elle provoquerait nos sentiments à ce point ? Julia prit la main de Michel et l'entraîna sur le balcon en buvant leur coupe. Nous ne cherchions plus à savoir qui était la suisse allemande, qui était la suisse française.

Toutefois Valentine me regarda le front plissé et je vis dans son regard des lueurs d'inquiétude. Puis elle alla retrouver ses copines suisses. Léa nous passa du Santana, grand guitariste du moment en retransmission du Festif de Montreux Europa. CD acheté l'après-

midi. Magnifico ! Un peu de jazz latin, ça relâche et ça fait voyager. C'était plutôt une soirée soft. Je slow avec Valentine, je bebop avec Léa.

— Et si on partait pour Cuba ? » nous lança Vincent dans les bras de Julia, inspiré par les rythmes cubains.

— Ça peut se faire ! Mais avant on passera les deux jours à Taveyanne pour la fête de l'été à mi-août. » répondit haut et fort Julia.

Pourquoi cette insistance ? Ce n'est pas dans sa manière, encore que ! Léa emmena Valentine et Antoine vers la cuisine pour le dessert où nous attendait un énorme Opéra : ganache, crème de café et une énorme meringue italienne. Soutenu par Valentine et Antoine, le gâteau est décoré de bougies allumées. Léa transporte des petits gâteaux individuels en plus de l'Opéra et des récipients pour mettre les parts de l'énorme Opéra.

La soirée se poursuit et nous discutons de ce week-end d'été. Michel m'avoua que ce week-end ne le distrairait pas trop. Nous étions trop ensemble et avons besoin d'une petite échappatoire. Tant et si bien que je lui suggère d'aller le lendemain faire une virée dans les caves des vignobles sur les coteaux de Davaux au-dessus de Vevey, afin de sortir de la famille franco-suisse. Je lui propose l'escapade avec Vincent et sa Ford. Ça marche. Vincent ne se fait pas prier :

— C'est une bonne idée. J'achèterai du vin blanc pour mon frère. Et puis j'avais franchement envie de sortir « Titine » en montagne. Elle a besoin de prendre l'air. C'est pour demain ? » Motus et bouches cousues.

La soirée se termine peinardement. Notre Léa nationale nous reconduit. Mais, pas avant de nous avoir emmenés pour une promenade romantique au clair de lune sur les quais du Léman à Vevey. Grand merci, exquise Léa.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous avertissons Valentine et François, surpris, que nous partons vers les vignobles sur les coteaux. Cela leur fera du bien d'être seuls en amoureux.

— Bien sûr, nous ramènerons du vin et nous prendrons des commandes. » proposa Vincent.

Classées patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, les terrasses du vignoble de Davaux, forgées par des générations de passionnés, enchantent par des paysages ensoleillés où domine le vert des vignes. Nous serpentons de villages en coteaux. Nous faisons une halte dans la commune de Corsier-sur-Vevey qui a accueilli quelques hôtes célèbres. Tout d'abord, pendant de nombreuses années, Sir Charlie Chaplin s'installe avec toute sa famille dans sa demeure, le Manoir de Ban et y séjourne jusqu'à son décès en 1977.

Nous nous arrêtons un instant à proximité de ce lieu mythique avec vue sur le vignoble en débouchant une bonne bouteille de « Chillon de Lavaux ». Que d'évocations cinématographiques ! Graham Greene, auteur de romans à suspense et correspondant de guerre, y trouva également sa dernière demeure dans le village de Corseaux. Beaucoup de ses livres ont été adaptés au cinéma. Il écrivit aussi le scénario original du film « Le Troisième Homme ». Facétieux, il participa au film de François Truffaut, « La nuit américaine », tourné à Nice. Michel avait lu difficilement le livre et moi, j'avais vu le film de Truffaut. Michel se distinguait par ses nombreuses lectures et, par là-même, séduisait amicalement son entourage. J'avais une certaine admiration pour lui de ce fait. En revanche, je lui faisais part de mes connaissances de cinéophile. Ce qui nous procurait de nombreux points communs et nous liait dans nos penchants.

Nous reprenons notre route le long de rues étroites bordées de vignes. Puis nous traversons des villages aux ruelles étroites, cent pour cent de dénivelé à pied, toujours à la recherche de grands crus de vins blancs. Vincent est à la fête au volant dans ces ruelles. Nous nous arrêtons entre le lac et les vignobles où se love le village médiéval de Saint-Saphorin au « caveau des vigneron » pour une longue et généreuse dégustation. Nous en sortons complètement éméchés et très joyeux. Afin de sécher notre goût excessif de ces vins fruités, généreux, et très typés, nous faisons une halte dans une auberge pour déguster un festin d'escargots. Un peu fatigués en sortant de table, nous prenons le petit train à crémaillère, « le train des vignes », qui nous balade plus facilement à travers les vignes. Notre état d'exaltation intellectuel et notre état d'excitation physique, sous l'emprise de ces bons petits vins blancs, nous donnent des ailes. Vincent, muni de son sac à dos, descend en marche du train et nous le suivons. Il se dirige vers un petit viaduc pour admirer le paysage des flots étincelants du lac en plein soleil. Verre en main, nous buvons encore ce bon vin, grisés, sans jamais nous mettre en danger. Michel veut franchir à pied le viaduc le long de la voie ferrée. Poussés par notre sensation forte et euphorique, nous hurlons des mots d'amour, lui à Julia, moi à Léa et Vincent à la Suisse. Ceci afin que toute la Suisse entende en écho et comprenne à quel point nous étions ivres d'amour.

En une seconde, un train survient en sifflant trois fois pour demander le passage. Que faisons-nous sur les rails ? Le conducteur s'aperçut du danger. J'ai cru voir Grace Kelly et Gary Cooper dans le premier wagon. Je me suis aplati sur les cailloux au ras des barrières. Les marches du train sont passées à « Vincent-i-mètres » de ma tête. Michel a décampé à perdre haleine à la manière de Cary Grant poursuivi par le survol d'un zinc dans « La mort aux trousses » d'Hitchcock. Il fuyait l'omnibus derrière lui afin de se réfugier à l'autre bout du viaduc. Vincent a eu juste le temps de sauter et de s'accrocher aux barrières de protection, les jambes dans le vide mais le sac sur le dos. L'action a débuté à 15 h 30 pour se terminer à 15 h 33. Quelle séquence cinématographique !

De cette folie douce, nous sortons sains et saufs mais stupéfiés. Allongés sous les pieds de vigne pour une sieste reconstituante, nous nous endormons comme Philippe Noiret dans « Alexandre le bienheureux ». Au bout d'une heure, Vincent se réveille et nous interroge :

— Les gars ! Où est passée ma voiture ? » Il émerge de sa planète vigneronne.

Nous devons faire demi-tour à pied en descendant vers Saint-Saphorin accompagnés des « petits nains » frappant dans nos têtes. La Ford, le coffre débordant de cartons de bouteilles, nous attendait, rayonnante de reflets jaune orangé face à un splendide coucher de soleil. A la terrasse d'un café nous reprenons nos esprits en buvant un grand café suisse bien fort et en absorbant pas mal d'eau Aproz. Notre petite virée se terminait là et nous devons revenir vers nos galantes. Elles nous attendaient, et à voir nos têtes, Antoine comprit que nous en avions bien profité.

— Comment ça va, les fugitifs ? J'ai la sensation que cette journée a été lourdement chargée. » nous fit remarquer ironiquement Valentine.

Eclat de rire collectifs. Nous étions assis sur l'herbe, pas complètement rétablis de nos conséquences. Les trois copines se sont prises par la main pour faire une ronde autour de nous en chantant : « Ah, le petit Fendant, qu'on boit sur les coteaux » ... Comment fallait-il le prendre ? Léa, perspicace, s'écria :

— Ce soir, on dîne italien à Vevey. » Ça la reprend. « Mais avant, Emmanuel, tu m'aides pour me passer de la crème solaire dans le dos. » Ça la reprend vraiment. Elle a dû prendre un

coup de soleil sur la tête. Et, effectivement les peaux commençaient sérieusement à rougir. J'ai pensé à Léa à Deauville.

— Léa ! Tu nous transportes en voiture et on s'habille chez toi. » s'écria Valentine.

— Prenez votre temps et laissez-moi souffler avant. » bredouilla Vincent avec un grand effort d'élocution.

18 h 20 plus le quart d'heure vaudois, on est prêt. Les demoiselles étaient rayonnantes comme pendant tout ce mois d'août. Toutes les trois avaient chiné sans doute dans la même friperie à Vevey. Julia, vêtue d'un ensemble combinaison pantalon bleue imprimé de petits dessins noirs serrée d'une ceinture tressée, était coiffée de son grand chapeau blanc. Superbe d'élégance féminine, moins masculine, Julia se sentait bien et avait davantage envie de charmer naturellement. Léa avait une robe longue boutonnée de haut en bas sur le côté. Le tissu était imprimé de fleurs de mai ou de n'importe quel mois d'été. Parée autour de son cou d'un collier collerette en billes noires, de Givenchy. L'adorable Valentine avait aussi choisi une robe longue aux fleurs tropicales dans un esprit hawaïen avec un large décolleté montrant son petit clown doré. Elles jouaient les stars du cinéma italien. Les divas. Nous, nous étions en bermuda, jean Levi's, chemise ou polo plutôt blanc, chaussés de nos espadrilles indémodables. Na !

— Je connais une bonne adresse italienne pour y avoir été souvent proposa Julia. Allez, on y va. Nous partons à deux voitures. » Julia, à côté de Vincent, guide le convoi dans Vevey.

A mi-hauteur, dans un quartier calme, elle nous désigne un charmant petit restaurant napolitain avec, au loin, un aperçu sur le lac. Bravo ! Le soir tombe, accompagné d'un léger vent de face qui nous revivifie sagement. Parfait. A l'extérieur, le dépaysement est garanti. La terrasse avec une peinture représentant Naples et la descente des escaliers sur le côté du bâtiment nous donnent la sensation d'y être ! L'intérieur est convivial, sans chichis et familial, nappes fleuries, sets en tissus. Tableaux, peintures, photos souvenirs de famille, coupures de journaux, « méditations » cocasses, photos dédicacées sont placés sur tous les murs.

Le patron, présent, l'œil vif et taquin, amène la carte, avec un joli choix de différentes pizzas, quelques *pasta della casa* et les *orecchiette alla rucola*. Il embrasse Julia familièrement. Pour chacun d'entre nous le patron apporte une très grande pizza, dépassant la taille de l'assiette. Les bords bien gonflés, la pâte fine comme on l'aime. Vincent se fait servir des pâtes dans un plat allongé, bien assaisonnées avec une pointe de piment. On s'imprègne totalement de l'ambiance du sud à entendre parler les quelques convives de la communauté napolitaine et de la radio. Nous prenons du vin de Sardaigne. Au dessert du Limoncello maison.

— J'ai vraiment envie d'aller en Italie, nous déclare Léa. Cet endroit est vraiment un coup de cœur pour la cuisine italienne et familiale. Merci Julia. »

Elle lui donne une énorme bise. Julia est très attendrie. Assise à ses côtés, elle se retient. Son regard croise celui de Léa avec le même désir. Puis elle se résigne, se penchant vers Léa, elle lui dit à voix basse :

— Tu as bien changé. Je ne te reconnais pas. Et moi, je suis inguérissable ! »

Evidemment nous parlons à voix haute de nos prouesses dans le vignoble en enjolivant un peu. La soirée napolitaine se finissait agréablement. Léa nous proposa une balade sur les bords de la riviera. Comme d'habitude. Cette soirée-là ressemblait étrangement à La Dolce Vita. Federico Fellini n'aurait pas fait mieux. Nous étions les rois mages dans cette nuit étoilée, cherchant l'étoile filante. Léa nous reconduisit. Au programme du lendemain : *e' la spiaggia soleggiata*, c'est la plage ensoleillée, toute la journée à la veille de la Taveyenne.

Avec le clocher du temple et les poules, on se réveille. On se prélasse et on s'habille en « pyjama de bain » comme on dit en suisse pour un bain dans les eaux du lac. Miss Valentine est merveilleuse dans son bikini. Léa et Julia nous rejoignent en fin de matinée avec les tranches de taillaude.

— Si on se dépêche, on peut prendre un bateau à vapeur et faire les rives du Lac. » suggère Léa.

Elle me l'avait promis.

— Et déjeuner à bord. » ajoute Julia coiffée de son grand chapeau blanc. Est-ce une bonne idée ? Ce n'était pas prévu.

— Je mets ma barboteuse et je suis prête. » confirme Valentine.

Bref, on accélère les préparatifs : chapeaux, lunettes, crème, les parures de sortie, il ne manque plus que le petit chien !!! La journée sera zen et vaudoise. Nous nous dirigeons en voiture sur le quai d'embarquement et, par chance, le bateau nous prend sans attendre. Alors pourquoi pas une journée de jeunes rentiers ! Enfin, plus de quatre heures à bord quand même.

Une fois sur le pont, entre lac et montagne, je regardais ces paysages qui incitaient à la méditation. La posture allongée dans mon transat faisait corps avec l'étendue plane et calme du lac. Je fixais les eaux du lac pour une vision intérieure dans mes pensées et dans mon cœur. Tout comme le lac reflète le soleil dans la journée ou la lune la nuit, ce fut un instant de quiétude absolue pendant lequel mes réflexions étaient naturellement portées. Je ressentais que mon esprit et mon cœur s'ouvraient et reflétaient sur le lac tout ce qui se présentait de mes périodes, de mon expérience, de mes habitudes, de mon vécu de tous les jours en accord avec ce pays. Je n'avais pas envie que la surface de l'eau s'agite, perturbant mes pensées fugaces. Sous un soleil brûlant de fin de matinée et avec un délicat air frais de montagne, je m'assoupis. Je fus ranimé par un doux baiser sur mes lèvres, qui ne venait pas du lac, mais de Léa venue s'asseoir en face de moi. Je la pris contre moi et nous restâmes intensément enlacés. Un son de cloche nous appela pour le repas. Chacun s'étant dispersé sur le bateau, nous nous retrouvâmes devant la porte d'entrée du restaurant. Le maître à bord nous invita :

— Installez-vous à l'intérieur, madame, monsieur. » proposa-t-il.

Et nous avons repris l'angle vitré sur le pont de cet hiver. Nous arrivions à Lausanne. Léa et Julia bavardaient de l'intérêt de cette ville et du mouvement L'Osanne rouge, mouvement contestataire de la jeunesse suisse des années 70. Nous irions plus tard faire un tour dans la ville. Je me réservais une sortie car je savais qu'il y avait de très beaux marchés de brocante et cela me tentait.

Elles avaient mis leur grand chapeau de paille pour le soleil, blanc pour Julia, et leurs lunettes. Elles avaient un côté paysan ou mieux. On aurait cru voir Les demoiselles de Rochefort. La classe ! Le déjeuner était succulent, typiquement suisse, à notre demande. Nous commençons par une énorme assiette bernoise composée de plusieurs sortes de viande, saucisse et bœuf fumé, accompagnées de pommes de terre en robe des champs. Un petit pain rustique appelé « Bürli » nous est servi. Nous finissons par une meringue et une crème fouettée et un grand café (Nestlé, pas sûr). On nous apporte pour la fin une grande assiette de chocolat au lait. Un don du ciel, comme disent les suisses. Une belle journée d'été. Julia a une idée :

— Je vous invite à prendre un thé chez moi après le débarquement proposa Julia. C'est possible, Léa ? » Nous sommes ravis.

Cette escapade lacustre se termine en passant par la réserve naturelle des Grangettes. Au retour, inondés d'une lumière de fin d'après-midi chaude, rouge orangé, aux ombres allongées, nous avons une vue sur tous les petits ports de la région. Inoubliable ! Léa et Vincent nous conduisent maintenant chez Julia. Elle tenait beaucoup à ce que l'on vienne. Elle avait envie de nous rassembler chez elle. L'appartement était à l'image de Julia, sobre avec des murs et un plafond blanc cassé sans moulures. Décoré de nombreux objets de couleur orange, même son téléphone. Deux grands panneaux lumineux de visuels urbains éclairaient les pièces principales. Très beaux plafonniers en métal doré, des chaises danoises en acajou, des meubles en bois massif au look scandinave, un grand fauteuil « Elda » dans le salon éclairé d'une lampe Arco. Visiblement cosy et très tendance. La cuisine était petite, en chêne huilé et peinte en rouge foncé. Dans sa chambre, nous découvrons un joli mannequin féminin en plastique très réaliste style « space age ». Un peu de mobilier de famille revisité. Une impression de rigueur certes, dans tous les cas de goût raffiné et personnalisé. Elle nous invite à prendre le thé. Une fois que nous sommes bien installés, elle nous fait écouter son chanteur favori, Stephan Eicher. Chanteur compositeur né à Berne, il participa au mouvement de contestation de la jeunesse suisse et fonda son groupe, Grauzone. Incontestablement cela ne pouvait qu'exaucer Julia. Elle nous fit écouter ses chansons et choisit celles qui nous envoyaient évidemment quelques messages. Je retenais « Tous les cris les SOS », « Pas d'ami comme toi », « Sois patiente avec moi » etc., et ces paroles :

*Chacun poursuit son chemin.
Avec ce qu'on lui a donné.
Mais toi tu ne me dois rien.
Quand tu t'approches de moi
Je m'arrange pour ne pas y penser.*

Léa prend son thé, un peu exaspérée à l'écoute. Elle regarde à peine Julia. Elle s'étire, se sent bien et légère, me regarde tendrement. Visiblement Léa n'avait plus de place dans son cœur pour Julia.

— Désolée, dit-elle, cette fin d'après-midi ne me donne pas le sourire. » Quelle atmosphère insensible ! Valentine, d'une grande diplomatie, déclara qu'elle souhaitait qu'on parle de l'organisation du week-end.

— Je ne connais pas cette fête, ni l'endroit ni le déroulement. Et puis comment va-t-on y aller ? » s'interrogea Valentine. Effectivement.

Nous lui en parlons pour y avoir été les années précédentes et nous évoquons plusieurs souvenirs. Léa et Julia, connaissant depuis leur tendre jeunesse ce rassemblement, le racontent très bien. Léa prendra donc sa voiture rouge et Vincent sa voiture orange. Nous finissons la soirée ensemble.

— Vincent ! l'interpelle Léa, n'oublie pas les duvets au cas où. » Elle pensait à tout. Nous repartons chez Mr Montedont.

De Vevey, en passant par Gryon, nous roulons dans une meilleure humeur. Julia retrouvait son élan et sa pêche d'enfer. Elle était heureuse, présente et avait oublié son attitude introvertie de ces derniers temps. Elle devait considérer qu'elle n'était nullement responsable de son état, de ses échecs et qu'ils étaient dus aux autres. Elle nous l'avait du reste suffisamment signifié ces derniers temps. Sans doute aussi avait-on besoin de respirer le bon air de la montagne en cette saison. Elles étaient habillées comme pour la soirée napolitaine.

Sans oublier leur chapeau assurément, les filles en fleurs de Marcel Proust, coquettes, sans peur du ridicule, étaient à la fois féminines et audacieuses dans leurs tenues d'été.

Nous devions être à Taveyanne à 10 heures pour le culte. La journée commençait sous les meilleurs auspices puisqu'il faisait très beau et très chaud. Taveyanne est un village d'alpage sur la commune de Gryon. Village protégé, il est pour les suisses le plus beau joyau des alpages helvétiques. Installé dans un écrin de verdure, entouré de rochers, les sages chalets aux toits en tavillons d'épicéa en font un lieu enchanteur. La ligue vaudoise en a fait une réserve naturelle. La jeunesse de Gryon organise bien évidemment chaque année à la mi-été cette fête pastorale et villageoise dans la plus pure tradition populaire. Aussi, c'est dans ce sens que nous, les jeunes de la Frat, avec notre Pasteur, nous nous rencontrions souvent avec les jeunes de Gryon. Le culte en plein air était assuré par le père de Léa dont on connaissait l'attachement à cet alpage. « C'est en haut qu'est la Paix de Dieu ». Après le culte, un grand repas fraternel nous attendait avec la fanfare de Gryon. La fondue était de rigueur. Mais on pouvait aussi déjeuner dans de petites buvettes et fromageries. Léa et Julia étaient de la fête avec plein d'amis qu'elles connaissaient. Un petit bal en fin de repas était prévu avec la fanfare. L'après-midi nous réservait un concert de cor des Alpes suisse fabuleux. Les joueurs en tenue folklorique sont debout et soufflent dans des cors en épicéa longs de 3 m 60. Le son peut parcourir de longues distances. Ils font écho et résonnent dans les vallées. Nous étions assis dans les herbes à mi-hauteur sous un soleil chaud d'après-midi. Avec le calme et le silence du lieu et du moment, c'était impressionnant. Les bergers, au nombre de quatre, nous apportaient un moment d'apaisement. Nous étions les uns contre les autres, en couple, très à l'écoute et fascinés. Assis, j'avais ma tête sur les genoux de Léa qui me caressait les cheveux, m'éventait avec son chapeau et me rafraîchissait avec de nombreux bisous. Je n'étais plus dans les eaux du lac. Mes yeux étaient dans ce ciel d'alpage sur le vol d'une buse et je revoyais mon passé.

Léa et Julia sont deux femmes qui compteront dans ma vie. Mon histoire est à suivre et je n'ai pas envie de changer de livre.

En toute fin d'après-midi nous nous rassemblons pour danser « le picoulet ». Le picoulet se danse en cercle, main dans la main. Chacun peut s'ajouter au cercle, qui dès lors grandit rapidement et tout le monde se met à marcher ou à sautiller sur le refrain : *Et voici comme l'on danse notre joyeux picoulet*. C'est très sérieux. Il ne faut pas rire, Michel ! Une tradition suisse romande à ne pas manquer à chaque manifestation. Beaucoup de personnes s'en vont dans un vrombissement de voitures.

Nous restons à quelques dizaines « d'étoileurs » pour passer la nuit à la belle étoile. Il avait fait très chaud. Le soleil derrière la cime des rochers commençait à faire rougeoier le ciel. Après son coucher, il avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges. L'air était frais sans être froid, point de vent. Chut, voici la lune qui pointe son nez. Un havre de paix.

Vers 22 heures, la soirée était agréable, nous assistons à un lâcher de petits ballons éclairés. La brasserie organisait un grand feu de bois dans l'alpage. La rosée humectait l'herbe flétrie. Une nuit tranquille se préparait. Nous écoutions les rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre.

A 23 heures, le feu fut allumé. Cet immense feu de joie réalisé chaque été devait se voir le plus loin possible pour les autres alpages. Du reste les villages aux alentours fabriquaient aussi leur feu pour être vus. Un très joli moment. Nous nous en sommes approchés des braises et avons décidé de nous installer à proximité. Nous étions las sans doute mais dans nos rêveries. Je laissais mon cœur à la jouissance de tout cela. Je me couchai voluptueusement avec Léa.

Mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour. Mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, les chalets, les rochers, un paysage admirable et inoubliable. Nous nous rendîmes à l'auberge pour le petit déjeuner fabriqué à l'alpage. Vue à 360°. Déjà le soleil rayonnait sur l'alpage et la lune était encore présente au-dessus des rochers.

Ce matin, nous allons assister au combat de reines. Les vaches noires sont marquées d'un chiffre blanc sur le flanc et s'affrontent. Elles sont accompagnées de leur éleveur. Les vaches grattent la terre avant de s'encorner. La gagnante sera titrée la reine du comptoir. Les foins sont coupés, les épis d'orge sont jaunes et un énorme nuage de poussière persiste sur l'alpage. Léa et Julia s'en donnent à cœur joie. Nous sommes impressionnés par la force de ces bêtes. Le midi, nous nous retrouvons à l'auberge : beignets aux fromages imbibés de vin blanc et tomme sur raclonette sont au menu. Beaucoup de vaudois en costume folklorique sont venus des autres alpages et villages. Pour la dernière après-midi de cette fête, des vols en montgolfières sont organisés. Notre plaisir d'y participer était à son comble.

Toutefois, Julia, après discussion avec Léa, décida de ne pas venir. Elle devait se rendre à Villars, une station en contrebas pour y retrouver de la famille dans l'après-midi. Elle demanda donc à Léa de lui prêter sa voiture. De loin, j'assistai à une discussion quelque peu houleuse entre elles. Finalement Léa donna l'impression de céder. Je m'interrogeais.

— Je ne veux pas qu'elle prenne ma voiture, elle conduit trop vite et la route est très dangereuse, me fit remarquer Léa. En plus elle est toujours sous traitement. »

Julia attendit de nous voir partir bien haut pour démarrer en trombe. Voler en montgolfière est déjà un événement exceptionnel. Moment de plénitude entre 1500 et 2500 mètres d'altitude, c'est vivre sa liberté... au gré du vent.

— Dommage que Julia ne soit pas avec nous. » dit Valentine.

— Je ne suis pas rassurée. » ajouta Léa.

S'offrait à nous un spectacle habituellement réservé aux oiseaux. Nous guettions les troupeaux, les randonneurs. Nous survolions Gryon et son temple, les Diablerets, tout le canton de Vaud. De loin nous apercevions Vevey, Montreux et le lac Léman. Toute la riviera. Le spectacle était superbe, féérique, inoubliable. Le plaisir à l'état brut. Nous étions sur le retour. Soudain, Vincent nous fit remarquer un incendie dans le bas-côté d'une route avec une voiture en flammes.

— C'est sûrement un accident. Il y a des voitures arrêtées. Je vais téléphoner. » s'écria le pilote.

Puis, en approchant de l'alpage, on vit vrombir le dispositif de sécurité dans un immense nuage de poussière.

— C'est grave. » confirma le pilote.

Pompiers, ambulances, gyrophares, les voitures blanches de la police se dirigeaient vers le lieu de l'accident à grande vitesse. Le visage de Léa était inquiet.

— Qu'as-tu Léa ? » lui demandai-je.

Elle vint vers moi et me serra délicatement dans ses bras. Elle tremblait comme une feuille. Valentine vit notre attitude et s'approcha de nous. Nos regards se croisèrent. Nous étions confondus. Que se passait-il dans notre tête ? Nous amorcions l'atterrissage. Il y avait plusieurs attroupements et nous avons accouru aux nouvelles.

— C'est une jeune femme avec une voiture rouge qui a plongé dans le ravin, crie avec effroi une femme de la région. Je connais la route, elle est très dangereuse.

— Je prends la voiture, dit Vincent. Montez ! Nous allons nous approcher.

— A quoi penses-tu, Vincent ? demanda Léa.

— Comme toi. Je pense à Julia. » répondit Vincent.

Michel était désesparé et mutique. Pourquoi avons-nous tous cette même idée ? On se regardait en silence. Nous roulions difficilement vers l'endroit. La route était étroite, très accidentée et en descente rapide. En fait, nous avons dépassé Villars car le lieu de l'accident se trouvait sur la route entre Villars et Montreux. De nombreuses voitures bouchonnaient sur le bas-côté à l'approche du lieu de l'accident.

Nous nous garons et nous nous dirigeons difficilement à pied vers le lieu, la peur au ventre. L'air est envahi d'une odeur âcre et nous apercevons de la fumée dans le bas du ravin. Nous nous frayons un chemin avec du mal tant il y avait du monde qui allait et venait. C'est bien la voiture de Léa qui se consume. Le corps de Julia est entouré des services de secours. Trop tard. Il n'y a plus rien à faire. Je n'oublierai pas cette image.

Léa veut descendre dans le ravin. Elle est retenue par les secouristes. Elle crie de douleur, pleure et s'écroule à genoux au sol. Bouleversée, Valentine l'enveloppe dans ses bras et tente de la consoler. Vincent remarque les traces de pneus sur la route sortant de la chaussée. Il constate :

— La voiture a foncé dans la berge comme si rien ne pouvait l'arrêter ! Elle roulait vite et, pour moi, elle s'est projetée volontairement dans le ravin. Ce n'est pas un accident ! ». Avec ses deux poings serrés, il tape de rage la rambarde de sécurité écrasée et ouverte sur le ravin.

Les gens se parlaient et nous écoutions : « C'est une jeune femme, elle habite Gryon, je crois, c'est une amie de la fille du pasteur ! Elle se serait donné la mort ! Trop jeune pour mourir. ! Quel drame pour la famille ! »

Le corps de Julia avait été éjecté de la voiture et gisait plus loin dans les rochers. Sa robe d'été était déchirée et ensanglantée. Les rayons du soleil couchant éclairaient et traversaient de leur lumière or, rouge, violette, la moitié visible de son corps. Le couchant appelait Julia pour disparaître derrière l'horizon de sa montagne.

Le corps enveloppé sur le brancard fut remonté puis installé dans l'ambulance. Nos yeux étaient fixés sur Julia pour l'éternité. Nous étions accablés, en colère.

— Ce n'est pas juste, dit Michel. Sa présence à mes côtés me rendait de plus en plus heureux. Je n'ai rien vu venir et je n'ai pas su. »

De mon côté je regarde Léa effondrée, en sanglots. Je m'approche d'elle. Je la prends par les épaules, doucement, en silence. Elle semble prier. Au bout d'un long moment, fixant le sol, elle dit :

— Je ne vivrai plus comme avant. Elle me parlait ces derniers temps d'une autre vie. Je pensais que son optimisme reviendrait. Non ! Cette « autre vie », elle se la préparait. Notre histoire se termine sur cette maudite route.

Je lui murmure à l'oreille ces quelques mots :

— La pétillante Julia nous a quittés. C'est sa décision. Elle a mis un terme à sa vie, ne pleurons pas sa décision. Pensons avec elle à l'importance de ces multiples désirs de l'existence, ces joies et ces peines qui constituent le bonheur de toute une vie. On l'aimera toujours dans notre cœur.

Que maintenant le ciel gris de Gryon l'accueille. Ce sera chose faite la semaine prochaine. »

Le dimanche d'après nous remontions de Vevey en voiture, tristement, sans un mot. Vincent au volant plein d'émotion dans ses yeux rouges, retenait sa colère. Léa nous attendait à l'entrée du village. Dehors, le village, tout le village s'était endimanché pour pleurer et prier.

Les gens habillés de noir, des fleurs à la main chantaient des cantiques. Le temple était noir de monde. La maman de Léa jouait à l'orgue le Gloria de Bach.

Michel à la guitare et Antoine, accompagnés de Léa au piano vêtue de son manteau noir, un camélia en tissu blanc au revers, interprétèrent la chanson de John Lennon : « Imagine ».

*Imagine qu'il n'y a aucun paradis
Au-dessus de nous seulement le ciel
C'est facile tu sais...*

Nous étions en larmes, tant cette chanson lui ressemblait. Le serment du pasteur fut émouvant de vérité tellement il connaissait Julia. Il était entouré de la famille avec Edwige et Stefanie, toute deux se serrant par la taille, ne retenant plus leur chagrin. La petite cloche du temple sonna en cette fin de matinée, lentement, doucement, tristement, contrastant avec le lourd silence dans le village. Julia serait inhumée au petit cimetière du temple de Gryon.

— Notre soleil est mort cet été me murmura Michel.

Je pensais sans le dire : « Et à toi Léa, ne me laisse jamais, ne pars jamais. »

C'est fini et pourtant...

Je n'arrive pas à finir d'écrire cette histoire. Je voudrais ne jamais la terminer.

Je n'ai jamais partagé mon vécu en Suisse et je ne le dédie à personne. Cette histoire est un morceau de ma vie. Je l'ai écrite en si peu de temps contre tant d'années de silence. J'ai tenu jusque-là... Depuis la mort de Julia, je ne suis jamais retourné là-bas. Si, une fois, en famille. Le jour où j'ai voulu monter à Gryon, j'ai fait demi-tour avec la nausée pour rester à Lausanne sur les bords du lac et derrière moi Gryon.

Au lendemain de l'enterrement nous avons quitté Vevey. Le soleil revenait dans un ciel gris pâle. Nous avons roulé vers Rouen sans pratiquement nous parler. Peinés, déroutés, renfermés. L'atmosphère était lourde. Nos pensées étaient pour Julia et Léa. A chaque arrêt nos regards complices se croisaient. Nous avions hâte de rentrer avec un certain sentiment de soulagement. Arrivés à Rouen, chacun est reparti chez soi.

La vie a continué sa course et les jours ont défilé. J'ai repris le travail à la banque et je suis sorti avec mes nouveaux amis. Pas de nouvelles de Michel ni de Vincent.

Antoine et Valentine allaient se marier. C'était au début de l'automne, plus exactement une fin de mois d'octobre pourri, en cette année 1972. Nous étions tous invités. Tous, enfin presque tous... J'appréhendais nos retrouvailles car nous ne nous étions pas revus depuis l'été à Vevey. La cérémonie se déroula au Temple Saint Eloi avec le Pasteur Brynner.

Valentine était habillée en toute simplicité d'une robe longue blanche ou ivoire de chez... qu'importe, sans bustier et avec d'énormes plis qui tournaient autour de ses jambes. Elle était belle, naturelle et subtile. Une sirène du Léman. Son visage était juste maquillé d'un rouge à lèvres rouge mais très discret et ses longs cheveux châains noués étaient coiffés sans aucun artifice. Quelle allure ! Elle venait juste d'accoucher d'une petite fille, au prénom de Léa, qu'elle tenait dans ses bras. J'étais très ému et heureux aux larmes pour Valentine que je revoyais pour la première fois depuis l'accident.

Elle nous fit entendre pendant la cérémonie au temple Saint Eloi, « Imagine », chantée par Joan Baez. Un clin d'œil à nous tous. Nous faisons partis des témoins autour de la table du soir. Valentine m'avait placé à côté de ses parents venus du pays de Galles. Rapidement je me suis éclipsé de la table pour soulager mes sanglots et ma tristesse. Valentine est venue tendrement m'embrasser à mon retour. Michel était complètement ailleurs et n'a pas prononcé un mot. Ce fut le seul moment où nous nous sommes revus jusqu'à ce jour d'écriture...

Toutes ces années d'orphelinat sans une lettre de Léa ! Pourtant, ce moment de ma vie avec Léa, je l'ai gardé à fleur de mémoire. Je ne veux pas qu'il s'estompe. Et ce vécu en Suisse a toujours été le point d'équilibre de toute ma vie. Dans les moments les plus tristes, il est là. Je le porte en moi. Je sais très bien qu'en l'écrivant, je ne m'en débarrasserai pas. Non ! Je n'en suis pas malheureux aujourd'hui. C'est une telle compagnie.